LA LITTÉRATURE ENFANTINE EN FRANCE

Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle

Etude précédée d'un rapide aperçu des lectures des enfants en France avant 1860

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT ÈS LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

PAR

Marie-Thérèse LATZARUS

Professeur à l'Ecole Primaire Supérieure de Nimes

16 JUIN 1923

PARIS

" *LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE* "

49, Boulevard St-Michel

1923

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41535710_0065

LA LITTÉRATURE ENFANTINE EN FRANCE

dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle

LA LITTÉRATURE ENFANTINE EN FRANCE

Dans la seconde moitié du XIX[e] siècle

Etude précédée d'un rapide aperçu des lectures des enfants en France avant 1860

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT ÈS LETTRES

DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES

PAR

Marie-Therèse LATZARUS

Professeur à l'Ecole Primaire Supérieure de Nimes

R. UNIV. BIBLIOTHEEK LEIDEN

PARIS

LES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE"

49, Boulevard St-Michel

1923

Thèse de Doctorat

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses. Ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

à eux qui initièrent notre enfance au charme des bonnes lectures

---

A MADEMOISELLE BENOIT

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris,
Médecin du Lycée Molière, et de l'École Normale Supérieure
de Fontenay-aux-Roses.

A MADEMOISELLE BOISSIER

Professeur à l'École Normale de Nimes

A MADEMOISELLE MAUCOURANT

Directrice de l'École Normale de Strasbourg

qui m'ont appris, par leur exemple, à aimer le travail et les tâches désintéressées.

INTRODUCTION

Aperçu sur les lectures des enfants en France jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle

PREFACE

DE L'INFLUENCE DES LECTURES SUR LA FORMATION MORALE ET INTELLECTUELLE DE L'ENFANT

Chacun de nous peut dire « qu'il n'aurait pas été tout à fait le même, s'il n'avait lu tel ou tel livre ». Ce qui est vrai à tous les âges de la vie, est plus vrai encore pour l'enfant, qui n'entrevoit d'abord la réalité qu'à travers le prisme de ses lectures, et qui, n'ayant aucune connaissance fournie par l'expérience, accepte aveuglément tout ce que le livre lui enseigne. Une jeune mère, exprimant un jour, devant moi, son désir de voir les yeux de sa toute petite fille acquérir d'autres proportions, entendit, avec stupeur, son garçonnet affirmer :

« Les yeux ne grandissent pas, ainsi Bécassine de *la Semaine de Suzette* avait de petits yeux en naissant, et ils sont toujours restés petits. »

La plupart de nos grands écrivains ont noté l'influence des lectures sur l'évolution de leur personnalité, et il y aurait tout un ouvrage à écrire sur les livres qui ont charmé leur enfance ou leur adolescence. Beaucoup d'entr'eux pourraient dire avec Eugénie de Guérin « En remontant par la pensée le cours de mes années d'enfance, j'y vois d'abord des poupées, des joujoux, des oiseaux, des papillons.... puis, la lecture ».

En remontant avec nos grands écrivains le cours de leurs

années d'enfance, nous éprouvons une émotion à découvrir leurs premières aspirations; or ces premières aspirations leur sont, bien souvent, fournies par leurs lectures.

Il suffit d'un choc pour faire jaillir l'étincelle : il a suffi parfois de l'émotion provoquée par une lecture pour révéler à l'enfant ou à l'adolescent ce dont il était capable, et faire jaillir en lui l'étincelle du génie :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.... » C'est en répétant en une sorte d'exaltation le bardit des Francs, des « *Martyrs* », qu'Augustin Thierry se sentit devenir historien.

George Sand nous dit qu'elle doit peut-être à « Mme de Genlis, l'institutrice et l'amie de Louis-Philppe [ses] premiers instincts socialistes et démocratiques » et elle évoque, avec des mots charmants, les personnages de son *Abrégé de mythologie grecque,* qui lui apparaissaient le soir sur « le vieil écran à pieds, garni de taffetas vert ».

Plus tard, l'esprit bourré des récits d'Anne Radcliffe, la petite Aurore Dupin révolutionne le paisible couvent des Anglaises en s'entêtant à chercher la « victime » qui gît certainement dans quelque mystérieux recoin du monastère... En écoutant bien, n'entendait-on pas « des soupirs, des gémissements partir de dessous les pavés, ou s'exhaler par les fissures des portes et des murs » ? (1).

Cette autre « Histoire de ma vie » qu'est le *Livre de mon Ami* nous initie aux premières lectures et aux premiers rêves du maître en l'art d'écrire que devait être un jour M. Anatole France. Celui en qui semblent s'incarner les plus brillantes qualités du génie latin, fut, semble-t-il, à l'aurore de sa vie un petit enfant très pieux, auquel sa mère lisait la *Vie des Saints* « [qu'il] écoutait avec délices

(1) George Sand, *Histoire de ma vie.* Tome II

et qui remplissait [son] âme de surprise et d'amour. » Ne monte-t-il pas sur la fontaine de la cuisine pour imiter Saint Siméon Stylite, et ne jette-t-il pas, par la fenêtre, douze sous neufs, afin de distribuer ses richesses aux pauvres ?

Il ne s'en tient pas là, du reste, et ne rêve rien moins, que d'établir un ermitage en plein Jardin des Plantes.

Pierre-Loti ne rêvait pas à la vie des ermites, mais tout en feuilletant le *Voyage en Polynésie,* le *Magasin Pittoresque* ou quelque vieux journal de bord, il évoquait déjà l'enivrement des longues traversées, la mélancolie du quart solitaire, et la magie des lointains pays où les fleurs semblent avoir des âmes, et où les femmes portent des noms de fleurs.

« Et avec un frisson de crainte presque religieuse, d'extase panthéiste, [il] voyait en esprit le morne et infini resplendissement bleu du grand Océan Austral. »

Plus récemment, Monsieur Charles Louis-Philippe, dans son délicieux livre *La Mère et l'Enfant* nous dit comment les livres formaient son expérience :

« Les livres de voyages me disaient qu'il faut être marin, les livres d'histoire qu'il faut être au moins général, et tous qu'il faut avoir un uniforme, afin de battre les Nations. »

Ils l'ont eu, leur uniforme, les petits Français qui avaient vingt ans, en 1914, et c'est peut-être à leurs lectures que certains d'entre eux doivent de l'avoir porté avec tant de crânerie.

Nous le disions plus haut : il suffit parfois d'un mot qui ouvre à l'enfant des perspectives nouvelles pour changer la direction de l'une ou l'autre de ses tendances. Mme Séverine, qui devait se faire l'infatigable champion des animaux persécutés, nous décrit, dans *Line,* la cruauté avec laquelle la petite fille qu'elle était alors, accable de

projectiles un malheureux crapaud tapi sous une touffe d'herbe. Instruits de la faute de leur fille, les parents demeurent « graves, mais sans colère ». Le père prend un livre, et il lit une histoire que l'enfant écoute comme une musique. Elle ne comprend pas, tout d'abord, mais, soudain, la lumière se fait, et quand se referme le volume de la *Légende des Siècles,* Line s'écrie « Pardon !... »

« C'est depuis ce jour-là qu'elle s'est faite la grande sœur des bêtes, qu'elle s'est contrainte à ramasser, dans l'envers de son tablier, les crapauds errants sur la route, pour les remettre dans les jardins, loin des enfants, et qu'elle a enseigné, de son mieux, aux autres Lines, la clémence adorable et la divine pitié. » (1)

En notant ces influences des lectures constatées par la plupart de nos grands écrivains, c'est aux enfants français que je pense... Autre race, autres idées, et Ruskin nous signale, au contraire, dans *Præterita* l'influence négative de ses lectures. « J'ai lu tous les romans du capitaine Marryat, sans que cela m'ait jamais inspiré la moindre envie de m'embarquer, j'ai visité le champ de bataille de Waterloo sans songer à me faire soldat, je me suis passionné pour les récits de pêche d'Isaac Walton, sans avoir jamais jeté la mouche. »

Les goûts des enfants, révélés par ces autobiographies, nous apparaissent comme très éclectiques. Tels, ils nous apparaissent aussi, lorsqu'ils nous sont révélés, plus directement, par les enquêtes auxquelles chacun de nous peut se livrer.

En 1906, le journal *Les Annales* eut l'idée d'interroger sur leurs premières lectures quelques personnalités du monde littéraire, scientifique ou théâtral. C'est par ce

---

(1) Séverine, *Line,* Crès, éd.

moyen que nous avons appris que M. Jules Claretie, après avoir lu consciencieusement l'*Histoire de la Grande Armée* du Comte de Ségur, se délassait avec *Gulliver,* le *Roland Furieux* ou *Robinson Crusoé,* Sully-Prudhomme se préparait à devenir poète-philosophe en lisant Lamartine et Pascal, tandis que Funck-Brentano devenait historien et poète, en lisant Alfred de Musset et la *Cité Antique.* Madame Bartet, dont toute la vie devait s'écouler dans le domaine de la fiction, lisait *les Contes des mille et une Nuits,* Perrault, Walter Scott....

Certaines lectures semblent, par contre, témoigner d'une opposition entre les goûts actuels de l'enfant et sa future vocation. Le grand physicien Berthelot se plongeait, en effet, dans les poètes : il lisait Virgile, Homère, Lucrèce, Corneille, Racine, Boileau, Walter Scott, mais, aussi, ajoute-t-il, « tout ce qui me tombait sous la main ».

Daniel Lesueur, dont les œuvres témoignent d'une si grande richesse d'imagination, se plongeait avec ardeur dans les œuvres de Figuier et de Jean Macé. Elle lisait *la Terre et les Mers, les Mystères de l'Océan, l'Histoire d'une bouchée de pain.* Elle conte, à ce propos, une amusante anecdote : Sa mère sortait pour faire des visites, et était déjà à l'autre bout du jardin, quand des appels pressants l'obligent à s'arrêter : — « Maman, maman criait la bambine de huit ans, en courant à toutes jambes, maman, je sais que, dans le genou, il y a un os qui s'appelle la rotule ».

La mère, habituée sans doute aux extravagances de sa fille, haussa les épaules et continua sa route. Elle avait raison de ne pas ajouter d'importance à la prétendue vocation qui se dessinait, car, deux ans après, la grande fille de dix ans ne lisait plus que les poètes.

Si les lectures des enfants ne peuvent pas nous fournir

des renseignements très exacts sur leurs goûts à venir, c'est peut-être parce que, ces lectures sont, par la force des choses, trop souvent occasionnelles. En effet, un enfant qui aime passionnément la lecture a généralement trop de temps à y consacrer pour qu'il lui soit possible de demeurer dans le cadre étroit de ses goûts. Je sais des enfants qui lisaient dans leur enfance, jusqu'à deux ou trois livres par jour... Quoi d'étonnant à ce que, dans le nombre, se soient trouvés, à côté de nombreux volumes de la Bibliothèque Rose, les *Pensées* de Pascal, et les *Caractères* de La Bruyère?

C'est cette idée de la variété des lectures de l'enfant — variété qui lui est souvent imposée — qui semble se dégager de la petite enquête à laquelle je me suis livrée, auprès de quelques écrivains contemporains.

Les renseignements qu'ils ont bien voulu me donner sur leurs premières lectures, m'ont été d'autant plus précieux qu'ils corroborent l'opinion que je professais plus haut : L'enfant qui aime lire, goûte plus ou moins certains ouvrages, mais il lit tout ce qu'on lui donne à lire, un peu comme celui qui a jeûné longtemps dévore tous les aliments qu'on lui présente.

Madame Gérard d'Houville me semble avoir exprimé, pour moi, dans une de ces formules claires dont elle a le secret, l'état d'esprit de l'enfant qui veut lire, lire à tout prix :

« En vérité, me dit-elle, j'aimais tous les livres, aussi bien *Les Malheurs de Sophie* que les *Contes de fées,* les *Mille et une nuits des Familles, la Conquête du Mexique* de Prescott, ou le Dictionnaire de Littré, ou la Mythologie, ou l'Histoire grecque et romaine... enfin, n'importe quoi, pourvu que ce fût un livre, c'est-à-dire une porte mystérieuse, ouverte sur ce que je ne savais pas. »

Comment la petite-fille du conquistador, fondateur de la nouvelle Carthage n'eût-elle pas aimé les histoires de conquêtes? Mais « en vérité [elle] aimait tous les livres ».

Très éclectiques aussi, furent, au début de sa vie, les lectures de l'originale petite fille que fut l'inimitable Gyp.

« Dès l'âge de huit ans, me dit-elle, j'ai lu énormément : les *Contes de Perrault*, d'abord, ensuite les livres de Mme de Ségur, et d'autres volumes de la Bibliothèque Rose, entr'autres *Le Livre des Merveilles* (1) et *La Caravane* (2). Jamais je n'ai relu ces livres, et je me les rappelle encore absolument et avec amour. »

Voilà pour les débuts, mais l'enfant vibrante, à l'esprit toujours en éveil, ne pouvait se contenter longtemps de la pâture intellectuelle qui suffit aux enfants ordinaires.

« A partir de l'âge de dix ou onze ans, m'écrit-elle encore, je n'ai aimé que les livres pour les grandes personnes. J'ai lu tout Walter Scott, quelques George Sand, quelques Octave Feuillet, Amédée Achard, Paul Féval, Jules Sandeau, les théâtres de Labiche, de Scribe, de Duvert et Lauzanne, Dumas père, Edmond About, et puis, les Mémoires. Tout ce qui touchait à l'Empire me ravissait. »

Et, avec cette charmante simplicité, qui va souvent de pair avec le réel talent, Mme de Martel remarque que son exemple n'est peut-être pas très probant, car tous les enfants de son âge ne lisaient pas autant qu'elle. Nous n'avons pas de peine à en être convaincus, de même qu'il nous paraît assez naturel que la future créatrice de Bijou, de Chiffon ou de Napoléonette n'ait « jamais pu lire entièrement un livre de Mlle Zénaïde Fleuriot ou de Mme Henri Gréville ». Il est des natures primesautières qui ne trouvent

(1) Hawthorne, *Le livre des Merveilles*, trad. de l'anglais.
(2) Hauff, *La Caravane*, (trad. de l'allemand.)
Edition Hachette (gravures de Bertall) Bibl. rose.

aucun charme au « convenu », même si ce charme est réel, et la littérature pour jeunes filles est, par définition, un genre un peu conventionnel.

Les enfants n'aiment-ils pas les livres écrits pour eux? Conçoivent-ils pour les livres soi-disant « à leur portée » l'antipathie qu'éprouvait Anatole France pour ce fameux *Collège incendié* (1) dont il parle avec horreur dans le *Livre de mon Ami ?*

C'est l'avis de Gyp, ce n'est pas celui de Mme Lucie Delarue-Mardrus. « Le livre qui a le plus influé sur mon enfance et sur toute ma vie, m'écrit-elle : *Les Contes d'Andersen.* Je suis absolument persuadée, quoique cet exemple ne soit pas précisément probant, que les enfants n'aiment que les livres écrits pour eux ».....

Et l'écrivain qui nous a donné dans « *les Sept petites filles* », « *Toutoune et son amour* », *L'Ame aux trois visages* de si pénétrants aperçus de l'âme enfantine, pense qu'écrire pour l'enfance est une œuvre si « périlleuse » que Mme de Ségur ne sera jamais égalée.

« Rien n'est plus difficile, ajoute-t-elle, que de satisfaire ce petit public qui ne tient pas du tout au style, mais qui a le sens tout neuf de l'absolu. »

Pour M. René Bazin, « l'imagination étant la grande maîtresse des enfants »... « les livres, au premier âge surtout ne servent guère qu'à renouveler cette provision d'images, à exciter cette faculté créatrice que la plupart des hommes perdent rapidement, sans le savoir, sans donc la regretter, elle qui a fait leur joie ».

L'historien de la *Terre qui Meurt* me dit ensuite qu'il a lu, dans son enfance « les livres qu'on faisait lire aux enfants : les contes de Perrault, les voyages, l'*Histoire du*

(1) *Le Collège Incendié.* (Mme Delafaye-Bichier. Lehuby, éditeur.

Capitaine Castagnette, Fenimore Cooper et le reste... »

« Mais, ajoute-t-il, mon plus cher souvenir est encore celui des longues heures solitaires que je passais dans la campagne, attentif à tout, vibrant à tout, instruit par des hommes qui ne parlent pas pour ne rien dire, et par la terre qui travaille toujours. »

Voici donc un écrivain qui a préféré à toutes les conceptions du génie humain, la grande voix de la nature parlant à son âme d'enfant. Mais le livre, pourtant, a pris sa revanche, car, grâce à lui, ce que la nature disait à l'enfant rêveur, elle l'a redit, par sa voix, à des milliers de lecteurs.

Nous avons vu jusqu'ici que le livre complète l'éducation de l'enfant, en lui ouvrant des horizons nouveaux, ou que, tout simplement, il le récrée. Il nous reste à soulever un coin du voile qui dissimule à la foule, un aspect de cette enfance que nous aimons à nous représenter, parée de charmes incomparables. Nous nous sommes jusqu'ici penchés sur l'épaule de petits enfants heureux qui, dans l'embrasure de grandes fenêtres, ou sous les ombrages de jardins paisibles, dévoraient joyeusement les beaux livres rouge et or, reçus pour leurs étrennes. Il nous faut maintenant pénétrer dans les greniers sordides, où des garçonnets hâves et des fillettes en haillons cherchent aussi à satisfaire cet éternel besoin de l'humanité : trouver dans des chimères l'oubli de la réalité. Il nous faut aussi pénétrer dans l'âme de ces autres abandonnés, dont les parents, riches d'argent et pauvres de tendrese, courent à leur affaires ou à leurs plaisirs sans se soucier des influences qui s'exercent sur leurs enfants.

L'effet de lectures, même inconsidérées, peut, dans une certaine mesure, être neutralisé par l'atmosphère dans laquelle vit l'enfant. On ne se nourrit pas longtemps des idées venues du dehors lorsque, tout ce que l'on voit et tout

ce que l'on entend, proteste contre ces suggestions nouvelles. Par contre, quelle influence néfaste peut avoir le livre, sur l'enfant livré à lui-même, sur l'enfant dont l'imagination vagabonde n'est jamais tenue en laisse, et dont l'équilibre mental n'est maintenu par aucun point d'appui !

Si la lecture de *Fabiola* a suscité dans bien des âmes d'enfant, l'enthousiasme du martyre, d'autres lectures ont éveillé, chez les petits, les pires instincts. Marc, dans son livre sur la *Folie,* rapporte l'histoire de cette petite fille de huit ans (1) qui avait menacé sa mère d'un poignard et qui disait pour s'excuser : « Vous savez bien, maman, qu'un Monsieur avait laissé un livre chez nous dans lequel il y avait qu'une femme, dans un souterrain, avait enfoncé un poignard dans le cœur d'un homme. C'est ce qui m'a donné l'idée, pour voir, d'essayer de vous tuer ».

En 1902, un petit apprenti de treize ans se suicide à Aubervilliers. On trouve, sur lui, une image d'Epinal, qu'il aimait à lire et à relire, et qui contait la triste histoire de *Coco-pas-de-Chance.*

Après le récit dans les journaux, d'attentats audacieux, chacun sait que des crimes analogues sont souvent tentés par de précoces criminels obéissant à une inconsciente contagion. Epouvanté de la recrudescence des crimes et des suicides d'enfants, Bonaparte, Premier Consul, n'adressait-il pas au Préfet de police cette pressante circulaire : « Je vous charge de veiller désormais à ce que les journaux remplacent les annonces de crimes par celles des actes qui peuvent exciter le courage et l'humanité des Français et hausser le caractère national » ?

Après la première représentation de *Chatterton* l'attention de M. Thiers, alors Ministre de l'Intérieur, avait été,

(1) Cité par Proal, *Le Suicide des enfants.*

de même attirée sur le danger des suggestions malsaines. Il recevait, chaque jour, tant de lettres d'adolescents lui écrivant : « Du secours, ou je me tue ! » qu'il disait : « Il me faudrait renvoyer tout cela à M. de Vigny » (1).

Dans son livre *les Réfractaires,* Jules Vallès se demande d'où vient la grande armée « des réfractaires, en rupture de ban social ».

« Ce sont tous, répond-il, des victimes du livre; cherchez la femme, disait un juge : c'est le volume que je cherche, moi, le chapitre, la page, le mot. » Et s'élevant contre l'œuvre de Balzac, il s'écrie : « Comme il a fait travailler les juges et pleurer les mères ! »

De nos jours, si les éducateurs s'élèvent avec tant de force contre telles publications ou telles représentations cinématographiques, c'est qu'ils savent bien que les films policiers et les ciné-romans éveillent dans les âmes enfantines, on ne sait quels instincts latents, vestiges de barbarie ancestrale.

N'a-t-on pas vu, durant ces dernières années, de précoces criminels accuser de leur déchéance le livre corrupteur? Ce faisant, ils répétaient inconsciemment la virulente apostrophe au Ministère Public de l'avocat de ce chirurgien de marine accusé d'assassinat (2).

« Que ne brûlez-vous tous ces livres, que ne demandez-vous le renversement de cet édifice, où les scènes les plus effrayantes sont représentées? Avez-vous le droit de punir le mal né du mal même que vous laissez faire ? Oh ! vous ne pouvez pas demander à la victime les réparations du mal qui est votre ouvrage ! »

Spencer a dit : « Si nous nous emparions vraiment de

---

(1) Rapporté par Thureau-Dangin, *La Monarchie de Juillet.* — Ch. III, p. 371.

(2) Procès *St Baucal,* juillet 1835.

l'âme des petits, nous transformerions le monde ». Quel moyen plus efficace de nous emparer de ces petites âmes mystérieuses, que de leur fournir, par des lectures appropriées, l'aliment qui, le plus souvent, leur manque ?

Cet aliment leur a-t-il été fourni, au cours des âges ? Y a-t-il, à proprement parler, en France, une littérature enfantine ?

CHAPITRE PREMIER

CE QUE L'ENFANT LISAIT, AVANT QU'ON N'ÉCRIVIT DES ŒUVRES POUR LUI

Lorsqu'on parcourt les annales et les Mémoires historiques dans l'intention d'y trouver mention des fictions littéraires qui ont passionné les lecteurs enfantins de tous les temps, on est frappé de découvrir que la littérature proprement enfantine est, chez nous, de date récente.

Pendant des siècles, l'enfant a occupé tour à tour, dans la famille et dans la société, une place différente : il a été, dans l'antiquité grecque, formé au culte du beau; dans l'antiquité latine, préparé à son rôle de citoyen; le christianisme a vu en lui le candide intermédiaire entre le ciel et la terre. Les terribles collèges du Moyen-Age ont maté son esprit en meurtrissant sa chair. Le XVI^e^ et le XVIII^e^ siècles l'ont isolé dans la famille, en ont fait souvent l'esclave obéissant de parents qui l'ignorent et qu'il appelle respectueusement « Monsieur et Madame ». Il a fallu Rousseau et la vogue inouïe de son livre pour que l'enfant occupât au foyer la place à laquelle il a droit et qui, de nos jours, est devenue, trop souvent, la place prépondérante.

Les lectures de l'enfant sont l'aboutissement logique des théories de son temps sur l'éducation et nous verrons que, pendant des siècles, l'enfant dont on méconnaît les besoins particuliers, l'enfant, considéré uniquement comme un homme à venir, n'aura entre les mains d'autres livres que

ceux qui doivent le préparer à sa tâche future, ou ceux qui plaisent à ses parents dont on le considère comme une ébauche. Heureusement, parce qu'il est, en effet, des tendances de l'âme enfantine qui l'apparentent à l'âme populaire, il se trouvera, parfois, dans la littérature qui plaît aux foules, des productions, capables de satisfaire à la fois les goûts de l'enfant et les goûts du peuple, cet autre enfant. Les récits merveilleux seront, pendant des siècles, les seuls ouvrages dont l'enfance se récréera. Mais le jour viendra, où, les besoins de l'enfant ayant été révélés, en même temps qu'une soudaine tendresse s'éveillait pour lui, on lui mettra entre les mains des œuvres écrites à son intention. Ces œuvres appartiendront d'abord à un genre à peu près immuable. Elles auront toutes le même but : édifier l'enfant en faisant appel à sa raison et à son cœur. L'imagination ne sera point satisfaite par ces ouvrages empreints d'une sentimentalité mièvre, mais le pli est pris : l'enfant a sa place dans la société, et dès lors les grandes causes qui influent sur la littérature d'une nation auront leur répercussion sur la littérature destinée à l'enfance. Toutes ces causes combinées aboutiront, aux environs de 1860, à la naissance d'une littérature proprement enfantine, très féconde et très variée. Nous assisterons à son apogée de 1860 à 1900 et nous la verrons décliner de 1900 à nos jours. Cette littérature n'existait pas lorsque l'enfant, regardé avec indifférence, était considéré comme une ébauche d'homme. Tout naturellement elle cessera d'exister lorsque l'enfant, étudié par les romanciers à travers leurs propres souvenirs, réapparaîtra, non pas par l'indifférence de ses observateurs, mais, au contraire, par leur dilettantisme peu clairvoyant, sous les traits d'un être hybride, portant une âme d'homme dans un corps d'enfant : Les « Lines », les « Poum », les « Trott » sonnent le glas de la

littérature enfantine. On cesse de voir l'enfant parce qu'on le regarde trop. On croit le connaître et on l'ignore ; on ne sait plus donner à son intelligence et à son cœur l'aliment qui leur convient parce qu'imprudemment on croit avoir découvert le secret de sa psychologie. Or, ne nous y trompons pas, c'est à l'enfant que s'applique surtout le mot par lequel se termine « *Pelléas et Mélisande* ».

« C'était un petit être mystérieux comme tout le monde. »

Ce mystère, cet émouvant mystère qu'est une âme d'enfant, nos ancêtres ont-ils cherché à le pénétrer ? y sont-ils parvenus ? Interrogeons ces différentes manifestations de la pensée humaine que sont les arts et les lettres ; demandons aux poteries anciennes, aux peintures modernes, aux mémoires et aux œuvres de nos pédagogues de nous renseigner sur la vie de l'enfant, sur la place qu'il tenait dans la famille, et sur les sentiments qu'il éveillait dans l'âme de ses parents ou de ses maîtres. C'est alors que, fixant d'un regard attendri ces fantômes puérils, vêtus de robes de lin, de tuniques de pourpre ou de pourpoints de velours, nous ne nous étonnerons plus de ne voir auprès d'eux aucun de ces livres aimables dont s'amusa notre enfance.

Ecrire pour l'enfance suppose que l'on connaît et que l'on aime l'enfant. Peut-on se vanter de l'avoir connu et aimé avant le XVIII[e] siècle ? C'est à cette question que se propose de répondre l'Introduction de cette étude.

Dans l'antiquité, l'enfance dont, selon le conseil de Platon, la sérénité n'était troublée, avant l'âge de six ans, par aucune étude sérieuse, était, avant tout, l'âge du jeu. Les osselets, les statuettes, les minuscules poteries retrouvées dans les sépultures grecques et romaines, nous renseignent sur les premiers objets que les enfants avaient

entre les mains. De livres, peu ou point : les livres de tous genres étaient d'ailleurs, dans l'antiquité, bien moins nombreux qu'aujourd'hui, et il ne semble pas que l'on ait songé à écrire des œuvres spécialement destinées à l'enfance. D'ailleurs, les poètes « ces favoris des dieux », avaient, d'après les Grecs, condensé dans leurs œuvres toute la sagesse humaine, et, par suite, l'on ne pouvait mettre entre les mains des enfants de lectures plus fécondes en enseignements que les œuvres de Sophocle, d'Eschyle, de Pindare ou d'Euripide.

Au Moyen-Age, en France, l'immense majorité de la population ne savait pas lire, et les enfants qui apprenaient à lire étaient surtout les petits clercs, dont les lectures consistaient principalement à lire les livres saints pour en faire un commentaire historique, allégorique et moral.

Quant aux autres enfants, on les instruisait et on les amusait surtout par des contes oraux. C'étaient, sans doute des récits bibliques, des fables, des Contes de ma mère l'Oye.

D'ailleurs, qu'était-il besoin d'une littérature enfantine, à une époque où l'âme du peuple, toute d'imagination et de sensibilité était elle-même une âme d'enfant? Les fabliaux, les Mystères, les chansons de gestes, et les romans de chevalerie devaient plaire aux enfants, comme au peuple, cet autre enfant.

La Renaissance ayant remis en honneur les écrivains de l'antiquité, on se remet à les étudier, à les expliquer, à les commenter. Bien plus, les œuvres anciennes deviennent pour les écoliers du XVI[e] siècle, les lectures récréatives.

Henri de Mesmes nous rapporte dans ses Mémoires (1545) « qu'après dîner, il lisait, par forme de jeu, Sophocle ou Aristophane ou Euripide ou quelquefois Démosthène, Cicéro, Virgilius, Horatius »

Montaigne, d'ailleurs, qui conseille à Diane de Foix de faire lire Plutarque à son enfant, nous dit qu' « environ l'âge de sept ou huit ans [il] se dérobait de tout autre plaisir pour lire les fables de la *Métamorphose* d'Ovide ».

Mais le moment venait où la littérature nationale allait enfin solliciter l'âme des enfants. Les fameuses histoires de chevalerie qui font appel au goût du merveilleux et des audacieuses prouesses devaient fatalement séduire les petits Français à l'humeur aventureuse. Ils lisaient donc, nous dit Montaigne, « les *Lancelots du Lac,* les *Amadis,* les *Huons de Bordeaux* et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse ».

Néanmoins, il ne semble pas que l'on se soit particulièrement soucié de donner à l'enfant des lectures qui lui soient propres :

Héroard nous énumère, dans ses Mémoires, les étrennes reçues de 1604 à 1618, par le petit roi Louis XIII : « on y voit figurer un pigeon aux ailes de toile d'argent, un lévrier noir que l'enfant royal nomma Charbon, des singes et des chevaux de poterie, des chiens en verre, une grenouille artificielle »..... L'enfant grandit et ce sont des animaux vivants : un cheval noir, une chèvre, un chameau et enfin une meute de quarante chiens, don de la Reine d'Angleterre. Mais il n'est pas question d'éditions rares ou de livres d'images, et il semble bien que le volume rouge et or qui fit la joie de tant de petits Français soit de création relativement récente. Pour s'expliquer, dans une certaine mesure, la tendance de nos pères à voir dans l'enfant, non pas un être différent de l'adulte, ayant sa vie propre, ses penchants et ses besoins particuliers, mais uniquement une ébauche d'homme, il suffit de contempler les portraits que nous ont laissés les peintres qui ont immortalisé des visages enfantins.

Je n'ai jamais contemplé sans tristesse les portraits de ces petites infantes de Vélasquez dont les cheveux bouffants encadrent un visage précocement grave et dont les bras grêles disparaissent sous d'énormes bouffettes, se raidissent sur de volumineux paniers. Bien attristante aussi m'apparaît cette effigie de Marguerite de France enfant, que Clouet nous montre si pareille à Marie Stuart déjà reine de France. La reine et l'enfant sont coiffées semblablement de cheveux rejetés très en arrière du front et agrémentés d'un rang de grosses perles. Un même corsage de drap d'argent souligné de perles, emprisonne le buste frêle et la poitrine opulente et le même sourire se fige sur la bouche mutine de l'enfant et sur les levres sérieuses de l'infortunée princesse.

On sent dans ces productions de l'art le souci de donner à l'enfant les attitudes de l'âge mûr. Les enfants n'intéressent que pour ce qu'ils seront; on néglige leur radieux présent pour ne se préoccuper que de leur avenir, pourtant bien incertain.

M. d'Haussonville rapporte que la duchesse de Bourgogne demeura vingt-trois jours après la naissance de son fils sans demander à le voir et ne parla de lui, dans ses lettres, que pour noter qu'il avait la « galle ».

« J'aimerais mieux qu'on ne me fît point tant de révérences et qu'on ne me fît point fouetter », disait à M. de Souvré, Louis XIII enfant, et le petit Louis XIV couchait, dit-on, dans des draps si usés que son valet de chambre le trouva, plusieurs fois, « les jambes passées à travers, à cru sur le matelas ».

Si l'enfant royal était ainsi traité, l'on ne saurait s'étonner de voir les autres enfants traités avec la même indifférence : « J'étais comme tous les enfants de mon âge et de ma sorte, écrit le duc de Lauzun; les plus beaux habits

du monde pour sortir; nu et mourant de faim à la maison ». Que pouvaient bien lire — quand ils savaient lire — ces enfants vêtus comme père et mère, coiffés des mêmes poufs et des mêmes catogans ? et reproduisant, suivant l'amusante expression de M. de la Sizeranne, « une petite cloche à côté d'une grosse cloche, une petite toupie à côté d'une grosse toupie » ? Ils semblent malheureusement avoir lu, pendant longtemps, ce que lisaient leurs père et mère.

Pourtant, dès la fin du XVI[e] siècle, sous l'influence de Rabelais et de Montaigne, des idées de tolérance et de douceur commencent à pénétrer dans l'âme des éducateurs. Les Jésuites s'efforcent de rendre l'étude attrayante, les jansénistes suppriment complètement les châtiments corporels.

On commence à comprendre que l'éducation n'est pas uniquement une œuvre de raison ayant la violence à son service. « Je hais la violence dans l'éducation d'une âme tendre » avait dit Montaigne et après lui les maîtres des Petites-Ecoles se penchèrent vers les âmes enfantines avec une tendresse dont nous trouvons, dans les écrits jansénistes de touchants témoignages.

Les premiers, ils eurent la pensée de mettre entre les mains des enfants, des livres scolaires écrits en français. « Comment donc voudrait-on que les enfants apprissent à lire en peu de temps et avec plaisir, en commençant à les faire lire en latin ? » Enfin, il se trouve des éducateurs qui songent à unir le plaisir à l'étude; n'est-ce pas déjà le prélude d'autres réformes? Ne va-t-on pas s'efforcer de mettre entre les mains de ces enfants que Guyot et Nicole appelleront si souvent de « pauvres enfants » d'autres livres que Virgile ou Cicéron ?

« Etant donc en état de pouvoir apprendre à lire dans les livres français, nous dit Guyot, il faudra leur en donner qui soient proportionnés à leur intelligence. » Et il conseille

ici les petits colloques de Mathurin Cordier « malheureusement écrits en mauvais français », les fables de Phèdre, *les Captifs* de Plaute, les *Bucoliques* de Virgile... Joignez à cela, pour les fêtes et les dimanches, les *Vies des Pères du Désert,* les dernières *Vies des Saints, l'Imitation de Jésus-Christ,* les *Homélies* de Saint-Jean Chrysostome.

Certes, voici un programme qui n'est pas encore éminemment récréatif. — Quel progrès pourtant! nous nous écartons un peu des chefs-d'œuvre de la littérature antique et telles vies de Saints, par exemple, sont bien faites pour satisfaire les imaginations enfantines avec ce qu'elles renferment d'héroïsme obscur et d'inconsciente poésie.

Pour les petites filles, les « petites colombes » de Jacqueline Pascal, il importait de les garder de tout contact dangereux. « C'est pourquoi il faut veiller parfaitement les enfants, ne les laissant jamais seules en quelque lieu que ce soit, saines, ni malades. » C'est pourquoi aussi faut-il surveiller leurs lectures « car il se rencontre peu de livres où il n'y ait quelque chose à passer ».

Elles liront donc exclusivement des livres de piété : l'*Imitation de Jésus-Christ,* la *Théologie Familière,* les *Heures,* les *Méditations de Sainte Thérèse.* Même ces livres, elles ne les auront pas tous entre les mains, ils seront entre les mains de leur maîtresse, car « les lectures les plus saintes ne leur servent de rien quand elles se font par curiosité ».

Cette défiance des lectures profanes, nous la retrouvons chez la plupart des éducateurs du XVII[e] siècle; aussi Fénelon nous apparaît-il comme un novateur lorsqu'il écrit dans son *Traité de l'Education des Filles :* « Je crois qu'il n'est pas inutile de laisser aux filles, selon leur loisir et la portée de leur esprit, la lecture des livres profanes qui n'ont rien de dangereux pour les passions; c'est même le moyen de les dégoûter des comédies et des romans ».

CHAPITRE II

LES PREMIÈRES ŒUVRES SPÉCIALEMENT DESTINÉES AUX ENFANTS

FÉNELON

Les Contes de fées. — Les Contes et Légendes historiques.

Dix-huit mois après la publication de son Traité, le 16 août 1689, Fénelon avait la rare fortune d'être appelé à vérifier, par l'application, la valeur de ses principes d'éducation. Conséquent avec lui-même, il mettra entre les mains du duc de Bourgogne, des œuvres profanes, inspirées de la mythologie, de l'antiquité ou des légendes populaires.

Pour la première fois au cours des âges, un enfant aura entre les mains, avec les *Fables*, les *Dialogues des Morts* et le *Télémaque*, des œuvres écrites pour lui, dans sa langue, et des œuvres qui se proposent de l'instruire en l'amusant. Même une éducatrice qui fut au début la disciple de Fénelon, Mme de Maintenon, ne tarda pas à revenir à la défiance des lettres qui fut le propre des éducateurs de son temps, et quand la dissipation causée par les représentations dramatiques l'eut obligée à réformer Saint-Cyr, elle ne met plus entre les mains de ses élèves que l'*Introduction à la vie dévote* et les *Confessions de Saint Augustin*.

« La lecture fait plus de mal que de bien aux jeunes

filles... Les livres font de beaux esprits et excitent une curiosité insatiable. »

Fénelon pensait, lui, que pour dompter cet enfant « né terrible et qui dans sa première jeunesse fit trembler » le précepte froid et sec ne pouvait suffire : le petit prince écoutait l'histoire de cette Péronnelle « belle comme le jour » qui troqua sa jeunesse contre la couronne qui lui était offerte par une fée marraine, de cette reine « si vieille, si vieille qu'elle n'avait plus ni dents ni cheveux et que sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue ». Le petit prince écoutait, et parce qu'on voulait lui montrer les misères de la royauté plutôt que ses grandeurs, il apprenait, en même temps que la petite paysanne, qu'il vaut mieux « danser sur l'herbe ou sur la fougère que dans un palais, et être Péronnelle au village qu'une dame malheureuse dans le beau monde. »

« Oh ! qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! » s'écrie un personnage d'un de ces contes, et il semble que si tous ceux qui apprennent le redoutable métier de conducteurs d'hommes se pénétraient de la responsabilité énoncée dans cette exclamation, selon le mot de Rostand, ils ne seraient jamais

« Que d'admirables rois .»

Mais le petit-fils de Louis XIV n'était pas seulement l'héritier éventuel d'un grand royaume, il était aussi un enfant, comme tous les autres, plus terrible que beaucoup d'autres, et les défauts dont les fâcheuses conséquences lui apparaissent dans les fables sont ceux contre lesquels tout enfant peut être appelé à lutter. Il apprendra donc, par l'exemple du lionceau à qui l'on donnait chaque jour une gazelle à manger, que la paresse et la gourmandise conduisent à la lâcheté et à la servitude. Il apprendra, par l'intermédiaire de la mouche, que la « pauvreté n'est pas un vice, mais que la colère en est un grand ».

Et, après avoir parcouru à la suite de son précepteur l'île des Plaisirs, avec ses montagnes de compote, ses rochers de sucre candi, ses rivières de crème au chocolat et ses routes de caramel, il sondera peut-être la vanité des plaisirs des sens et la lassitude de celui qui cherche son bonheur dans la satisfaction de ses appétits. Aux fictions pures vont succéder les faits historiques ; l'élève de Fénélon a grandi : c'était à un enfant que s'adressaient les *Fables,* c'est pour un adolescent que sont écrits les *Dialogues des Morts,* c'est à un jeune homme que s'adresse le *Télémaque.*

Cette œuvre eut un grand succès, non seulement auprès du jeune prince auquel il était dédié, mais encore auprès des Dames de la Cour. Le malicieux poète Hamilton nous dit cependant que d'autres œuvres sollicitaient alors la sympathie du public :

« La vogue qu'il eut dura peu
« Et las de ne pouvoir comprendre
« Les mystères qu'il met en jeu
« On courut au Palais les rendre
« Et l'on s'empressa d'y reprendre
« Le Rameau d'or et l'Oiseau bleu. »

Charles Perrault — Madame d'Aulnoy
Madame Leprince de Beaumont

Il est, en effet, une tendance de l'âme enfantine qui semble avoir été, de tous temps, pleinement satisfaite. C'est ce besoin de merveilleux que l'enfant partage avec l'homme primitif, et qui l'apparente, après des siècles, à

« *nos rudes aïeux qui ne savaient pas lire* » (1)

et se divertissaient si fort aux récits de la « Mère l'Oye ».

Quand, selon le joli mot de Mme Félix-Faure Goyau, « Perrault libéra les fées de France » (2), il était, dit-on, aidé dans cette œuvre, par son petit garçon Darmancour. A eux deux, ils contaient à d'autres enfants les merveilleux récits, et les auditeurs devenaient bientôt des collaborateurs. « On les voit, disait l'auteur, dans la tristesse et l'abattement tant que le héros ou l'héroïne sont dans le malheur, et s'écrier de joie quand le temps de leur bonheur arrive ».

Et ce temps arrive toujours ou presque toujours, ce qui correspond à ce besoin de justice, si fort chez l'enfant. Bien que petit, il expérimente souvent, à ses dépens, que la vertu n'est pas toujours récompensée, et que le vice est souvent impuni. Alors, il se réjouit de pénétrer avec le conteur dans un monde où l'on ne se trompe pas sur les êtres et les choses, où de bonnes fées apparaissent à point

(1) SULLY-PFRUDHOMME: *Le Rire.*
(2) L. F. FAURE-GOYAU: *La Vie et la Mort des Fées.*

nommé pour délivrer l'innocent persécuté, et où le triomphe suit de près l'abaissement.

« *Oiseau bleu, couleur du temps,*
« *Vole à moi promptement.* »

Dans les contes, la vérité est, comme l'oiseau bleu, toujours en marche, et de même que Florine, à la fin, s'affranchit de Truitonne, le mérite des bons s'affranchit toujours de la tyrannie des méchants.

L'enfant, si désireux d'établir le règne de la justice, ne peut guère établir grand'chose, car il est faible. De cette faiblesse, il a conscience, même quand il affecte de n'y pas croire, aussi ne lui déplaît-il pas de voir dans les contes

...« *d'affreux géants très bêtes*
Vaincus par des nains pleins d'esprit. » (1)

Quel triomphe pour tant de petits bonshommes dépendant de tout le monde, incapables de s'habiller seuls, et tremblant dans l'obscurité, n'ayant le droit de sortir qu'à condition de « donner la main », et tenus sans cesse en respect par leurs parents, leurs maîtres, leurs bonnes, quel triomphe de voir un des leurs venir à bout, par la ruse, de la force brutale, et conquérir en même temps les fameuses « bottes de sept lieues », un des attributs de cette force même!

Nous nous expliquons donc, peu à peu, l'attrait que les contes de fées ont, de tous temps, exercé sur l'enfant, et nous nous convainquons, en même temps, que leur influence est, le plus souvent, salutaire. Les contes satisfont, en effet, un autre besoin de l'enfant : Ce monde irréel, dans lequel il pénètre à la suite de Blanchefleur et de la fée Tulipe, c'est le monde dans lequel il pénétrera, plus

(1) V. Hugo: *Les Contemplations*: « O Souvenirs ! printemps aurore ! ».

tard, sous la conduite des poètes, ces autres magiciens. Tout ce qui n'est pas de la terre, tout ce qui détache l'âme de la réalité présente, l'éloigne pour un temps des soucis matériels, tout cela, c'est de la poésie. Et parce que l'enfant a déjà une individualité, et que malgré les efforts de l'éducation pour couler tous les jeunes cerveaux dans un moule uniforme, chacun d'eux demeure différent du voisin, on ne peut prévoir la portée d'une formule évocatrice.

Mme Lucie F.-Faure Goyau nous dit (1) que la poésie lui fut révélée, quand elle était toute petite, par un vers de Marceline Desbordes-Valmore :

Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert.

« J'ai, dans mon enfance, lu bien souvent ce vers sans m'y arrêter, tandis que le mot de Sœur Anne : « Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie » évoquait pour moi tout un monde de sentiments et d'images... C'était d'abord, dans le lointain, la route allongeant, à perte de vue, son ruban poudreux. C'étaient, de chaque côté, d'immenses prés fleuris où serpentait un ruisseau limpide... C'était sur tout cela une lumière blonde dont le rayonnement n'est vraiment perçu que par les yeux clairs des tout petits...

Et c'était aussi comme la prescience des élans passionnés vers l'inconnu, et de la lente agonie des jours, où tremblent nos espoirs déçus..... On m'eût bien étonnée alors, si l'on avait exprimé ces choses, mais elles étaient toutes contenues, j'en ai la conviction, dans l'émotion qui me saisissait à la lecture des magiques paroles :

« Je ne vois que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie. »

(1) L. F. F. Goyau: *La Femme au foyer et dans la Cité.*

Je sais qu'il s'est trouvé des esprits grincheux pour soutenir que la réalité seule devait être, dès le berceau enseignée aux enfants, et l'un de nos écrivains contemporains déclare ne point envisager sans effroi « le moment redoutable » où l'on se trouve « devant un petit enfant sévère qui vous demande : Pourquoi m'as-tu menti? » (1)

Pourquoi nous t'avons menti, cher petit? Mais, parce qu'on ment toujours, quand on aime : et quand on parle d'amour éternel, et quand on affirme au mourant qu'il guérira bientôt.

Et puis ! *ce qui est* n'est pas seulement ce que l'on sent et ce que l'on croit. Parmi les dons des fées, l'un des plus précieux n'est-il pas le don du rêve, et la croyance à l'idéal qui firent nos poètes et nos héros?

Quelles que soient les fées : moires, vilas, walkyries, brownies, nymphes ou dryades, elles sont nées « d'un rayon de lune, d'une vapeur légère et flottante du murmure discret d'une source au fond des bois... des mille bruits indistincts et mystérieux de la nature ».

Elles ont donc toutes, le charme nébuleux des êtres immatériels, et d'elles se dégage la poésie du mystère, car rien n'est plus mystérieux que nos destinées qu'elles incarnent et dont elles portent le nom *fatas*.

Mais, pour nous, gens de France, les fées sont quelque chose de plus, et c'est pour cela qu'elles ont leur place marquée dans les premiers balbutiements de nos enfants. Ces vieux contes de la *Mère l'Oye* font partie du patrimoine de notre race, parce que la *Mère l'Oye* n'est autre, nous dit Anatole France « que notre aïeule à tous, et les aïeules de nos aïeules » qui racontaient au coin de l'âtre les mer-

---

(1) Colette: *Contes des mille et un matins.* (*Le Matin* décembre 1913.

veilleuses histoires, et décrivaient les « belles dames que Jeanne d'Arc aurait pu voir, sous le gros châtaignier, au bord de la fontaine. »

Oui, ils sont bien à nous, les vieux contes, même si c'est aux Hongrois que nous devons le type de l'ogre redoutable, et si quelque nabab oriental a fourni le modèle de notre *Chat Botté*.

La patiente résignation de *Cendrillon* l'apparente à maintes jeunes filles qui nous entourent, et l'audace gouailleuse du *Petit Poucet* en fait un frère aîné de notre Gavroche. Il n'est pas jusqu'à l'inconstance idéaliste de notre race qui ne soit symbolisée par la robe couleur du temps de la modeste *Peau d'Ane*, et La Fontaine, en s'écriant :

Rien ne pèse tant qu'un secret,

esquissait le portrait d'une femme, proche parente de la malheureuse épouse de *Barbe-Bleue*.

Ne pourrions-nous même, avec un peu d'imagination, voir, dans la mystérieuse endormie du palais enchanté, l'image de notre Patrie, qui semble parfois sommeiller, jusqu'au jour où l'enthousiasme pour quelque noble cause vient lui mettre au front le baiser du Prince Charmant ? Hélas ! continuant l'assimilation, nous serions parfois tentés de dire à la France :

« Ne tire pas la bobinette, candide petit *Chaperon Rouge*, car la bobinette cherra, et quand aucune barrière ne te séparera plus du loup, ton ennemi, il sera trop tard pour t'apercevoir que, si ses dents sont si longues « c'est pour mieux te manger, mon enfant ». Français parce qu'ils incarnent, en de gracieux symboles, notre caractère national, les contes de Perrault sont français encore par les tableaux qu'ils évoquent. Les paysages sont, comme chez La Fontaine, à peine esquissés, mais les mots qui les

expriment sont si évocateurs que nul ne s'y trompe et que nous reconnaissons à première vue, le ciel que nos yeux d'enfant s'accoutumèrent à contempler, le sol qui soutint nos premiers pas.

Ces terres qui s'étendent à perte de vue, ces champs, que déjà couvre la moisson blonde, ces vignes qui se dorent au soleil couchant, ce sont les possessions du *Marquis de Carabas,* mais ce sont aussi, n'en doutons pas les plaines de Brie ou de Beauce, à moins que ce ne soient les côteaux de Bourgogne, les pâturages normands.

Et dans quelle forêt de France placerons-nous ce bûcheron si pauvre qu'il en est réduit à perdre ses sept enfants tout près de la demeure de l'Ogre sanguinaire ? Ce sera non loin de la frontière, sans doute, car les forêts des Vosges et des Ardennes ont, de tous temps, recélé dans leurs profondeurs mystérieuses, des divinités redoutables qui ne sont peut-être que les ombres de nos lointains envahisseurs.

Mais, le bois fleuri où s'égare Chaperon-Rouge, ce bois où l'herbe tendre, les fraises cachent la tentation de leur pourpre parfumée, c'est bien le bois de Boulogne ou le bois de Viroflay.... Et ce château qui, pendant le sommeil de ses gardes, a vu se rouiller les chaînes de son pont-levis, ce château dont les cloches muettes n'éveillent plus d'échos et dont les glaces ternies ne reflètent plus que des visages endormis, n'est-ce pas dans les eaux de la Loire qu'il mire ses tourelles embrumées de rêve ?

N'en déplaise à Monsieur Anatole France, il n'est pas nécessaire pour se plaire à conter, d'être l'une de ces « femmes au cœur simple, aux bras noueux qui firent leur tâche quotidienne avec une humble grandeur ». Nos aïeules en perruques poudrées et en robes à falbalas, furent aussi à leur façon *la Mère l'Oye,* et c'est pour cela, sans doute,

que *la Chatte Blanche* de Mme d'Aulnoy a tous les raffinements d'une petite princesse de la Cour de Versailles. et que le château mystérieux dans lequel nous pénétrons à la suite du Prince, dépasse en splendeur toutes les merveilles du grand siècle.

Et il nous plaît que les grandes dames du XVIII[e] siècle aient tracé, pour les petits de tous les temps, ces gracieuses descriptions de toilettes qui semblent échappées d'un portrait de Mignard :

« Elle avait une robe légère de taffetas de couleur de rose, semée de petites étoiles brodées d'or ou d'argent; ses beaux cheveux étaient rattachés d'un ruban par derrière, et tombaient négligemment sur ses épaules; elle portait de petits souliers sans talon, extrêmement jolis et une ceinture de pierreries qui marquait la taille » (1)

Pourquoi les petites filles du XX[e] siècle n'apprendraient-elles pas, dans un conte, qu'il fut un temps en France, où l'on était très jolie avec des talons très bas, et des cheveux très longs ?

Même les contes de Mme d'Aulnoy ne trouvaient pas grâce auprès de Mme Genlis : « Je ne donnerai à mes enfants, ni des *Contes de fées,* ni les *Mille et une Nuits :* les contes mêmes que Mme d'Aulnoy fit pour cet âge ne leur conviennent pas : Il n'y en a presque pas un dont le sujet soit véritablement moral, l'amour en forme toujours tout l'intérêt (2) »

L'amour ! on s'en soucie peu à six ans, et je me demande s'il est un enfant qui, en assistant par l'imagination au réveil de la Belle au Bois dormant, ait jamais attribué au Prince Charmant d'autre rôle que celui du héros prestigieux qui triomphe aujourd'hui du sommeil, comme il

(1) M[me] d'Aulnoy : *Le Chevalier Fortuné* (éd. Hachette).
(2) M[me] de Genlis: *Les Veillées du Château.*

triomphait hier de l'Ogre ou de la Bête à sept têtes.

Ce que l'on pourrait plutôt reprocher aux récits féeriques, c'est de ne pas faire pénétrer l'enfant dans le monde moral. Les fées semblent ne commander qu'aux choses extérieures : elles animent les pierres et les fleurs, donnent aux êtres et aux choses, les formes les plus variées, commandent au temps et à la distance, mais elles ne transforment pas les cœurs, elles n'inspirent pas les bons et ne donnent pas aux méchants le bénéfice du repentir...

Cette infériorité semble avoir été comprise au déclin du XVIII[e] siècle par une véritable éducatrice : Mme Leprince de Beaumont.

Elle a eu la pensée de faire de ses contes, une récompense aux enfants sages, mais la récompense ne vient qu'après le travail, et c'est après nous avoir fait assister à la conversation qui s'engage entre l'institutrice et ses élèves qu'elle nous conte *la Belle et la Bête* ou le *Prince Chéri.*

L'intention est bonne, certes, mais les résultats sont-ils en rapport avec les désirs de l'éducatrice ? Si j'en crois mon expérience, il n'en est rien. J'ai eu, entre les mains *le Magasin des Enfants* de Mme Leprince de Beaumont : il a été pendant plusieurs années mon livre préféré, mais quand commençait le dialogue entre Marie et « Mademoiselle ».

MARIE

« — Quelle différence y a-t-il d'un conte à une histoire?

MADEMOISELLE

— Une histoire est une chose vraie, et un conte, c'est une chose fausse qu'on écrit pour s'amuser »...

... Je me hâtais de tourner la page, et je commençais avec délices :

« Il y avait une fois un roi qui était si honnête homme

que ses sujets l'appelaient le Roi Bon »...

La triste histoire de Joliette m'apprenait les dangers d'une mauvaise éducation, et les terribles conséquences du bavardage, et c'était tout émue que je relisais la tragique fin :

« Joliette voyant son mari mort se jeta furieuse sur son épée et se la passa au travers du corps. Sa mère tomba malade de chagrin et mourut aussi en maudissant la sotte complaisance qu'elle avait eue pour sa fille et qui avait causé sa perte »...

Mais j'avoue que je laissais volontiers discourir Mademoiselle et Marie, auxquelles s'étaient jointes, ce jour-là, Sophie et Juliette.

JULIETTE

— « Il faut avouer que cette Joliette était une bien méchante créature.

MADEMOISELLE

— Point du tout, ma chère, c'était une fille étourdie qui avait beaucoup de vanité.... »

Que m'auraient-elles appris que je n'avais senti en voyant vivre et mourir la pauvre Joliette?

C'est peut-être la supériorité des conteurs du XIX^e^ siècle d'avoir donné à leurs récits, un caractère moral qui se dégage du conte lui-même sans qu'il soit besoin de le faire suivre d'un commentaire. Parmi ces écrivains, pour la plupart demeurés obscurs, on pourrait choisir deux noms, ceux de Mme Bouquet et de M. Léouzon le Duc, qui me paraissent représentatifs de cette manière.

Tout d'abord, ils sont, l'un et l'autre, idéalistes au plus haut point. J'en veux pour exemple, cette phrase charmante, de la Reine des Elfes à *Kunt le joueur de flûte* (1).

(1) *Knut le Joueur de flûte,* LÉOUZON LE DUC. Semaine des Enfants 1864. page 52.

« Je veux, lui dit-elle, faire de toi un être délicat, éthéré, diaphane... Je te nourrirai d'abord de l'air du temps et des rayons de la lune, puis tu pourras prendre des aliments plus solides : des soupirs d'étoiles, des murmures de sources, des roucoulements de colombes... »

Voilà des phrases bien faites pour plonger dans le ravissement certains enfants, auxquels de tels repas eussent paru très préférables à la ration quotidienne, mais voilà des phrases faites aussi pour l'humiliation de nombreux petits gourmands amateurs d'aliments plus substantiels que des soupirs d'étoiles.

Et comment ne pas désirer devenir meilleurs, après avoir rêvé à la branche de laurier-rose, talisman donné à Fleurette (1) et dont les fleurs perdaient leur incarnat aux moindres de ses fautes, ou redoublaient d'éclat lorsque l'enfant s'élevait jusqu'aux sublimes cimes de la charité et du pardon ?

Nous pourrions étudier encore les fées romantiques que George Sand réveilla lorsque, lasse des agitations politiques et des tracas littéraires, elle fut devenue « la bonne dame de Nohant » qui charme ses dernières années en agitant des marionnettes et en contant à ses petits enfants de merveilleux récits. Ces fées-là qui visitèrent aussi le bon Nodier, elles ont été savamment étudiées par un écrivain que je ne saurais que plagier (2). D'ailleurs, les enfants connaissent-ils de ces fées-là ? et ce sont les enfants surtout qui nous occupent.

Hélas ! quelles fées connaissent encore les enfants de notre âge pratique ? « Notre époque est dure aux petits, dit Arvède Barine, elle leur répète à satiété qu'ils n'ont rien

---

(1) *Fleurette*, Mme Bouquet, (Semaine des Enfants 1864 page 85).

(2) Mme F. Faure-Goyau, *La Vie et la mort des Fées.*

à attendre en dehors de la réalité. On leur dit que les cieux sont vides, que les bois et les eaux sont vides, que l'univers est vide.... Alors leur cœur devient vide aussi, vide d'amour et de poésie, égoïste et sec. »

Remettons entre les mains des enfants les vieux contes de la Mère l'Oye; ils y puiseront, avec la sagesse des ancêtres, ce petit grain d'idéalisme qui fera contrepoids aux doctrines utilitaires de notre temps. Qu'ils relisent eux aussi *le Rameau d'or* et *l'Oiseau bleu,* et peut-être qu'en comparant la course à l'argent dont ils sont constamment les témoins à la recherche désintéressée des héros de nos contes, une sympathie s'éveillera en eux pour ceux qui sacrifient gaîment la fortune et les honneurs, à la poursuite d'un beau rêve.

Dans la préface de ses *Légendes de Noël,* M. G. Lenôtre déclare qu'il a voulu par cet ouvrage, donner aux enfants « la curiosité et le goût de notre histoire, plus belle que toutes les légendes, et plus miraculeuse que toutes les fictions ».

Il semble que cette opinion ait été celle de Jean Oudot, libraire à Troyes, qui, dès les premières années du XVII[e] siècle, entreprend de rechercher, dans les vieilles chroniques, les aventures merveilleuses, depuis longtemps populaires, et de les publier dans la fameuse *Bibliothèque bleue* dont chaque volume sera vendu désormais dans toutes les foires du royaume.

D'année en année, ces anciennes histoires seront désormais reprises par de nouveaux auteurs : on ajoute de nouveaux épisodes, on rajeunit le style, mais la matière est toujours la même, et c'est celle de nos épopées nationales ou de nos romans de chevalerie. Le catalogue de la *Bibliothèque bleue,* publié en 1665, mentionne en effet, les *Conquêtes de Charlemagne,* les *Exploits de Roland,* les prodigieuses aventures de *Robert-le-Diable,* de *Richard sans Peur,* ou les touchantes histoires de *Grisélidis* et de *Geneviève de Brabant.*

Quand, aux environs de 1840, Charles Nodier publie, à la librairie Charpentier, ses *Légendes populaires de France,* c'est dans le vieux répertoire de la *Bibliothèque bleue* qu'il va puiser. Son intention, dit-il dans sa préface,

est de faire revivre cette « candeur et cette bravoure, cette franchise et cette loyauté, cette patience et ce dévouement, traits distinctifs de notre vieux caractère national ».

Mais hélas, il n'espère guère que les Français du XIX[e] siècle « parqués dans les institutions anglaises, entre le port et le steamer », fassent un accueil favorable au précieux trésor de nos traditions. Les aspirations désintéressées de nos ancêtres trouveront-elles un écho dans les âmes utilitaires de leurs descendants ? L'aimable conteur n'ose l'espérer et il se demande s'il est encore, « dans une oasis ignorée, quelques enfants de la vieille France, fidèles aux souvenirs délicieux de leur berceau, et dont la voix maternelle de la patrie fait toujours palpiter le cœur » (1).

Il est des cœurs qui palpiteront toujours au récit des vieilles légendes, et ce sont les cœurs d'enfant, parce que ces vieilles légendes sont nées dans des cœurs semblables à eux, cœurs simples et ardents, dont les sentiments se sont éveillés au contact d'une imagination candide et évocatrice.

Les légendes, en effet, mettent en scène des héros qui ont tout pour passionner les âmes enfantines : leurs exploits gigantesques suscitent d'autant plus l'admiration des lecteurs que ces lecteurs sont eux-mêmes faibles et incapables. — Ils sont terribles et l'enfant aime à trembler, ils sont cléments, cependant, et l'enfant qui a si souvent besoin de pardon, apprécie la clémence. A côté de ces terribles paladins : *Huon de Bordeaux, Ogier le Danois,* ou ce redoutable *Robert-le-Diable* qui ne se décide à se convertir qu'après avoir tué sept ermites et pourfendu tous ceux qui se trouvaient sur son chemin, se placent de gracieuses figures, dignes de pitié celles-là, et l'enfant aime à s'atten-

(1) Ch. Nodier, Préface des *Légendes populaires de France,* Charpentier, éditeur.

drir. Que de larmes versées sur l'infortunée *Geneviève de Brabant,* vivant solitaire dans la forêt, auprès d'une biche secourable, ou sur *Grisélidis* contrainte d'abandonner, dès le berceau, ses deux petits enfants !

Ces légendes, que tous les enfants français ont lues ou entendu conter, ont été mises à leur portée par de nombreux écrivains obscurs, et la *Bibliothèque rose* même les a fait revivre pour eux.

Mais très vite on a tenté de composer, en se servant de l'histoire, des récits romanesques très différents des vieilles légendes.

Au début du XIX[e] siècle, un nom est à citer : celui de Mme Cottin (1773-1807), dont les œuvres furent publiées pour la première fois en un seul corps d'ouvrage en 1817 (1). Ses romans pour la jeunesse (*Claire d'Albe — Elisabeth ou les exilés de Sibérie — la Prise de Jéricho*) ont ceci de particulier que le fait historique n'est, pour l'auteur, qu'une occasion de développer une idée morale.

Dans *Elisabeth,* par exemple, elle ne cache pas à ses lecteurs que « s'il [lui] a fallu aller jusqu'en Sibérie pour trouver le trait principal de cette histoire, pour les caractères, les expressions de la piété filiale et surtout le cœur d'une bonne mère, elle n'a pas été les chercher si loin » (2)

Le style de Mme Cottin, qui parfois revêt encore le ton déclamatoire propre au XVIII[e] siècle, ne manque pourtant pas d'agrément. Elle trace un délicieux tableau des occupations d'Elisabeth enfant, se livrant aux plaisirs simples de la vie champêtre : « Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet et en

(1) Foucault, éditeur, rue des Noyers.
(2) M[me] Cottin. *Elisabeth.*

remplissait une volière. D'autres fois, elle pêchait des corrasins (cyprins) qui vont par bandes et dont les écailles pourprées paraissent à travers les eaux du lac, comme des couches de feu, recouvertes d'argent liquide ».

Dans la *Prise de Jéricho,* c'est dans le portrait d'Issachar que se révèlent ses qualités descriptives :

« Issachar, à l'aurore de sa vie, voit remonter ses aïeux jusqu'à Juda; ses traits sont majestueux, sa noire chevelure flotte sur ses épaules en boucles nombreuses, semblables aux bouquets de la jacinthe.... »

On trouve même dans les œuvres de Mme Cottin un souci de la couleur locale, assez rare chez les auteurs qui écrivaient pour la jeunesse, en ces temps lointains. Je n'en veux pour preuve que cette description d'une *Nuit d'Orient,* qui rappelle la manière de Chateaubriand : « La nuit était belle et fraîche, un vent léger agitait le feuillage des palmiers, les fleurs qui naissent sans culture, autour de Jéricho, exhalaient dans l'air leurs plus doux parfums; on entendait les gémissements de la colombe, et dans le lointain, l'impétueux Jourdain faisait retentr le bruit de ses flots ».

Mme Cottin fut fort appréciée de la jeunesse de son temps, si nous en croyons le bon Bouilly, qui, dans un de ses contes, dépeint la confusion de jeunes filles qui, ayant pris leur auteur préféré pour une humble gouvernante, ne savent comment réparer leur faute... (1)

Elle ouvre la voie aux écrivains qui, cinquante ans plus tard, aidés par le mouvement des esprits et les efforts des érudits vers la reconstitution historique, composèrent, pour l'enfance et l'adolescence, ces œuvres charmantes dont nous nous occuperons dans la deuxième partie de cette étude.

(1) Contes à ma fille : *La Robe Feuille Morte.*

CHAPITRE III

INFLUENCE DE ROUSSEAU

Mme de Genlis — Berquin — Bouilly

Il semble que Rollin, l'initiateur d'une véritable renaissance dans les études de l'Université, devait favoriser la lecture, lui qui se rendit compte de l'influence des « belles-lettres sur l'esprit et sur le cœur » En 1726-1728, en effet, au temps où paraît le *Traité des Etudes,* le latin perd du terrain ; on commence à reconnaître les droits de la langue française et de la littérature nationale. Or, il n'est jamais trop tôt pour connaître sa langue et l'on se demande comment Rollin, qui intitule son premier livre « Des exercices qui conviennent aux enfants dans l'âge le plus tendre », n'a pas compris que les seuls qui conviennent parfaitement sont ceux qui satisfont l'imagination et la sensibilité, c'est-à-dire les récits que l'auditoire enfantin écoute avec ravissement, même lorsqu'ils les comprend à sa façon. Rollin n'a jamais vu les petits enfants de près, il n'a pas connu la vie de famille, il n'a guère fréquenté les écoles populaires, et comme le fait observer M. Compayré « c'est à travers ses souvenirs de Quintilien qu'il nous parle de l'enfance ». Il préconise pour la lecture « le bureau typographique de M. du Mas » qui consiste à assembler des lettres comme on assemble les pièces d'un jeu de patience, mais

il pense « qu'il n'y a aucun danger à commencer par la lecture du latin » et par suite ne se hâte pas de mettre les enfants en contact avec notre littérature nationale. Il est d'ailleurs aussi sévère que Mme de Maintenon en ce qui regarde les lectures des jeunes filles. « La lecture des comédies peut être fort dangereuse pour les jeunes filles », aussi n'autorise-t-il qu'*Esther* et *Athalie*. Pourtant, l'on ne peut dénier à Rollin une réelle influence sur les lectures de l'enfant à travers les âges. N'est-ce pas lui qui introduit l'enseignement de l'histoire dans les collèges de l'Université et ses ouvrages historiques, qui « sont de nature à donner à la jeunesse de toutes les nations un goût réel pour l'étude de l'histoire en même temps qu'une vive intuition des différentes époques et de la vie des peuples ». (Wolker) n'annoncent-ils pas d'autres œuvres qui, nées elles aussi de l'histoire, enchanteront plus tard le public enfantin ? « Un honnête homme, dit Montesquieu, a, par ses ouvrages d'histoire, enchanté le public : c'est le cœur qui parle au cœur; on sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu; c'est l'abeille de la France. »

Des ouvrages qui méritent cette définition doivent, sinon par eux-mêmes, du moins par leurs imitations, convenir à l'enfance et à la jeunesse.

Cette enfance, que le XVIII^e^ siècle commence à émanciper, demeure cependant quelque peu gourmée. Si nous demandons à la peinture, qui nous a déjà initiés à la vie de famille du XVII^e^ siècle, de nous donner de semblables révélations sur la vie du XVIII^e^ siècle, nous constatons que, si les attitudes de l'enfant perdent un peu de leur solennité, elles gardent néanmoins quelque apprêt. Sans doute, Boucher ou Drouais donnent à leurs modèles un oiseau à cajoler, Raeburn, un lapin à dorloter. Boucher les peint mutins et éveillés, mais Fragonard les affuble d'ailes et

de carquois. Les enfants continuent à jouer un rôle. Et voici que soudain « Greuze, Chardin, Mme Vigée-Lebrun vont prendre par la main les beaux enfants, si délaissés auparavant, les jettent dans les bras de leurs mères, et de ce spectacle nouveau tirent de merveilleux chefs-d'œuvre ».

Et les enfants royaux eux-mêmes : le petit dauphin aux longues boucles, le duc de Normandie et la délicate Mme Royale, si émouvante en sa grâce fragile, nous apparaîtront tendrement blottis auprès de Marie-Antoinette. C'est le temps où Bernardin de Saint-Pierre s'indigne à l'Académie de cet exemple : « Il appartient aux pères de châtier leurs enfants » et demande qu'on le supprime du dictionnaire. C'est le temps où Rousseau a chanté la beauté de cet état de nature dont l'enfant est l'incarnation vivante. On se laisse prendre aux charmes de cette innocence, on se penche vers cette ébauche d'humanité qui, selon Diderot, « prêche pathétiquement le bonheur domestique ».

Cet enfant que l'on contemple désormais avec un intérêt attendri, Rousseau ne veut plus qu'on lui mette entre les mains ces livres qui sont, dit-il, « le fléau de l'enfance ». Un seul trouve grâce à ses yeux, et c'est *Robinson Crusoé* avec lequel Emile a cette ressemblance d'apprendre comme lui à se passer de la société.

Mais ce que Rousseau ne fait pas, d'autres écrivains, formés dans cette société qui, sous son influence, a adopté la mode de la sensibilité, le feront, et nous allons assister à l'éclosion d'une littérature enfantine, conforme aux goûts du temps.

Une réforme ne se fait pas tout d'un coup, et parce que les enfants sont devenus à la mode, il ne s'ensuit pas qu'on soit prêt à les traiter comme l'exige le développement de leur esprit. On s'occupe d'eux, il est vrai, mais ce n'est que pour les introduire dans le monde, leur faire jouer un rôle

dans les proverbes ou les pastorales. On leur apprend à tourner un madrigal : le petit duc d'Angoulême, recevant Suffren, un livre à la main, lui dit :

« Je lisais Plutarque et ses hommes illustres, vous ne pouviez arriver plus à propos » (1).

Et le duc de Sabran, âgé de neuf ans, à qui une mère de trois charmantes filles, posait une question sur ses lectures classiques, de répondre : « Madame je ne puis me souvenir ici que d'*Anacréon* » (2).

Ce n'est donc point encore le règne de la simplicité; on ne met plus de poudre aux enfants, mais on les habille de vêtements « à la Jean-Jacques », on les coiffe du pouf au sentiment » et Mme de la Rochejaquelein conte dans ses Mémoires que tout d'un coup, au milieu d'une compagnie « on entend Mme de Genlis dire à la jeune orpheline qu'elle exhibe : « Paméla, faites Héloïse ». Et Paméla, défaisant ses cheveux, s'agenouille, les yeux au ciel d'un air inspiré, aux applaudissements de l'assistance ».

Aussi, ne nous étonnerons-nous pas si la littérature enfantine de la fin du XVIII[e] et du début du XIX[e] siècle appartient au genre sentimental et quelque peu affecté dont nous verrons le déclin avec les livres édifiants qui s'échelonnent de 1840 à 1860.

---

(1) *Correspondance de Metra* (Cité par Taine : « *Origines de la France contemporaine*, Tome I, livre II.

(2) M[me] d'Oberkirch. II, 302.

Mme DE GENLIS 1746-1831

Mme de Genlis se réclame de Rousseau, auquel elle emprunte d'ailleurs la plupart de ses méthodes d'éducation, en particulier les instructions indirectes. *Adèle et Théodore* sont, en effet, élevés dans une maison dont les peintures représentent les *Métamorphoses* d'Ovide et dont les tapisseries reproduisent toute l'histoire romaine. Ces aimables enfants apprennent de bonne heure que la vie n'est pas un roman. Leurs chambres sont ornées de cent vingt tableaux des principaux faits de l'histoire de France, leur jardin renferme des plantes étiquetées avec ordre, et, pendant le repas, le sujet des conversations n'est autre que la mythologie représentée dans les peintures de la salle à manger. Heureusement, *Adèle et Théodore* ont aussi des jouets, et il leur est loisible de se divertir en contemplant les vues de leurs lanternes magiques historiques ou en démontant les pièces numérotées de leurs vaisseaux ou de leurs châteaux fortifiés. Pauvre Adèle ! « sa poupée même ne m'est pas inutile, s'écrie sa mère. C'est à elle que l'on répète les leçons »... Blondes poupées de mon enfance, que je vous sasi gré de m'avoir donné sans profit pour moi le regard de vos yeux fixes et le placide sourire de vos lèvres peintes ! Que je vous sais

(1) Félicité-Stéphanie Ducrest, Comtesse de Saint-Aubin, mariée, en 1761 au comte Bruslait de Genlis, depuis marquis de Sillery.

gré d'avoir ajouté à tous vos charmes, le charme fragile de l'inutilité !

Nous l'avons vu déjà, Mme de Genlis n'apprécie pas les *Contes de fées*. Quant aux romans, elle n'en connaît que trois, véritablement moraux : *Clarisse*, le plus beau de tous, *Grandisson* et *Paméla*. Les ouvrages historiques mêmes ne lui paraissent pas sans danger; « A combien de jeunes princes la vie d'Alexandre le Grand n'a-t-elle pas tourné la tête ! » C'est tout juste si lorsqu'Adèle aura douze ou treize ans, sa mère lui mettra entre les mains l'histoire ancienne de Rollin, à laquelle succédera le *Siècle de Louis XIV*. Auparavant, elle pense que les seuls ouvrages qui conviennent à cette petite fille sont ceux que sa mère écrivit spécialement pour elle. « Comme elle aura huit ans dans trois semaines, écrit-elle, je vais lui faire lire un ouvrage sur l'histoire, que j'ai fait pour elle; il est en cinq volumes, et il a pour titre *les Annales de la Vertu* ».

Adèle et Théodore, malgré l'austérité de leur éducation, semblent pourtant avoir éprouvé le besoin d'entendre, comme tous les enfants, une histoire qui ne serait pas uniquement destinée à leur édification et à leur instruction.

Aussi Mme de Genlis se décide-t-elle à composer pour eux, sous le titre de *Veillées du Château,* des contes qui, assure-t-elle « seront lus avec avidité et feront une profonde impression. »

Elle déclare, dans sa préface, que son intention a été de rendre la morale attrayante « car il n'y a point de sujet moral qu'on ne puisse traiter avec agrément et il n'y a point de livre de morale, qui puisse être utile s'il est ennuyeux. »

Elle veut, de plus, que les qualités morales qu'elle enseigne à ses petits lecteurs de dix, onze et douze ans,

s'adressent avant tout à leur sensibilité : « Quand on parle au cœur, on est sûr d'être écouté ». Mais Mme de Genlis n'abandonne jamais l'idée qui lui est si chère des « instructions indirectes ». Elle veut, dans un conte, initier l'enfance aux merveilles de l'histoire naturelle et se flatte que son récit surpassera en intérêt les dangereux *Contes de fées.*

Je n'en suis pas très sûre et les enfants de la marquise de Clémire, à qui sont destinés ces Contes, n'en semblent pas très sûrs non plus : leur mère les a trouvés occupés à lire *Gracieuse et Percinet* et a donné libre cours à son indignation. « Un conte de fées ! Comment une telle lecture peut-elle vous plaire ? — Maman, répond timidement Pulchérie, j'ai tort, mais j'avoue que les Contes de fées, m'amusent. Et pourquoi ? — La réponse est charmante, « C'est que j'aime ce qui est merveilleux, extraordinaire; ces métamorphoses, ces palais de cristal, d'or et d'argent, tout cela me paraît joli ».

Et la mère promet qu'il y aura tout cela dans le conte qu'elle va composer, mais que tout ce qui paraîtra prodige, enchantement, sera véritablement arrivé.

Telle est l'origine du conte intitulé : *Alphonse et Dalinde,* où la féerie naît de l'art et de la nature. Alphonse, le jeune héros, échappe aux horreurs d'un tremblement de terre, est ensuite cloué sur place par la poudre et voit tomber une pluie de sang. Plus tard, la maison dans laquelle il se trouve avec sa chère *Dalinde* est soudain entourée par les eaux et forme une île au milieu de la mer.

Il se nourrit dans la forêt, du sang qui coule de l'écorce d'un arbre, découvre des cavernes, admire des automates qui dessinent et jouent du clavecin, mais quoi qu'en pense Mme de Clémire ou Mme de Genlis, tous ces prodiges dont on ne tarde pas à découvrir la cause n'offrent pas l'intérêt

des contes de fées dont le principal charme est d'être inexpliqués parce que inexplicables.

Toutefois, il est des *Veillées du Château* qui ne manquent pas d'agrément. Ce sont d'abord, celles dans lesquelles, sans prétention au merveilleux, Mme de Genlis met en scène des enfants atteints de mille défauts dont ils se corrigent après maintes péripéties. Tel est le cas de cette petite Delphine à laquelle une mère trop tendre passait si bien toutes ses fantaisies « qu'elle en avait régulièrement dix ou douze par jour, toutes plus étranges les unes que les autres ». C'est ainsi qu'un jour, elle voulut avoir Léonard pour coiffer sa poupée. L'enfant, vivant dans une continuelle irritation, finit par tomber malade, et un rude médecin allemand la guérit physiquement et moralement, en la faisant coucher dans une étable et en ne laissant passer aucun de ses caprices. Telle est également l'histoire de la frivole Eglantine à laquelle la petite vérole enlève sa beauté et qui, convertie par l'amour de sa mère, se flatte de ne plus attacher de prix à des biens périssables. Mais là, ou, me semble-t-il, Mme de Genlis est supérieure à elle-même, c'est dans les recits d'actes de bienfaisance faits dans les circonstances qui font réellement songer à quelque merveilleuse intervention.

Dans le récit intitulé *Le Chaudronnier ou la Reconnaissance réciproque,* elle met en scène Mme de Varonne, femme d'un fidèle sujet de Jacques II et qui, après la mort de son mari, tombe dans le dénuement et n'est soutenue que par le dévouement de son vieux valet de chambre Ambroise. Comment une jeune princesse dont l'attention a été attirée sur le sort malheureux de la noble Irlandaise vient un jour la chercher, serait trop long à conter. Mais ce qui tient du conte de fées ce sont les ingénieux procédés à l'aide desquels la misère de Mme de

Varonne est changée en richesse : A sa porte, sa voiture l'attend; des laquais, vêtus de sa livrée, l'amènent dans la délicieuse habitation où elle retrouve tous ses chers souvenirs.

.....C'est un prodige analogue qui s'accomplit pour les pauvres solitaires qui s'étaient construit dans la forêt une misérable cabane, à peine suffisante à les abriter eux et leurs enfants et qui, par l'intermédiaire d'une autre généreuse princesse, se trouvent un jour possesseurs d'une habitation rustique dont les armoires contiennent des vêtements complets et dont l'étable renferme deux belles vaches.

Mme de Genlis n'a pas besoin de faire intervenir la science pour mettre dans la vie un merveilleux accessible à tous : certains de ses contes, et ce sont les plus charmants, montrent que s'il est sur terre une fée qui accomplit des prodiges, c'est la bonté.

BERQUIN (1749-1791)

Bien que l'œuvre de Berquin appartienne à la fin du XVIII[e] siècle, nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser de mentionner particulièrement un écrivain dont les œuvres, sous leur humble reliure de basane, ont charmé la génération du petit Louis XVII, avant de charmer les enfants du XIX[e] siècle, auxquels ces œuvres furent présentées dans les grands volumes à images de la librairie Garnier.

Dans la Préface de l'*Ami des Enfants*, Bouilly, l'élève et l'ami de Berquin, rappelle le mot d'Horace : « Il faut étudier avec soin les mœurs de chaque âge » et il semble bien, qu'à cette étude se soit tout particulièrement appliqué celui que les sections de Paris désignèrent en 1791, pour être le précepteur du fils de Louis XVI.

En apprenant cette désignation, Berquin pâlit et s'écria : « Je suis perdu, car j'aimerai cet auguste enfant ».

C'est cette affection, qui attirait leur « Ami » vers tous les enfants et plus spécialement vers les plus malheureux, qui donne à l'œuvre de Berquin cette simplicité charmante qui plaît aux tout petits. Bouilly nous rapporte que le bienveillant écrivain ne pouvait sortir de sa demeure sans être entouré d'une bande d'enfants dont l'un lui disait « qu'il n'avait pu lire *Jacquot* sans pleurer, dont l'autre soutenait que son chef-d'œuvre était *le petit Joueur de Violon*..... celui-ci préférerait *le Nid de Moineaux*, celui-là ne pouvait se lasser de relire *la Petite Glaneuse*. »

Charmants hommages, qui attendrissaient jusqu'aux larmes le bon Berquin, charmants hommages qui manquèrent un jour, car, dénoncé comme girondin, « il ne put se soustraire que par la fuite, aux fureurs de ceux-là mêmes dont les enfants lisaient encore ses ouvrages ».

Mais ces enfants mêmes se detournaient de lui; certains d'entre eux, pour obéir à leurs parents, feignaient de ne pas le voir, afin de n'avoir point à le saluer. C'en était plus que n'en pouvait supporter l'âme aimante de Berquin : délaissé de ceux auxquels ils avait consacré sa vie, il mourut sans regret, en laissant ses biens aux pauvres.

Les enfants des générations suivantes devaient le venger de l'injuste dédain dont il souffrit jusqu'à en mourir .. « Quel doux encouragement pour mon cœur, avait-il dit, lorsque je me représente, dans la génération qui s'élève, des milliers d'êtres attachés à mon souvenir ! »

Ce sont bien, en effet, des milliers d'enfants qui ont lu et relu les œuvres de Berquin. Je ne parlerai pas ici de *Sandford et Merton*, du *Petit Grandisson*, de *l'Introduction familière à la connaissance de la nature*, du *Livre de Famille*, ni même de *l'Ami des Adolescents*.

Ces œuvres, en effet, s'adressent moins directement à l'enfance; elles sont plus spécialement destinées à l'adolescence que *l'Ami des Enfants* dont nous nous occuperons plus particulièrement.

Les sujets des historiettes de Berquin sont, pour la plupart, empruntés à l'écrivain anglais Miss Trummer ou à l'auteur allemand Weiss. Ils ne sortent donc généralement pas du cadre de la vie familière : on y voit des petites filles qui s'extasient devant le « petit frère » qui vient de naître et qu'elles voudraient voir manger, parler et courir..... On y voit des enfants qui secouent les cerisiers pour en

manger les fruits et de méchants garçons qui dénichent les oiseaux.....

Tantôt dans de courts récits, tantôt dans de petites pièces dialoguées, Berquin nous introduit dans la vie des enfants. Il les observe et les présente dans les attitudes de la vie de chaque jour. Les enfants mis en scène sont, le plus souvent, des enfants de l'aristocratie ou de la bonne bourgeoisie, mais leur vie n'en est pas moins simple et sans apparat, et ce que l'on retient d'eux, c'est surtout que ce sont des enfants dont l'éducation est le principal souci des parents.

Dans *Un bon cœur fait pardonner bien des étourderies,* un père, désolé de la mauvaise conduite de son petit garçon, n'hésite pas à reconnaître pour son fils d'élection son neveu, ce charitable petit Frédéric qui vend ses livres et sa montre pour venir en aide à l'ancien cocher de sa famille et qui se laisse accuser d'avoir dépensé son argent en friandises, plutôt que de dévoiler sa bonne action.

Dans *Colin-Maillard,* Robert, un mauvais petit garnement qui joue au fantôme pour effrayer de tout jeunes enfants, est lui-même confondu par l'apparition d'un terrible revenant, qui n'est autre que le palefrenier affublé d'une robe d'avocat, d'une perruque et d'un masque. Le père de famille, témoin de la scène, chasse ignominieusement le mauvais sujet en lui recommandant de retourner chez ses parents « qui, en le voyant chasser d'une maison honnête apprendront de quelle importance il est de corriger les vices de son cœur ».

Et c'est aussi *la Petite fille à moustaches* qui gourmande si bien son jeune frère, qu'un officier « d'un caractère franc et d'un esprit raisonnable » conseille à ses parents de lui donner un uniforme et de lui appliquer des mous-

taches, pour qu'elle ait, du moins, le physique de cet emploi de commandement.

Malheureusement, si bien des enfants sont gourmands, paresseux, violents ou hypocrites, il est aussi des parents qui ne remplissent pas tous leurs devoirs : Telle est la mère de *Philippine et Maximin* qui, « bien que ses deux enfants soient également dignes de sa tendresse, la leur partage avec bien de l'inégalité ». Il faut une grave maladie dans laquelle Philippine soigne sa mère avec dévouement pour réveiller, dans le cœur de la mère, « des sentiments qu'elle avait jusqu'alors étouffés ».

Ceci est une exception dans l'œuvre de Berquin, car non seulement il montre aux enfants leurs parents constamment occupés de leur bonheur et de leur perfectionnement moral, mais encore dans un récit tel que *l'Ecole des Marâtres,* il présente aux enfants le second mariage d'un père comme le moyen de leur procurer « une mère tendre qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur et leur raison, de leur inspirer de sages principes et de cultiver leurs talents ».

Quels sont donc ces sages principes et quels sont ces talents ?

Il ne semble pas que Berquin ait voulu présenter à ses petits lecteurs un idéal inaccessible, et il ne semble pas que les parents se soient souciés d'autre chose que de donner à leurs enfants ces vertus moyennes qui font les honnêtes gens. Mais précisément ces vertus sont celles qui rendent la vie en commun facile et agréable, et enlèvent aux relations entre gens de classes différentes cette aigreur qui naît le plus souvent du dédain des uns et de la jalousie des autres.

C'est ainsi que les orgueilleux enfants de Monsieur Du-

blanc apprennent à leurs dépens que « ce fermier » qui apporte chez eux une odeur de fumier et qui salue si gauchement « sait beaucoup plus de choses qu'eux et des choses bien plus utiles » puisque sans lui leurs terres resteraient en jachère (*Le Fermier*).

Et, dans *l'Epée* M. d'Orval, dans un langage qui ne manque pas de noblesse, apprend à son fils « qu'il ne connaît de petites gens que ceux qui pensent mal et ne se conduisent pas mieux..... et qu'ainsi l'on voit bien de petites gens parmi les nobles et bien des nobles parmi les petites gens ».

La seule attitude qui convienne aux enfants riches en présence des enfants pauvres est celle de la charité et le livre de Berquin abonde en récits d'actes de bienfaisance : Ce sont des enfants qui savent échanger « un petit plaisir contre un plus grand » et se privent d'une promenade en barque, afin de secourir une famille misérable.....

C'est *la Petite Glaneuse* tirée de la misère par la charité des enfants Joinville; c'est le *Petit Joueur de Violon* comblé de gâteaux et d'argent.... c'est le petit Eugène qui donne son déjeûner à une mendiante. Ces bienfaits tombent le plus souvent sur des cœurs préparés à les recevoir, et la reconnaissance des enfants pauvres se présente généralement sous une forme bien touchante; ils offrent à leurs petits bienfaiteurs des bouquets, des guirlandes de fleurs, des corbeilles tressées de leurs mains, un écureuil dans sa cage, un oiseau apprivoisé....

Berquin, d'ailleurs, prêche aux déshérités la résignation; et il la leur prêche d'ingénieuse façon en leur démontrant que les biens qu'ils convoitent ont leurs dangers et que d'ailleurs la possession de l'objet désiré n'est qu'un des facteurs de la joie. Il faut avouer qu'il nous est difficile de suivre ici le bon conteur et je connais des enfants qui,

moins accommodants que ses petits héros, n'eussent point écouté sans impatience certains discours paternels :

A la pauvre Charlotte qui le supplie de lui donner « la montre de ses rêves », le père répond : « Que voudrais-tu donc faire d'une montre, ma chère ? »

La réponse est prévue, la voici dans toute sa simplicité : « Eh ! mon papa, ce qu'en font les autres, je la porterais à ma ceinture, et je regarderais à tout moment l'heure qu'il est ». La réplique du père est vraiment décevante: « Prends dit-il, la montre suspendue à côté de mon lit ». La pauvre Charlotte est outrée : « Quoi ! dit-elle, cette patraque du grand roi Dagobert qui lui servait peut-être de casserole pour le dîner de ses chiens ! »

Le père, alors, montre longuement à l'enfant les dangers de l'envie et la convainc si bien que désormais « lorsqu'elle voyait quelques bijoux précieux à l'une de ses jeunes compagnes, elle était bien plus tentée de la plaindre que de lui porter la plus légère envie ».

Voilà certes une bien sage petite fille, mais quelques discours peuvent-ils obtenir ce résultat de tuer chez l'enfant ces mille désirs qui changent d'objet et se renouvellent chaque jour et qui sont, après tout, une preuve de vitalité? — D'ailleurs, un enfant peut-il prendre au sérieux des raisonnements, ingénieux peut-être, mais dont le moindre défaut est de présenter la vérité sous un angle faux ?

Il est évident, comme le dit si bien M. Sage à son fils Philippe que « le grand jardin », le jardin par excellence, est la nature, et que sans posséder les forêts, on peut en brûler le bois, en manger le gibier, que, sans posséder les troupeaux, on peut en user la laine, mais tout ceci est bien subtil. Il n'en reste pas moins vrai que le petit Philippe vit dans un appartement étroit au lieu de courir dans les allées d'un grand parc et que le moindre petit carré de jardin

ferait bien mieux son affaire que les prés ou les bois qu'il faut aller chercher bien loin, au-delà des murs des villes.

Ces sages parents, qui n'hésitent pas à opposer aux objections de leurs enfants des arguments quelque peu subtils, désirent cependant les voir francs et loyaux; c'est généralement l'aveu sincère de la faute qui la fait pardonner : Firmin et Julie, ayant dérobé des cerises, n'ont plus de répit qu'ils n'aient confessé leur gourmandise. Et « la petite fille trompée par sa servante », bien qu'elle sache encourir la réprobation de ses parents, finit par leur conter comment sa bonne l'aide à désobéir et obtient d'elle en échange les douceurs qu'elle dérobe pour elle. Ces aveux ne sont généralement pas sans quelque déclamation et Julie s'exprime vraiment comme un vieux Mentor : « Maman ne sera-t-elle pas encore fâchée, si elle vient à découvrir que nous avons voulu lui cacher notre faute? Oserons-nous la regarder en face, lorsque nous entendrons un reproche secret dans notre cœur ? Ne rougirons-nous point lorsqu'elle nous caressera, lorsqu'elle nous appellera ses chers enfants et que nous ne le mériterons plus ? »

On ne s'étonne point que la mère, à ces mots, ne puisse retenir des larmes de tendresse. — Il est d'ailleurs fréquent de voir parents et enfants s'abandonner aux manifestations de leur sensibilité. Cette sensibilité un peu mièvre qui est propre à l'époque intermédiaire entre Rousseau et la Révolution française, elle éclate surtout au sujet des animaux dont le sort malheureux inspire à Berquin de nombreuses anecdotes (*Le nid de moineaux* — l'*Agneau* — *le Serin* — *la Poule,* etc.). Dans le récit intitulé « *le Nid de Fauvette* », une mère, pour attirer l'attention de son fils sur la tristesse de l'oiseau en cage, lui fait croire que la garde du roi va venir se saisir de lui et le mettre en prison. C'est dans cette anecdote que Berquin, se souvenant qu'il avait

été d'abord poète, insère la poésie que tous les enfants ont apprise à l'école : « *Je le tiens ce nid de fauvette* »... L'auteur fait ainsi l'apologie d'une série de qualités éminemment sociales; aux petites filles, il recommande le travail manuel qui leur permettra de se distraire sans déranger personne, et il nous montre dans les *Douceurs du Travail* Angélique qu'un orage oblige à se réfugier dans une chaumière et qui bâille d'ennui et soupire d'impatience, tandis que sa mère brode et que la paysanne file sa quenouille.

Il critique aussi le bavardage par la faute duquel Amélie (*Les Caquets*) s'aliène tous les cœurs « et parvient à l'âge de s'établir sans que personne se présente pour l'épouser ». Remarquons en passant que c'est surtout en raison des conséquences fâcheuses de ces défauts que Berquin engage l'enfant à s'en corriger et peut-être estimera-t-on que la vertu n'est pas assez prisée pour elle-même.

« Le jeune Constantin, fier de sa haute naissance » (*Les Bottes crottées*) aurait peut-être continué longtemps à humilier le serviteur de son père en lui disant : « Fi ! le vilain métier !... Je ne voudrais pour rien au monde être décrotteur » si ses bottes boueuses ne l'obligeaient à recourir aux services de ce même Picard qui les lui refuse, tandis que le père s'écrie : « Cela vous apprendra combien il est cruel de ravaler des services utiles à notre bien-être ».

Et Urbain (*Le Désordre et la Malpropreté*) qui « est un excellent petit garçon... mais fort négligé dans sa parure et très sale sur ses habits », pourrait fort bien ne jamais comprendre que la malpropreté rabaisse la dignité humaine, si, au moment de monter avec son père et ses frères, dans une chaloupe « peinte en bleu, relevé par des bordures d'un rouge éclatant », il n'apparaissait avec une veste toute marquetée de taches de graisse et d'encre et un surtout dont il manque la moitié du collet.

Des historiettes simples, dont les personnages n'ont rien d'héroïque, une sensibilité un peu mièvre, une morale un peu utilitaire, un ton quelque peu sermonneur, telle nous apparaît l'œuvre de Berquin « cet écrivain modeste, laborieux, dont la seule ambition fut d'être utile » (1).

(1) Bouilly. Préface de *l'Ami des Enfants.*

BOUILLY (1763-1842)

« Arrêtez-vous, suspendez vos jeux, interrompez vos rires, car un malheur bien grand vous est arrivé : votre meilleur ami est mort »... C'est en ces termes émus que le 8 mai 1842, Legouvé annonçait aux jeunes lecteurs du *Dimanche des Enfants* que Bouilly n'écrirait plus désormais « ces contes qui faisaient pleurer, ces attachants récits qui rendaient meilleurs ».

Bouilly est connu pour sa carrière politique, car, durant la Révolution il exerça à Tours, sa ville natale, les fonctions d'accusateur public et « employa pour sauver, ce pouvoir terrible qui tuait sans relâche... Grâce à lui, Tours ne vit tomber que deux têtes pendant la Terreur. »

Il fut connu aussi comme auteur dramatique : il tenait, dit-on, de Sedaine cet art de la composition, de la préparation et de la progression qui firent applaudir sur les premières scènes de Paris *L'Abbé de l'Epée, les deux Journées* que Gœthe déclarait « une des pièces françaises les plus intéressantes et les mieux conduites qui soient » et cette *Fanchon la Vielleuse* de laquelle Scribe datait le renouvellement du vaudeville.

Mais cet âge que Legouvé appelle « l'âge crépusculaire de l'imagination » vint pour Bouilly, comme pour les autres auteurs dramatiques. Ce fut l'époque de ces tiraillements douloureux que connaissent tôt ou tard ceux dont la pensée, toujours jeune, trouve en la plume un mauvais serviteur. Mais Bouilly avait une fille, cette petite Flavie dont la fin

prématurée blessa au cœur le vieux conteur. Vive et spirituelle, l'enfant avait un défaut : elle ignorait l'orthographe, et son père se décida à lui dicter chaque matin les premières phrases d'un conte qui ne devait être achevé que lorsque la première partie en aurait été impeccablement corrigée.

L'enfant apprit l'orthographe, mais le père se révéla conteur : Les récits qui parurent sous le titre de *Contes à ma Fille* eurent un succès immense.

Aux *Contes à ma Fille* succédèrent les *Conseils à ma Fille* et les *Contes à mes Petites Amies*. Bouilly eut bientôt la renommée de Berquin. Cette renommée fut telle que la duchesse de Berry fit appel au conteur de la mode pour composer des récits destinés à l'éducation des Enfants de France : la future duchesse de Parme et le futur comte de Chambord.

Le vieux libéral, ami de Mirabeau, joua auprès des deux enfants le rôle de précepteur amateur. Il avait alors soixante ans et doutait de ses forces.

Dix-huit ans après, à la prière de plusieurs instituteurs, il se décidait pourtant à réunir en volume les *Récréations morales,* publiées par lui dans le *Dimanche des Enfants* à la prière de M. Janet, son éditeur.

Les *Jeunes élèves* sont sa dernière œuvre. Il a, dit-il, dans la Préface « glané dans sa carrière littéraire, quelques fleurs des champs, devenues pour lui, les lauriers du Parnasse, et peut, bravant la neige de soixante-dix-huit hivers, dire avec Martial.

« *Hoc est*
« *Vivere bis, vita posse priore frui.* »

Quels sont donc ces récits qui furent si goûtés et qui,

selon leur auteur, n'avaient d'autre but que de propager « une morale douce et pure ? »

Cette morale « douce et pure » s'inspire de quelques préceptes généraux qui se trouveront développés, avec quelques variantes, dans toutes les œuvres du conteur. Le ton varie selon qu'il s'adresse à sa propre fille, aux enfants des écoles ou aux enfants royaux, mais il semble bien que ce soit contre des défauts analogues que le vieux pédagogue veuille mettre en garde ses jeunes lecteurs.

Dans de courts récits, à peine un peu plus longs que ceux de Berquin, Bouilly prêche, lui aussi, le plus souvent, ces vertus moyennes, nécessaires dans la vie de société. Il semble qu'il ait observé de très près ce petit monde d'enfants qui se pressaient autour de lui, quand, répondant aux instances d'amis ou de parents, il retournait dans sa chère Touraine et dictait ses contes au hasard, à de petites filles charmantes, « tout en folâtrant avec elles, tout en savourant le bonheur de redevenir enfant » (1).

Il a vraiment touché du doigt la plaie des relations entre petites filles de l'aristocratie ou de la bourgeoisie, cet insupportable dédain dont on accable les compagnes, moins favorisées, les parents obscurs ou la pauvre institutrice à gages.

C'est le père Daniel (*Contes à mes petites amies*) à qui l'orgueilleuse Célestine refuse un salut et qui se venge en la sauvant de la morsure d'une vipère, et c'est aussi l'arrogante Olympe (2) qui, pour ne pas recevoir son humble amie au milieu de ses brillants convives, imagine de la nourrir dans sa chambre d'un reste de volaille, d'une mauviette froide et desséchée, d'un artichaut à l'huile et d'un pot de crème tournée.

---

(1) Avertissements des *Contes à mes petites amies.*
(2) *Conseils à ma fille.* — Le petit dîner.

Naturellement les événements concourent toujours à la confusion des orgueilleux, mais Bouilly élargit souvent les conséquences de la faute et ses conclusions sont parfois quelque peu dramatiques. C'est ainsi que la paysanne reniée par son frère opulent et écartée de sa filleule qu'elle ne demande qu'à aimer a un jour, une revanche inattendue, lorsqu'après la faillite et le suicide de son frère, elle ouvre les bras à ses nièces, enfin guéries de leur sotte prétention (1).

Parfois, derrière le défaut d'une petite fille se découvre une véritable plaie sociale, et j'aimerais à voir entre les mains d'enfants de nouveaux riches l'amusante histoire de cette petite Alphonsine qui déclare à son institutrice que la science n'est utile qu'à ceux « qui sont forcés d'en faire état », et qui étale constamment la morgue ridicule des parvenus. Un jour vient où elle apprend que son institutrice avait habité avant elle le château dont elle est si fière et à sa naïve question : « Qu'était donc mon grand-père? » Elle entend, avec stupeur, l'institutrice répondre : « Le valet de chambre du mien, Mademoiselle » (2).

On rapporte que la Malibran venant visiter Bouilly au moment où il pleurait sa fille, le quitta après avoir écrit au bas du portrait de la disparue : « Elle n'est pas morte, mais elle dort ».

L'émotion du conteur fut immense; il ne sut comment remercier l'actrice de son geste de pitié. Il semble qu'il y ait eu dans ce mouvement spontané quelque chose qui, en attendrissant le père, ait séduit l'écrivain. Il était fait pour comprendre ces procédés dont il a, ce me semble, quelque peu abusé dans ses récits.

---

(1) *Contes à mes petites amies.* — La Marraine.
(2) *L'Institutrice.*

C'est souvent à l'aide d'une devise écrite sous un portrait qu'une amie se venge du dédain de son *alter ego*. — L'orgueilleuse Olympe ayant écrit au bas du portrait donné à Céline : « Je te dois la vie » Céline, au retour du fameux « petit dîner » ajoute à l'affectueuse dédicace, cette exclamation indignée. « Et j'ai pu t'outrager ! »

Ce procédé, assez dénué de simplicité, m'a paru moins ridicule encore que celui du chef d'escadron, qui pour venger sa fille des affronts reçus dans une famille amie, l'emmène dès l'aube, en laissant dans sa chambre un tableau sur lequel « on découvrait un chef d'escadron emmenant une jeune personne dont les regards se portaient vers le château et semblaient adresser un dernier adieu à celle qu'elle avait tant aimée ».

Cet émouvant tableau était complété par cette phrase, écrite de la main du père d'Estelle : « Ma fille ne peut plus être l'amie de celle qui ne sut pas respecter les devoirs de l'hospitalité ». (1)

Le bon Bouilly a parfois de ces naïvetés : Dans un *Conte à ma fille* intitulé *les Sœurs de Lait* et qui met en scène une fois encore une jeune dédaigneuse, il imagine une œuvre artistique, proche parente de ces naïves peintures que l'on trouve parfois dans nos églises du XIII[e] et du XIV[e] siècle.

Un paysan a demandé à la sœur de lait de sa femme de le peindre, appuyé au soc de sa charrue et semblant dire : « J'avons fini nos semailles ». Les membres de sa famille doivent se trouver auprès de lui dans des attitudes non moins expressives. Mais, « afin de jeter plus d'intérêt et de vérité dans cette heureuse composition », la jeune artiste se peint elle-même sur un des côtés du tableau.

---

(1) *Contes à mes petites amies.* — Les devoirs de l'hospitalié

Bientôt le châtelain se reconnaît aussi sur la toile, entouré de ses deux enfants, et « pour réunir dans ce tableau tous les sentiments qui occupaient sa pensée ». Léonore met sur le troisième plan le tombeau de sa bienfaitrice, devant lequel prient plusieurs habitants du village. Il faut avouer que lorsqu'on désire posséder son propre portrait et celui de sa jeune femme, posséder, du même coup, le portrait de l'artiste, du châtelain et de plusieurs habitants du village, peut passer pour un excès de biens.

Il est vrai que ce tableau a été considéré par l'artiste, comme une œuvre expiatoire. Elle a dédaigné les braves gens qui l'ont élevée : aucune punition ne sera, pour elle, trop sévère.

Ce dédain des gens favorisés par la fortune ou la naissance pour ceux qui appartiennent à des conditions plus obscures, Bouilly ne l'admet jamais, pas même chez les Grands, et dans les *Contes aux Enfants de France,* il met en scène un petit prince, mis aux arrêts par le roi, son père pour avoir refusé de saluer un simple soldat (1).

Le vieux libéral voudrait voir une certaine égalité régner entre les hommes, et surtout entre les enfants. Il s'élève sans cesse contre ces gens prétentieux et imprudents qui accentuent les inégalités sociales au lieu de les atténuer.

La première communion même est un prétexte à de multiples distinctions, aussi Bouilly aime-t-il à louer ce curé de Tours (2) qui exige que l'enfant du principal habitant ait ce jour-là « pour acolyte le fils ou la fille de l'homme de peine et du plus obscur artisan ».

Cette simplicité si chère à Bouilly, il aime à en faire

---

(1) *Contes aux enfants de France* — Le Salut militaire.
(2) *Contes à mes petites amies.* — La Première Communion.

l'apanage des dames de haute naissance. C'est tantôt une dame d'honneur surprise par l'orage avec la petite princesse confiée à ses soins et que sa robe de guingamp fait passer pour une enfant du commun (1).

C'est le petit Louis XVII se baissant pour ramasser le manchon d'une pauvre vieille; c'est une « princesse de sang royal » se donnant pour une artiste attachée au palais et partageant le repas sur l'herbe de bons bourgeois (2).

L'orgueil confondu et la simplicité récompensée sont, pour Bouilly, une source féconde d'inspiration.

Son œuvre, comme celle de Berquin, abonde aussi en récits d'actes de bienfaisance dont les héros sont, tantôt des princes ou des bourgeois opulents qui donnent à pleines mains de l'argent et des secours matériels, tantôt d'humbles artisans qui partagent le peu qu'ils possèdent ou qui, ne pouvant donner autre chose, donnent leur temps et leur peine.

Dans les *Contes aux Jeunes Elèves,* c'est toute une classe qui se cotise pour acheter un remplaçant au domestique de la pension, ou de jeunes villageois qui portent sur une civière le vieillard trouvé inanimé sur le chemin.

Et c'est, dans les *Contes aux Enfants de France,* le délicieux récit intitulé « la Fête du Village » dans lequel les deux princes, désireux de monter la boutique de jouets de pauvres forains ruinés par un incendie, se séparent, après les avoir embrassés, de tous leurs jouets préférés... Il y a, en particulier, un certain grenadier, automate perfectionné, et une certaine poupée napolitaine qu'il semble bien dur de sacrifier, et l'écrivain s'attendrit devant le chagrin des généreux enfants. « Adieu donc, mon vieux

(1) *Contes à mes petites Amies.* — La Robe de Guingamp.
(2) *Contes aux enfants de France.* — Le repas sur l'herbe.

fidèle, mon cher Trocadéro », dit le jeune prince en soupirant..... Antonia prend, de même, sa poupée chérie, mais se garde bien de lui faire prononcer « Maman ».

Ces beaux jouets ont été décrits par le conteur avec une précision minutieuse qui me paraît être caractéristique de sa manière.

Il nous décrit tour à tour, les jouets trouvés par le petit dauphin dans le *Manchon de la Vieille,* les armes et les chevaux du prince Théodore (1) et enfin cette délicieuse Mimi-Florette qui fait songer aux poupées charmantes décrites dans *Chérie,* par les Goncourt (2) Mimi-Florette « levait et baissait la paupière à volonté, ouvrait ou fermait de grands yeux bleus, laissait apercevoir, entre ses lèvres de roses, des dents blanches comme de l'albâtre ».

Elle avait mille talents variés, et possédait, en somme, tous les dons que possède une poupée bien née.

Mais que dire de son mobilier ? de son lit « à quatre colonnes drapées d'une gaze d'argent, semée de roses pompon », de son piano, de son chiffonnier, de son « lavabo garni de cristaux », de son « secrétaire à secret, contenant des papiers de famille..... et sa correspondance avec plusieurs grandes poupées du château » ?

Cette page charmante expliquerait, à elle seule, l'attrait exercé sur les enfants par ces récits, faits pour eux et répondant à leurs goûts.

Pour encourager leurs enfants à la bienfaisance, les parents, mis en scène par Bouilly, n'hésitent pas à employer cette méthode des « instructions indirectes », mise à la mode par Rousseau et reprise par Mme de Genlis. Les *Contes à ma Fille,* qui sont vraiment entachés de beaucoup

---

(1) *Contes aux Enfants de France.* — Charge de Cavalerie.
(2) *Contes aux Enfants de France.* — Besoin d'une amie.

d'affectation, donnent souvent des exemples de ces procédés. Il en est ainsi dans *le bal manqué* dans lequel un père se déguise d'abord en vieux mendiant pour avoir la douce joie de recevoir l'aumône de la main de ses enfants et prend ensuite l'apparence d'un vieux nègre, ce qui est, tout de même, un peu puéril. Ce pauvre nègre s'est introduit dans le bal costumé, où les enfants représentent Paul et Virginie et saisissant les mains des jolis créoles, il s'écrie avec expression : « Oh ! moi, jamais perdre mémoire de bienfaits ». Et tirant de sa ceinture la pièce d'or donnée par les généreux bambins, « il la baisait et la contemplait avec ivresse ».

Je ne sais ce qu'éprouvaient à la lecture de cette anecdote les enfants de l'époque romantique, mais je sais bien que ceux de la fin du XIX[e] siècle en riaient follement. Ces instructions indirectes qui se transforment en véritables vaudevilles, les pères les poussent parfois un peu loin.

Le père du « dragon de Vincennes », cette jeune fille aux allures masculines, ne s'avise-t-il pas, pour donner à sa fille la réserve féminine qui lui fait défaut de s'entendre avec le gouverneur du donjon de Vincennes, pour simuler une arrestation qui amènera la salutaire réclusion du père et de la fille, réclusion dont on profitera pour orner l'esprit de Cornélie de tous les dons qui lui manquent ?

Heureux temps où les pères avaient le temps de se consacrer aussi exclusivement à l'éducation de leur fille !

Heureux temps où, pour conjurer la crise des logements, il était loisible de trouver un asile confortable et sûr dans ces prisons, entourées de magnifiques jardins et où se donnaient de brillantes réunions « dans lesquelles [les jeunes filles] prenaient insensiblement l'usage et les manières du grand monde » !

Comme la plupart des conteurs attitrés de l'enfance,

Bouilly critique naturellement les défauts inhérents au jeune âge, la colère, la gourmandise, la paresse, la désobéissance, l'ingratitude.

Néanmoins, il s'élève parfois à des idées plus hautes et flétrit avec force des défauts qui dépassent le cadre habituel où se meut l'enfant.

C'est une véritable petite Tartuffe qu'il met en scène dans cette Angéline « toujours vêtue avec une simplicité calculée, mais très soignée » et qui s'enferme dans une chapelle pour y réciter *Phèdre* ou qui, à l'église, tient son livre à l'envers (1) et dont « l'œil pénitent », semblable à celui de la Macette de Régnier « ne pleure qu'eau bénite ».

Il est deux ouvrages, d'ailleurs, dans lesquels Bouilly a entrevu à sa « morale douce et pure » une portée plus étendue que celle de contes destinés à des enfants quelconques.

L'un de ces livres (*Conseils à ma Fille*), est celui dans lequel il entreprend de préparer sa fille à son entrée dans le monde et même « de la guider dans le choix d'un époux ».

Il essaie donc surtout de la prémunir contre les dangers de l'adulation, de la flatterie et de la rendre capable de discerner le vrai du faux, l'apparence de la réalité.

« Jenny la Bouquetière » muée en comtesse polonaise arrive à gagner la confiance de la vaniteuse Paméla, jusqu'au jour où l'un de ses anciens clients la renvoie à son échoppe, et la jeune imprudente se désole de n'avoir pas su distinguer « le caquet brillant de l'intrigante du langage modeste de la femme sensée ». (2)

---

(1) *Contes à mes petites amies.* — La Chapelle de Rougemont.
(2) *Conseils à ma fille.* — Jenny la Bouquetière.

Le conteur s'élève aussi contre un défaut qui est bien plutôt un défaut de jeune fille que d'enfant : ce, bavardage cruel qui détruit les réputations et sème la désunion dans les familles.

La jeune Julia de Florville, paie de la ruine et de la mort de son père la satisfaction d'avoir appelé une dame de la cour de Saxe, Mme Décline-en-Cour. (1)

Et ce sont de précieux conseils sur le choix des amies, et le choix plus sérieux encore du mari auquel la jeune personne ne doit s'unir qu'après s'être dit : « J'enchaîne à jamais mes destinées; l'être à qui je les confie peut les changer à son gré ».

Il est un autre cas, dans lequel Bouilly, sans se départir jamais de cet intérêt attendri que lui inspire l'enfance, sut parler à ses petits lecteurs un langage dont la sagesse ne manque pas d'une certaine noblesse.

Quand Mme la Duchesse de Berry lui demanda d'occuper auprès des Enfants de France, le rôle de Mentor, il éprouva d'abord quelque embarras. J'imagine que son nom si roturier qu'il l'aurait changé si son père ne lui avait fait observer que pour le transformer, il lui fallait le rendre illustre, son nom donc ne lui paraissait point convenir à un précepteur de princes.

Il hésita. « J'ignore, Madame, le langage des ambitieux et des adulateurs » et la duchesse de répondre « avec l'accent maternel d'une Jeanne d'Albret : les princes n'en ont que trop souvent autour d'eux : mon occupation constante sera d'en préserver mes enfants (2). »

Voilà donc le conteur à l'aise, il semble d'ailleurs que sa tâche fut singulièrement facilitée par l'heureux naturel

---

(1) *Conseils à ma fille.* — Jenny la Bouquetière. Les Dangers d'un bon mot.

(2) Dédicace des *Contes aux Enfants de France.*

des enfants, très attachés l'un à l'autre, doués d'un cœur compatissant et d'une inflexible droiture.

Néanmoins, on remarque en souriant que c'est toujours à des princes étrangers que le conteur attribue la hauteur, l'ingratitude, la rudesse, ou ce manque de dignité qui expose un grand à se faire outrager par ses sujets au niveau desquels il s'est imprudemment mis.

Par contre, les petits princes français ont sans cesse mille attentions charmantes : les voici, guettant le réveil de Charles X, pour être les premiers à offrir à « Bon papa » leurs vœux et leurs bouquets de fête.

Les voilà s'empressant auprès de leur précepteur malade et partageant avec les soldats du poste la poularde de leur déjeûner.

Et l'affection du conteur pour l'héritier des rois cherche sans cesse à s'épancher. « Ce nom [d'Henri], semblait être plus cher encore depuis qu'il était devenu celui d'un jeune prince donné par le ciel pour adoucir de longs malheurs et réparer de grandes pertes ».

Cet enfant si cher, il faut lui apprendre son métier de roi : « Qu'il se défie des flatteurs. » « N'est-ce pas un crime affreux, antinational, que d'égarer les princes dans leur enfance, de les enivrer d'un encens qu'ils croient pur et durable, de les hisser, par de funestes flatteries, à une si haute distance du peuple qu'ils ne puissent plus le voir ni l'entendre ? »

Et Bouilly raconte l'histoire d'une petite princesse à qui l'on avait si bien fait lire et commenter les fables de La Fontaine que, répondant aux flatteries emphatiques de l'ambassadeur d'Allemagne, elle dit, avec un malin sourire. « Je crois que Monsieur l'ambassadeur voudrait goûter à mon fromage ». (1)

---

(1) *Contes aux Enfants de France*: La fable de La Fontaine.

Les princes doivent, de bonne heure, se préparer aux fatigues de la guerre. « Quand je serai grand et qu'il me faudra bivaquer avec les soldats, disait un jeune prince, je serai bien aise de m'être accoutumé, par degrés, à la dure ». (1)

C'est la guerre, en effet, qui doit être la principale préoccupation des rois, et les soldats doivent être les plus chers de leurs sujets. Et Bouilly nous montre les petits princes soulevant, de leurs mains débiles, le lourd bonnet d'un grenadier qui s'était imprudemment endormi en plein soleil (2).

Ce grenadier était leur préféré, celui qui faisait faire l'exercice au jeune prince et l'initiait à la discipline militaire. « Rien n'est plus précieux pour un enfant destiné à commander que d'apprendre à obéir ».

Commander n'est pas tyranniser, et l'enfant du jardinier qui, par son agilité et son audace, s'est rendu maître d'un nid de ramiers, en est le légitime propriétaire. Ce nid n'appartient pas au petit prince auquel appartient pourtant l'arbre sur lequel il a été déniché. « C'est une grande erreur de croire, parce qu'on est prince, que tout doit céder à notre caprice, à notre volonté ».

On retrouve dans Bouilly quelques-uns des caractères du style de Berquin et de Mme de Genlis. C'est un style froidement correct, un peu précieux parfois à cause de ces épithètes quasi permanentes qui sont, à la longue, fatigantes. On ne peut entendre parler d'un père sans qu'il soit un bon père, d'une amie sans qu'elle soit tendre et la « petite princesse » est toujours la « chère compagne du jeune âge » de son frère. Les physionomies sont généralement « intéressantes » et le ton « expressif ».

---

(1) *Contes aux Enfants de France*: Le lit de camp.
(2) *Contes aux Enfants de France*. — Le bonnet du Grenadier

Mais le style de Bouilly a néanmoins plus de variété que celui de Berquin : la forme dialoguée en est bannie, et le ton a parfois une réelle éloquence.

Enfin il faut signaler les descriptions de la Touraine qui, en particulier dans les *Contes à mes petites amies,* ont une couleur et une précision fort agréables. Telle qu'elle est, cette œuvre peut et doit, après trois quarts de siècle, intéresser encore les enfants de tout âge pour qui elle a été conçue.

C'était le rêve de Bouilly que de « voir [ses] écrits passer des mains des parents dans celles de leurs enfants » afin que les petites filles de l'avenir puissent redire en le lisant : « Et nous aussi, nous sommes ses petites Amies » (1).

---

(1) Préface des *Contes à mes petites Amies.*

CHAPITRE IV

LIVRES ÉDIFIANTS : LIVRES ENNUYEUX 1840-1860

Avec Mme de Genlis, Berquin et Bouilly, la voie est ouverte aux romanciers de l'enfance. Désormais, on se préoccupe de fournir aux lecteurs enfantins des ouvrages appropriés au développement de leur esprit.

Un grand progrès est donc accompli, mais un écueil est encore à éviter, et il faut bien reconnaître qu'à cet écueil vont se buter la plupart des écrivains dont les œuvres seront lues par les générations qui s'échelonnent entre 1840 et 1860.

Berquin et Bouilly n'avaient pas rompu complètement avec les préjugés des pédagogues du XVII[e] siècle qui voyaient, dans l'enfant, avant tout un être à morigéner, mais comme ils aimaient les enfants et qu'ils avaient un réel talent, ils savaient présenter la leçon sous une forme attrayante.

Leurs imitateurs semblent croire que la littérature enfantine ne saurait avoir d'autre but que de donner aux lecteurs de perpétuelles leçons de morale. Et, malheureusement, selon l'amusante expression d'un romancier américain : « Talking for the good, is always saying disagreable things, in a disagreable manner » (1).

(1) *Her Prairie Knight,* Grosset and Dunlap, éd. (*B. M. Bower*)

Les « choses » que l'on raconte aux enfants d'alors ne sont peut-être pas toujours « désagréables », mais elles sont ennuyeuses, mortellement ennuyeuses.

La « Librairie enfantine et puérile (Maumus éd. 1, rue du Jardinet) ; la librairie de Fruger et Brunet (rue Mazarine) ; la librairie Ardant (Paris et Limoges), et, plus spécialement, la Maison Mame de Tours vont avoir la spécialité de ces récits sermonneurs dont le titre est déjà une prédication.

Voici :

Hubert ou les suites funestes de l'indocilité (E. N.).

James ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité (Mlle Voiart).

René ou la Charité récompensée (P. T.).

Léon ou le Choix d'un ami (P. L.).

Ferréol ou les passions vaincues par la religion (Ménard, 1852).

Voici encore :

Claude le Gagne-Petit (Mme Ulliac-Trémadeure).

La bonne Fridoline — Les enfants vertueux...

Quelques noms émergent de ces listes si semblables : ce sont ceux de Mlle Woïart, de Mlle Woillez, de Mme Ulliac-Trémadeure, qui, des environs de 1840 aux environs de 1870, écrivent, sans se lasser, des ouvrages couronnés par l'Académie française ou par la Société d'encouragement au bien.

Parfois les éditeurs avaient le courage de leurs intentions, et revêtaient ces pauvres livres d'une couverture noire décorée d'un or terne, dont l'aspect seul était attristant. Les quelques gravures hors texte, soigneusement recouvertes de papier transparent, ne suffisaient point à illustrer ce texte sans charme.

Mais, d'autres fois, les couvertures s'éclairaient, prenaient des nuances tendres, et leur frontispice s'ornait d'images en couleurs. Parfois aussi, suprême ironie, ces sombres livres prenaient un faux air de livres d'étrennes, et leur reliure de percaline rouge était pleine de promesses. Hélas ! ces promesses n'étaient jamais tenues, et ce *Claude le Gagne-Petit* paru chez Garnier en 1841, et dont les gravures représentaient un charmant jeune homme, en lévite et en pantalon de nankin, ne permit pas aux enfants de se laisser prendre pendant longtemps à la séduction de ses tranches dorées !...

Je n'ai pas lu ce *Collège incendié* dont Anatole France a gardé un si pénible souvenir (1), mais j'en ai lu la suite, *le Verger des Ecoliers,* et il faut avouer que c'est rendre un réel hommage au sérieux, à la patience et à la bonne volonté des enfants que de mettre entre leurs mains de semblables ouvrages.

Dans la Préface de cette *Histoire morale pour la jeunesse* (2) parue en 1841, l'auteur nous informe qu'elle va nous parler encore des quatre écoliers du collège « si malheureusement incendié », mais que, « mieux instruite aujourd'hui de leur destinée, après les avoir montrés dans leur enfance [elle] reprend la plume pour raconter les faits de leur âge mûr et de leur vieillesse ».

Avec une naïveté touchante, l'écrivain déclare que l'on ne sera, sans doute, pas fâché de savoir si les écoliers « sont demeurés fidèles à cette amitié qui les rendait jadis si intéressants ». .... Si intéressants ! capables, au contraire, de donner aux enfants l'horreur de la lecture, ces jeunes gens qui, en face d'un beau champ de blé, se racontent l'histoire

(1) *Le Livre de mon Ami.*
(2) Mme Delafaye-Bréhier. *Le Verger des Ecoliers.* Lehuby éditeur.

de Cérès et dont tous les gestes sont compassés, tous les discours étudiés.

Quelques auteurs semblent avoir voulu rompre avec la tradition de leur temps, et renouveler un peu la monotonie de ces histoires de collège ou de couvent, ouvrir les fenêtres étroites de ces maisons paisibles dont nul événement ne trouble jamais la quiétude. Ces personnages que leur immuable sérénité apparente vaguement aux bergers des boîtes de Nuremberg dont ils ont la rigidité, on a voulu leur donner une âme, les faire frémir aux sentiments qui animent l'humanité. On essaie donc de les douer de sentiments de famille, de sentiments patriotiques, on tente de les faire vibrer à l'enthousiasme et à la pitié.

Mais le souffle n'y est pas, et l'auteur essaie vainement d'émouvoir le petit lecteur par l'étalage d'une sentimentalité forcée qui devient volontiers ridicule. En effet, l'écrivain, ne possédant pas cette éloquence persuasive qui va au cœur parce qu'elle vient du cœur, en est réduit à mille artifices qui n'ont jamais ému personne.

Ce sont des explosions de tendresse, des crises de larmes, des évanouissements, des accès de joie « qui font craindre pour la vie » ou des crises de désespoir « qui font craindre pour la raison ».

Aucun livre n'est plus instructif à ce sujet qu'un ouvrage paru chez Ardant aux environs de 1856, sous la signature énigmatique de Mlle Adèle L....

Ce livre intitulé *L'Enfant de la Vallée,* a eu de nombreuses éditions et a été, pendant des années, considéré comme le livre de prix par excellence.

L'auteur a voulu, de toute évidence, écrire une œuvre originale, voire même romanesque. Elle n'hésite pas, en effet, à mettre en scène une enfant trouvée. Cette enfant, élevée d'abord par une vieille paysanne, est recueillie dans une famille riche, et élevée avec l'enfant de la maison.

Les épisodes dramatiques ne manquent pas, puisqu'une vieille femme de charge, ayant surpris la petite enfant trouvée auprès du lit de son amie malade, l'accuse d'avoir voulu l'étouffer (*sic*).

Chassée ignominieusement de la maison où elle avait trouvé asile, la petite Marthe y retournera triomphalement, le jour où l'on découvrira qu'elle est la véritable fille de la maison, à laquelle la femme de charge avait substitué sa propre enfant.

Il y a là tous les éléments d'un drame, ou plutôt d'un mélodrame, et pourtant l'œuvre demeure froide, et pour dire le mot : insipide.

Evidemment, les divers épisodes sont absolument invraisemblables, mais nous avons vu que des petits lecteurs qui se plaisent aux contes de fées ne boudent pas à l'invraisemblance. Ce qui explique plutôt l'ennui qui se dégage d'œuvres de ce genre, c'est le fait que l'action se traîne à travers mille petits incidents sans valeur. C'est la rencontre d'une jeune paysanne, le sauvetage par son chien de deux garçonnets qui se noient, épisode dramatique, peut-être, mais qui n'intéresse pas, parce que les acteurs du drame demeurent anonymes et que les enfants ne plaignent ou n'admirent que des personnages connus d'eux.

C'est ensuite le compte-rendu de voyages, de distributions de prix, et, pendant tout ce temps, il n'est jamais question de la seule chose qui serait susceptible d'intéresser les lecteurs, c'est-à-dire l'identité de l'enfant trouvée et les circonstances de sa disparition. Pas plus dans un roman enfantin que dans une tragédie, l'intérêt ne peut se soutenir sans l'unité d'action, et les auteurs de ces interminables ouvrages auraient eu intérêt à se persuader de cette vérité.

Ils abusent aussi des confessions sur un lit de mort, ou

des aveux humiliants qui se prolongent durant des pages et des pages, entrecoupés de plaintes et de lamentations.

Mais ce qui peut-être, plus encore que le fond, est la cause essentielle de l'ennui que distillent ces ouvrages, c'est la forme apprêtée qu'ils revêtent. Jamais une phrase simple, jamais un cri du cœur, toujours des formules conventionnelles, un langage froidement correct qui nuit à la vraisemblance, et supprime toute émotion.

Dans *l'Enfant de la Vallée,* des petits paysans de dix à douze ans, se disputent les oisillons qu'ils viennent de dénicher :

« C'est Auguste, dit l'un d'eux, qui, voulant s'arroger le droit de partage, nous a arraché le nid pour nous distribuer les oiseaux.

— Certainement, répond l'autre, et il voulait même que nous les mangeassions ».

Ce souci de la concordance des temps, poussé jusqu'au scrupule est si peu le propre des petits paysans, qu'il n'est plus possible, après les avoir entendus parler ainsi, de s'intéresser à leurs maux aussi fictifs que leur langage.

Et les exclamations des pensionnaires de douze ans qui ont découvert la cabane où « l'enfant de la vallée » vit solitaire, ne sont pas plus naturelles :

— « Tiens, voici l'habitante de la cabane, dit l'une d'elles; malgré son air de distinction, elle a une figure où règne une naïveté qu'on ne voit que dans les visages des personnes qu'on représente dans les tableaux pastoraux. »

Que dire enfin du langage châtié de la petite solitaire, arrivée à douze ans sans connaître ses lettres, et capable cependant de faire à son pays les adieux que voici :

« Adieu, vertes prairies, qui me donniez avec tant de grâce les jolies fleurs que Dieu vous confiait pour me parer; et vous, grands arbres qui m'avez vue grandir et que j'ai

vus se couvrir de feuillage bien des fois déjà; je n'entendrai plus le bruissement de vos feuilles, causé par la brise mélancolique du soir... »

Comme nous sommes encore près de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre, comme nous sommes loin, au contraire, de ces enfants du Second Empire qui ont leur place au foyer familial, qu'ils animent de leurs jeux et égaient de leurs saillies !

Ne croirait-on pas que les « auteurs moraux de la jeunesse » ont encore, sur l'enfance, les idées qu'exprimait en 1761, Mme Leprince de Beaumont :

« J'ai des élèves de douze ans, dit-elle dans sa préface au *Magasin des Adolescents* (1), auxquelles on ne pourrait faire prendre un sophisme pour un syllogisme, et qui disent gravement, en lisant un ouvrage : Cet auteur va battre la campagne et dire des pauvretés » ?

Témoins attardés d'une civilisation disparue, les écrivains qui s'essayèrent à édifier l'enfance, entre 1840 et 1860, ne semblent pas s'être aperçus que les évènements qui bouleversaient la nation et battaient en brèche les institutions n'avaient détruit que pour rebâtir.

Ils semblent avoir ignoré qu'une société nouvelle était née, à laquelle ne suffisaient plus les fadeurs et les pauvretés qu'ils continuaient à produire. Il faut cependant faire une exception en faveur d'un écrivain qui commence à écrire aux environs de 1830, et qui, pendant plus de cinquante ans, ne se lasse pas de composer, à l'usage des enfants, des œuvres dont la simplicité n'est pas sans valeur. Je veux parler de Mlle Julie Gouraud. (2)

(1) Londres 1761.

(2) Julie Gouraud (1810-1891), née et élevée à Tours. Elle eut pour père le docteur Vincent Ollivier Gouraud, chirurgien des armées impériales et ami de Larrey. Sa mère, Joséphine Tiphaine, était une créole de Saint-Domingue (renseignements communiqués par Mme Marie-Thérèse Gouraud, petite-nièce de l'écrivain).

Elle fonde, en 1832, le *Journal des Jeunes Personnes*, dans lequel jusqu'en 1870, chaque numéro mensuel publie deux articles d'elle : une causerie, consacrée à des questions de morale ou d'éducation, et une correspondance, destinée à renseigner ses jeunes lectrices sur des sujets d'actualité.

La morale de Mlle Gouraud est une morale souriante. Elle fait l'éloge de qualités éminemment sociales : telles que l'amabilité, l'obligeance, la simplicité, l'égalité d'humeur ; elle le fait en un style agréable, auquel l'on pourrait reprocher quelques négligences (*se rappeler de*) mais qui semble avoir été fort goûté des jeunes filles et des enfants de son temps.

Ses premières œuvres pour l'enfance peuvent passer pour des œuvres instructives. J'ai entre les mains *les Vacances d'Yvonne* (1) qu'elle dédie à Marie Ozanam, œuvre dans laquelle, tout en racontant des vacances passées dans le Dauphiné, elle décrit le paysage et les mœurs du pays, explique les causes de la foudre, donne des explications de catéchisme ou d'histoire sainte.

Elle exprime d'ailleurs ses intentions dans la préface des *Mémoires d'une petite fille* (1857) : « Les Mémoires d'une Poupée, dit-elle, n'ont été qu'une distraction pour vous, j'espère que ceux d'une petite fille vous instruiront ».

Et, en effet, prenant prétexte d'une maladie de sa petite héroïne, Mlle Julie Gouraud l'envoie aux eaux d'Ems, ce qui est, pour elle, une occasion de décrire le pays, ses usages particuliers et les jeux caractéristiques de la société enfantine de cette ville d'eaux célèbre.

Peu à peu, et sans jamais perdre de vue son but qui est

(1) Douniol, Editeur, Paris 1859.

d'instruire et de moraliser, Mlle J. Gouraud renonce à la leçon directe. Les œuvres parues dans la *Bibliothèque Rose* (1) sont des œuvres simples qui manquent un peu d'envolée et d'imprévu, mais qui n'ont rien de sermonneur.

Les héros en sont généralement des enfants sages, aux goûts modestes et aux simples aspirations, que les circonstances mettent en contact avec de petits orgueilleux ou de jeunes écervelés auxquels ils servent d'exemple. C'est ainsi que la vaniteuse Blanche Delorme (2) va faire une promenade à la campagne, après s'être vêtue, malgré les instances de sa mère, d'une robe légère et élégante. Naturellement, elle laisse un lambeau de sa robe à un cep de vigne, tandis que la parfaite Cécile remarque : « Voyez, ma robe de toile ne craint rien ».

C'est ainsi que le jeune Ambroise des Fontaines aboutit, par haine du travail, à la ruine et au déshonneur, tandis que les vertueux enfants de la famille Harel se créent, par leurs efforts, de magnifiques situations (3).

Car les livres de Mlle Gouraud finissent toujours bien; le petit colporteur atteint la fortune, avec une rapidité surprenante, l'enfant du guide mène à bonne fin toutes ses entreprises; enfin il n'est pas de but que ces héros n'atteignent grâce à leur sérieux et à leur énergie.

Il serait néanmoins injuste de ne pas reconnaître en Mlle J. Gouraud l'un des premiers écrivains qui se dégagent un peu du genre conventionnel de son époque.

---

(1) *Les Enfants de la Ferme. — Le Livre de Maman. — Cécile u la petite Sœur. — Lettres de deux Poupées. — Le petit Colporteur. — Les Mémoires d'un petit garçon. — Les Mémoires d'un Caniche. — La Famille Harel. — Chez Grand'Mère. — Quand je serai grande.*

(2) *Cécile ou la Petite Sœur.*

(3) *La Famille Harel.*

LA LITTERATURE ENFANTINE EN FRANCE

de 1860 à 1900

CHAPITRE PREMIER

LA VIE BOURGEOISE

Pendant des siècles, en France, la vie mondaine a tout absorbé « on n'a point de loisirs ni de goût pour autre chose, même pour les choses qui touchent l'homme de plus près, les affaires politiques, le ménage, la famille » (1).

Quand enfin, sous l'influence de Rousseau, on revient à la nature, on admire la campagne et la simplicité des mœurs rustiques, quand la jeune reine vêtue d'une robe de percale et coiffée d'un grand chapeau de paille, pêche dans le lac et joue à la laitière, il semble que la vie de famille doive se ressentir de cette évolution des mœurs. En effet, le roi et la reine ne rougissent pas de s'aimer comme de simples bourgeois, ils ne cachent pas leurs larmes à la mort du premier dauphin, et ce monde qui finit semble avoir rompu avec la sécheresse de l'étiquette et la contrainte mondaine.

Ni sous le Premier Empire, ni sous la Restauration, cette contrainte n'aura la rigueur qui la caractérisait sous les précédents règnes, mais, c'est à Louis-Philippe, le « roi-citoyen » que nous devons l'avènement de la vie familiale qui, de la Cour, gagnera la nation.

---

(1) TAINE. *Les Origines de la France Contemporaine.* Tome I Livre II.

« Que parlez-vous de Cour, disait-il à M. Dupont de l'Eure, est-ce que je veux une Cour ? »

Et M. Thureau-Dangin qui rapporte ce propos (1) ajoute: « A l'apparat du pouvoir, il préférait sincèrement l'intimité et la liberté de cette belle famille, dont on a pu dire que toutes les filles étaient chastes, et tous les fils vaillants, et qui, pendant près de vingt ans, devait donner le spectacle, si rare sur le trône, et si sain pour la nation, du bonheur intérieur le plus vrai et le plus pur. »

A l'exemple du roi, on se plaît dans l'intimité de la famille, on suit des yeux avec un intérêt attendri le développement de l'âme enfantine. Désormais, le maître à danser qui a été jusqu'ici la cheville ouvrière de l'éducation est relégué au second plan. On va moins dans le monde et l'on n'y conduit plus les enfants : par conséquent, c'est pour la vie de famille qu'il importe de les former.

Après les courtes années de la seconde République, les Tuileries vont donner asile à de nouveaux souverains, et, la jeune Impératrice qui, le jour-même des ses noces, s'enfuyait à Trianon pour y évoquer l'ombre mélancolique de la royale bergère en guimpe de linon, rêve, comme elle, de se débarrasser de l'assujettissante étiquette et croit ressusciter les paniers en adoptant les crinolines....

Sans doute, le salon vert de Lafuel, aux chambranles enguirlandés de ramures, aux portes surmontées de piverts et de perroquets, avec, aux murs, aux plafonds et au travers des rideaux toute une symphonie de verdure, est d'un luxe chatoyant.

Sans doute, le salon rose au plafond de Chaplin, aux tapisseries groseille, aux tapis fraise écrasée, aux tentures

---

(1) Thureau-Dangin. *Histoire de la Monarchie de Juillet.* Chapitre III. p. 106.

pivoine... le salon bleu aux verrières tendres, aux peintures azurées, semblent ressusciter les merveilles du grand siècle. Mais, que, de là, l'on pénètre dans le cabinet de travail de l'Impératrice, et l'on y découvrira, avec Octave Feuillet, au milieu de ces meubles bas, dans le cadre bourgeois des boiseries d'acajou, près de petites tables de reps tapissé, une grande dame qui n'est plus une Impératrice, mais seulement une mère, une maman.

Ce canapé-pouf, en effet, ne sert à rien moins qu'aux ébats de l'enfant choyé dont nous pouvons suivre, mois par mois, l'évolution à travers les portraits du temps.

Que nous voilà loin des portraits gourmés des Enfants de France que nous avons étudiés déjà ! Ce petit prince impérial nous apparaît dans toutes les attitudes et tous les travestissements auxquels se complut son heureuse enfance. Le voici en zouave, en bouton de chasse, en valet de chiens... En 1859, il est à califourchon sur un cheval de bois, et tient, par la bride, un autre destrier. En 1860, il est mélancoliquement assis sur une chaise au dossier étroit, et du boléro espagnol, sort la chemise bouffante. Ainsi, les uniformes succèdent aux uniformes, jusqu'à l'heure tragique où un adolescent pensif revêtira, pour quitter Paris en armes, la tunique de sous-lieutenant...

Le jour viendra où une mère douloureuse, murée dans son stoïque renoncement, n'aura plus, pour évoquer, dans la solitude de Farnborough-Hill, les souvenirs de Compiègne, que ces pauvres vêtements d'enfant, émouvantes reliques d'un passé défunt....

A l'époque dont nous parlons, ce petit « Loulou » dont Spingler (le photographe de l'Impératrice) a immortalisé les « mille petits fantômes » est, sans cesse, mêlé à la vie de la nation. On le voit, en uniforme de caporal des grenadiers, passer la revue des pupilles de la Garde, on le voit,

au retour des troupes d'Italie, parcourir les boulevards, juché sur la selle du cheval de son père, on le voit descendre, avec ses parents, dans la crypte, où les cendres de Napoléon Ier viennent d'être transférées, et jeter comme eux, de l'eau bénite sur le cercueil.

Et, dans l'intimité de la vie de famille, quelle place tient cet enfant au tragique destin ! Mme Bruat, sa gouvernante préférée, Miss Shair, son institutrice anglaise, déplorent la faiblesse de l'Empereur pour ce petit tyran qui, un jour, découpe en mille morceaux les papiers d'un ambassadeur, un autre jour, met un cornet de dragées dans la botte d'un Cent-garde, et n'hésite pas — lors d'un bal costumé — à ôter, sous la table, les souliers qui le gênent.

On voit encore, à Fontainebleau, la frégate de sa flottille, et ceux qui furent ses contemporains, se souviennent des forts et des remparts construits pour lui, sur la terrasse des Tuileries.

De tous temps, l'exemple est venu de haut, et, de même que, pour ressembler à l'Impératrice Eugénie, les riches bourgeoises de 1860, revêtirent les robes de Palmyre, se coiffèrent des chapeaux de Mme Vignon, et adoptèrent les bandeaux ondulés par Félix, les mères, à son exemple, associèrent l'enfant à la vie de famille. Mais la société ne faisait peut-être que reprendre ce qu'elle avait donné. Qui pourrait, en effet, se vanter de déterminer rigoureusement les causes de l'état d'esprit des foules ?

N'y a-t-il pas, entre les peuples et ceux qui les dirigent, de mystérieux échanges, au cours desquels s'élaborent les transformations que l'on attribue, tantôt aux uns, et tantôt aux autres ?

Il y a, dans toute évolution, action et réaction, et si, au contact de la cour, la société s'embourgeoisa, la cour ne s'était-elle pas, au préalable, embourgeoisée au contact de la ville ?

Ce sont ces années du second Empire qui ouvrent la période vraiment féconde de la littérature enfantine, celle, dans laquelle tous les genres aimés de l'enfant vont être brillamment représentés (1).

Le caractère de cette littérature sera, d'abord, essentiellement bourgeois. Les écrivains nous font pénétrer dans la simplicité de cette vie familiale, mise en honneur par les souverains eux-mêmes.

D'ailleurs, dès 1830, le romantisme commence à s'orienter vers le réalisme. Il n'est pas douteux que les romans de Stendhal et de Balzac n'aient influé sur les romanciers de l'enfance, en les habituant à prendre leurs modèles dans la société de leur temps, et en leur donnant le goût du détail précis.

La poésie qui étudie avec Sainte-Beuve, Brizeux, Victor de Laprade, et, plus tard, François Coppée, la vie des humbles et l'intimité du foyer, attire l'attention sur une classe de la société que les romanciers de l'enfance vont désormais étudier avec un intérêt attendri.

Enfin, la comédie de mœurs qui, avec Emile Augier, met surtout en scène des bourgeois, est encore un autre modèle dont s'inspirent, peut-être à leur insu, les écrivains de l'enfance. L'exquise Philiberte (2) ne s'apparente-t-elle pas très étroitement aux héroïnes de Zénaïde Fleuriot, et n'est-

---

(1) On peut bien dire « tous les genres », car la poésie de l'enfance va trouver de nombreux représentants (M^me^ Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas etc.) et le genre dramatique fleurira également.

On adapte, en effet, pour les enfants des tragédies classiques et des comédies de Molière ; on joue des œuvres tirées des Mystères (pastorales, Passion) et Jean Macé compose pour eux le *Théâtre du Petit-Château*. Je n'ai voulu aborder, dans cette étude, ni le genre poétique, ni le genre dramatique, qui m'eussent entraînée à de trop longs développements.

(2) E. Augier. *Philiberte*.

elle pas la sœur aînée des fillettes gaies et vertueuses que nous présente Mme de Ségur ?

Et, en cherchant bien, que de petites parvenues trouverait-on, dans les romans enfantins qui, telle Yolande Tourneboule (1), pourraient passer pour la plus jeune fille de M. Poirier?

Mais, le second Empire est aussi une époque de prospérité économique. C'est le temps des grandes expositions, des embellissements des villes, des améliorations de tous genres d'où naît la richesse.

Le bien-être matériel qui est la conséquence de ces progrès n'est pas favorable à l'éclosion d'une littérature idéaliste. Quand la vie réelle vous est douce, c'est à elle que l'on s'attache, c'est elle que décriront les romanciers de la seconde moitié du XIX[e] siècle.

La littérature enfantine, elle-même, n'échappe pas à l'influence réaliste, et les enfants que les écrivains vont mettre en scène, ne ressemblent pas plus aux enfants compassés qui nous sont apparus jusqu'ici dans les romans de leur âge, que la vraie nature ne ressemble au Jardin des Tuileries ou au Parc de Versailles.

L'une des conséquences du positivisme, qui envahit les esprits, est le déclin du « genre édifiant ». Ce genre a cependant encore un représentant de valeur dans la personne d'une éducatrice : Mademoiselle Monniot. Bien que les œuvres de cet écrivain soient postérieures à d'autres œuvres qui, elles, procèdent nettement des tendances bourgeoises et réalistes de l'époque, nous n'avons pas cru devoir donner à Mlle Monniot la place qui, dans l'ordre chronologique, serait la sienne. Son œuvre nous paraît être, en effet, le lien unissant deux époques, rapprochant deux inspirations.

---

(1) Mme de Ségur. *Les Vacances.*

Cette œuvre est une œuvre édifiante, mais elle appartient à une autre manière que les œuvres citées plus haut. En effet, les livres précédents étaient des livres à tendances religieuses, sans doute, mais ils procédaient encore du XVIII[e] siècle, par ce que nous avons appelé leur vague religiosité, et leur christianisme mal défini.

Les œuvres de Mlle Monniot seront nettement catholiques, mais aussi plus riantes, moins solennelles. Cette éducatrice est la première à réaliser ce chef-d'œuvre : un livre édifiant qui n'est pas ennuyeux.

MADEMOISELLE MONNIOT 1825-1880

Il en est de certaines vies, comme de ces beaux fruits dont l'écorce rugueuse ne permet pas, tout d'abord, de découvrir le parfum.

L'admirable institutrice que fut Mlle Monniot vécut ignorée, retenue loin du monde par une laideur dont elle s'exagérait, peut-être, l'importance et une invincible timidité qui, d'après son propre témoignage, la laissait, à quarante ans « interdite et muette devant le touchant empressement de ses trop aimables amies, et la bouche fermée, par ce qui eût dû l'ouvrir. » (1)

Une santé délicate qui l'obligea à mener, dès 1868, une vie de recluse fit que, bien longtemps avant de quitter la terre, elle n'appartenait déjà plus qu'à son œuvre.

« J'ai perdu la voix complètement et ne puis voir personne », écrit-elle en 1875.

Si, durant sa jeunesse, Victorine Monniot souffrit de sa disgrâce physique, ce fut moins par une innocente coquetterie, que par la crainte excessive que sa laideur n'éloignât d'elle, les légitimes affections. Elle portait en elle une telle puissance d'aimer !

Il faut lire les pages de son journal intime, dans lesquelles s'exprime la reconnaissante affection qui la lie à la baronne Hainguerlot, fille du maréchal Oudinot.

(1) *Lettre à M^me^ de Vésins*, citée par Olivier Lefranc.

Madame Monniot avait été l'amie de pension de la duchesse de Reggio, et avait commencé l'éducation de ses enfants. Lorsqu'après la mort du capitaine Monniot, sa veuve revint de l'île Bourbon, elle trouva chez son amie d'enfance et chez ses filles, l'accueil le plus chaleureux.

Victorine, dont l'œuvre est, en grande partie, une autobiographie, nous décrit dans *les Amitiés de Gertrude,* comment la sympathie de la baronne Hainguerlot, femme d'une grande piété et d'une grande vertu, ouvrit peu à peu ce cœur fermé.

« Peut-être avez-vous rencontré la pauvre fille dont je viens vous entretenir : vous ne l'aurez pas remarquée. Elle passe inaperçue, elle est sans éclat, sans beauté; les dons extérieurs lui ont été refusés, et les dons intérieurs que Dieu lui a prodigués, elle les enfouit dans le secret. »

Aussi, quelle joie débordante, lorsqu'une affection vraie s'offre à elle ! « Elle sait sourire, elle apprend à parler, et la noble femme dont Dieu s'est servi pour la consoler jouit délicieusement de son ouvrage ».

Mais, hélas ! il ne faut point demander aux autres plus qu'ils ne peuvent donner : la baronne Hainguerlot, riche, entourée de famille, ne pouvait réserver à la petite esseulée une part d'affection égale à celle qui lui était prodiguée par la jeune fille.

Ce ne sont pas les pages les moins originales de son œuvre que celles, dans lesquelles Gertrude, (ou plutôt Victorine) analyse la lutte qui se livre dans son âme, entre un sentiment aussi pur que tyrannique et le ferme bon sens de la chrétienne.

Après d'amères souffrances, vint la résignation. « Aux yeux de tous, elle était encore la jeune fille solitaire, mais au dedans d'elle, la solitude n'existait plus ».

C'est que, peu à peu, Victorine Monniot se détachait des

sentiments trop humains, et prenait conscience de sa mission : les enfants l'attiraient invinciblement.

« Des enfants ! s'écrie encore Gertrude, oh ! je les aimerais trop ! »

A défaut des siens, elle aima ceux des autres, presque trop aussi, puisque c'est pour elle « un cruel déchirement » que de s'en séparer. C'est pour ces enfants qu'elle se décide à écrire : la femme timide, que toute présence annihilait, prend, la plume en main, l'assurance qui lui a toujours manqué.

Elle se peint dans ses œuvres, et, parce que son âme est belle, cette peinture nous émeut. Elle peint aussi ses élèves, les filles de l'Amiral Bruat, celles de Lady Blount, et, comme elle a observé de près ce petit monde enfantin, ses récits vivants plurent aux mères et aux enfants.

Sa première œuvre est de 1860, et c'est ce fameux *Journal de Marguerite* qui atteignait, récemment, sa cent-quarante-cinquième édition.

Victorine Monniot a suivi ses héroïnes et nous a donné, tour à tour, *Marguerite à vingt ans, Mme Rosély* et *Les Petites-Filles de Mme Rosély,* où se trouve rapporté le siège de Paris.

Entre temps, lorsqu'une infortune la sollicitait, elle n'hésitait pas à prendre la plume et à écrire une œuvrette, qui payait le pain d'une pauvre famille : c'est ainsi que naquit, en deux jours, *La Journée du Petit Alfred* (1864), auquel semble faire pendant *Nina l'Incorrigible* (1868).

C'est surtout par *le Journal de Marguerite* que Mlle Monniot est connue, et, dans cet ouvrage se manifestent la plupart de ses tendances. Cet ouvrage avait paru en 1860, orné seulement de deux gravures, lorsqu'en 1866, une jeune artiste vint offrir à l'éditeur d'illustrer ce livre qu'elle aimait. Cette jeune artiste : Marie-Edmée Pau

devait bientôt être connue par son touchant « *Journal* », et le futur général Pau eut l'honneur de servir de modèle à Gustave, frère de Marguerite, tandis que les traits purs de Madame Pau inspiraient à sa fille, la physionomie de Mme Guyon.

Mlle Valmy, l'institutrice que Mlle Monniot place auprès de Marguerite, est l'amie de la mère de l'enfant, comme Mme Monniot avait été l'amie de la Maréchale Oudinot, mais c'est bien elle-même que l'auteur a voulu peindre dans cette institutrice énergique, dont l'affection est nécessaire à la pauvre créature désemparée qu'est Mme Guyon.

Le commandant Guyon, nommé gouverneur de Pondichéry, rejoint son poste avec sa femme, ses trois filles et son « Baby ». Gustave, le fils aîné, demeure en pension, en France, mais, aux voyageurs se joignent deux petites créoles de l'Ile Bourbon, qui ont vu mourir leurs parents et leur aïeul et retournent au pays natal, auprès des derniers survivants de leur famille.

Ce sont tous les événements qui précèdent le départ, tous les incidents du voyage, et les émotions de l'arrivée que la petite Marguerite, âgée de dix ans, narre dans le livre charmant qui fut bientôt, entre toutes les mains.

Avec Marguerite, nous parcourons, en diligence, la distance qui sépare Brest de Paris. Tout comme George Sand, enfant, prenait pour des brigands, les ours rencontrés sur la route, Marguerite prend pour un chef de bandits, un pauvre homme couché au bord du chemin, et tous ces menus incidents rompent la monotonie du récit, et font de ce livre édifiant un livre attrayant.

C'est aussi un livre instructif, non pas à la façon de ces œuvres dans lesquelles « l'utile » transparaît si nettement sous « l'agréable » que l'on songe, malgré soi, au remède amer que l'on masque sous la confiture.

Non, quand Marguerite décrit la route que le vaisseau parcourut, elle le fait avec des mots d'enfant. « Voilà, dit-elle, que nous descendons vers l'autre moitié de la terre » et, plus loin :

« J'ai fini par découvrir que c'était tout blanc au lieu d'être noir, et que ça ressemblait à un pain de sucre : c'était le pic Ténériffe dans les Canaries..... Les officiers sont bien heureux d'avoir de grandes longues-vues, parce qu'ils voient bien plus loin que nous, et c'est très amusant. »

Du même style, précis dans son enfantine simplicité, Marguerite nous décrit les galères « ces drôles de bêtes qui ne paraissent pas du tout vivantes, et qui ressemblent plutôt à de petites miniatures de navires, avec une jolie voile rose, blanche ou bleue », et les beaux fruits : les bananes, les noix de coco, les goyaves et ces délicieuses cannes à sucre « si fraîches, si blanches, toutes pleines d'une eau sucrée si agréable. »

Mais le puissant intérêt de ce livre, c'est sa haute portée morale. L'on y peut suivre, page par page, l'élévation progressive d'une âme d'enfant qui a le bonheur d'être guidée vers le bien par une âme d'élite. Par suite, l'ouvrage pourrait sembler, au premier abord, quelque peu sermonneur. Mais, il est écrit par une femme qui connaît si bien l'enfance !

« On se plaint parfois, écrit Mlle Monniot, dans *Marguerite à vingt ans* que les institutrices s'arrogent des droits de mère..... Hélas ! nous n'avons que les souffrances de cette maternité du cœur. »

Comme elle la comprend cette maternité, et, comme en se penchant sur Marguerite, elle a su intéresser tous les enfants !

« A l'âge où les blanches mousselines de la Première

Communion se tendent sur l'horizon de l'enfance, âge de printemps et d'aube, que de mères ont remis entre de petites mains appliquées, ce livre, tout enrichi de sentiments exquis et simples comme un bouquet de primevères ! » (1)

Ce petit monde enfantin dans lequel l'enfant pénètre, grâce à la merveilleuse évocatrice qu'est Mlle Monniot, est un monde dans lequel s'agitent déjà les passions humaines. On y voit de méchantes petites filles, méchantes à la façon des petites filles « bien élevées » qui ne se battent pas à coups de pied et à coups de poing, mais qui meurtrissent les autres de coups d'épingle savants et ne leur épargnent pas les allusions ironiques. La visite de Clara (*Journal de Marguerite*, chap. II) est, à ce point de vue, un chef-d'œuvre d'observation vraie :

— « Vous n'avez pas bon cœur de vous moquer de cette petite orpheline, lui dit Marguerite.

— « Ah ! voilà encore votre mot cœur, qui revient, répond Clara, mon Dieu ! ma chère, on n'entend que cela chez vous, et maman le dit elle-même. Ça vous donne l'air presqu'aussi maniéré qu'à votre Marie. »

Les personnages sympathiques mêmes, ne sont pas exempts de défauts : la douce petite Stéphanie, sœur de Marguerite, est si paresseuse qu'elle demande, pour ses étrennes, la faveur de « rester couchée toute la journée » et Berthe, la benjamine, est un si malicieux lutin que, lorsque Marguerite a pris des résolutions de sagesse et de patience, elle en profite pour bouleverser ses tiroirs, sous prétexte que sa sœur ne doit plus jamais se fâcher..... Marguerite, en effet, se fâche souvent : elle se dispute avec son frère, appelle Stéphanie « vilaine bambine » et

---

(1) Mme F. F. Goyau. *La Femme au Foyer et dans la Cité*: Une Institutrice.

bouscule quelque peu les deux petites sœurs. C'est d'ailleurs, une enfant très ardente que l'enthousiasme du martyre n'empêche pas d'apprécier toutes les joies que lui offre la vie.

Elle ne se défend pas du plaisir qu'elle éprouve à goûter aux fruits exotiques, et la mort de son petit frère ne lui endeuille pas tellement l'âme qu'elle ne désire échanger sa robe noire pour une jolie robe de mousseline blanche. Il n'est pas jusqu'à Marie, l'angélique petite créole, que la perspective d'une mort prématurée doue d'une précoce maturité, qui ne soit l'esclave des préjugés de sa race contre les mulâtres.

Et les frères malicieux qui, considérant « les filles » comme des êtres inférieurs, se croient créés et mis au monde pour leur former le caractère ! Mlle Monniot les a pris sur le vif, avec leur entrain endiablé, leur inaltérable bonne humeur, et leur esprit aiguisé. Il n'est pas de petite fille ayant été partagée entre la joie de porter un chapeau neuf et la crainte d'exciter la verve de ses frères qui ne lise avec un sourire, le délicieux récit du retour de la messe :

« En revenant de l'église, Gustave regardait à chaque instant mon chapeau, faisant comme s'il l'admirait — et encore, il ne l'admirait pas du tout — Puis, il me demandait : « Es-tu contente ? Veux-tu que je dise à tous les passants que tu as un chapeau neuf ?... Tu trouves que je ne parle pas assez haut ? Eh bien, Mesdames et Messieurs, voyez comme ma sœur Marguerite est bien coiffée ! Regardez, admirez ! ce petit chapeau de peluche blanche et ces nœuds roses ne sont-ils pas ravissants ? »

Ne ressent-on pas à cette lecture quelque chose de l'indignation contenue qui faisait frémir nos âmes d'enfant, sous l'aiguillon de la moquerie de frères taquins ? Mais

l'éducation que l'on donne à ces enfants est tellement virile que les petits lecteurs, après s'être apparentés à eux à cause de la réalité des caractères, trouvent, dans ce livre, d'admirables leçons d'énergie.

Que nous sommes loin des enfants couvés et dorlotés par la tendresse inquiète de parents insoucieux de l'avenir !

Marguerite, et même les toutes petites sœurs ne sont pas écartées du lit funèbre où repose le cher « Baby » et, plus tard, quand Marie, la fraternelle amie, fermera, elle aussi, ses yeux aux choses de la terre, son dernier regard se posera sur la petite fille désolée qui saura retenir ses larmes pour être digne de la chère disparue.

Fille de marin, Marguerite doit savoir résister aux puériles terreurs : Par un jour de tempête, son père l'amène sur le pont du navire pour la familiariser avec le spectacle de la mer déchaînée; elle a bien peur, certes, quand une lame vient mouiller ses cheveux, mais elle fait pourtant bonne contenance, et les marins qui la voient redescendre ne peuvent s'empêcher de crier : « Bravo, la petite du commandant ! »

Entraînée par Marie qui est une façon de petite héroïne, Marguerite, d'ailleurs, ose, pendant la tempête, regarder la mort en face et se promettre de mourir en brave.

Oui, c'est là un beau livre, un livre qui joint à la portée morale, le captivant attrait des choses vécues. A notre époque, où l'on a, si souvent, la décevante impression que les enfants se laissent vivre, sans souvenirs du passé et sans souci de l'avenir, on voudrait les voir relire et méditer le vieux livre, qui ne parle pas de l'enfant-roi, mais de l'enfant en marche vers le bien, de l'enfant qui a compris que, tout petit et tout faible qu'il est, il tient aux

mains débiles, la volonté, merveilleux instrument de progrès et de force.

Avec Marguerite, nous nous sommes écartés déjà des jeunes personnes compassées des livres édifiants, mais dans une autre de ses œuvres, Mlle Monniot va se rapprocher nettement des écrivains qui procèdent des tendances bourgeoises et réalistes de son temps et du leur. Sa petite « Nina l'Incorrigible » pourrait s'appeler « Sophie » : Elle est violente, désobéissante, égoïste, gourmande.

Elle a même un cynisme, et un art précoce de manier le sophisme qui sont quelque peu troublants.

« Je m'ennuierais bien, dit-elle, si j'étais obéissante ! »

Et, à sa vieille cousine qui, pour l'empêcher de sortir par un jour d'orage, lui dit qu'elle prendra un rhume, elle répond audacieusement :

« Un rhume, ce n'est rien, tandis que si vous me contrariez, je pleurerai et j'aurai la fièvre, comme l'autre jour ; tenez, je pleure déjà. »

Cette détestable petite fille n'a pas même ce respect des choses religieuses, si naturel aux enfants élevés chrétiennement.

— « Oh ! maman ! s'écrie la douce petite Valentine, ne m'envoyez plus chez Nina, elle est si méchante, quand je lui ai dit que j'étais allée me confesser, elle m'a dit : « A quoi ça sert ? »

Voilà, semble-t-il, un bien mauvais exemple à présenter aux petits lecteurs, mais l'antipathie qu'inspire Nina à tous ceux qui ne la voient pas avec les yeux indulgents de sa vieille tante, est déjà bien instructive.

Ce n'est pas tout, et, lorsque Nina, tombée dans la rivière, sur les bords de laquelle on lui avait défendu d'aller, a

failli payer de sa vie sa désobéissance, les efforts qu'elle fait pour se corriger sont d'un bel exemple.

Nous voici donc en présence d'une nouvelle manière. Désormais, pour moraliser l'enfance, on ne pense plus qu'il soit nécessaire de lui proposer en exemples, des automates perfectionnés : les enfants mis en scène éprouveront des sentiments de leur âge et les exprimeront sous une forme enfantine.

L'héroïne d'un livre édifiant, désireuse de manifester sa reconnaissance à sa bienfaitrice, disait :

« Mon guide ! mon ange tutélaire, ma tendre mère, comment pourrai-je jamais reconnaître vos bienfaits ? (1)

Désormais, une enfant placée dans les mêmes conditions dira : « J'aime beaucoup ton papa, François, parce qu'il est bon et parce qu'il t'aime ». (2)

Enfin, voilà des enfants qui sentent, qui parlent, qui souffrent, mais qui jouissent aussi, qui jouissent intensément des mille bonnes choses que leur offre la vie. Ces enfants qui courent, sautent, respirent à pleins poumons, l'air de la campagne, dévorent avec leur robuste appétit de copieux goûters, jouent avec des poupées et les cassent..... poursuivent des ânes échappés, se disputent, se battent, se réconcilient, vivent enfin, vivent, sous le souffle évocateur de l'inimitable Comtesse de Ségur.

---

(1) *Rosa* par D... (*Semaine des Enfants* 1863).
(2) Mme de Ségur. — *François le Bossu* (1864).

CHAPITRE II

TENDANCE REALISTE

MADAME DE SÉGUR (1799-1874)

On rapporte que la Comtesse de Ségur traversait un jour, de son pas hésitant d'aïeule, ce jardin du Luxembourg où s'élève à présent, sa statue, quand elle fut rejointe par un garçonnet aux cheveux bouclés qui, ôtant respectueusement son grand chapeau, lui dit :

— « Madame, maman m'assure que vous êtes Madame de Ségur, est-ce vrai ?

– Oui, mon enfant, c'est vrai.

— Alors..... voulez-vous me permettre de vous embrasser ? »

C'est le baiser de tous les petits Français nés après 1866, que le garçonnet déposait, ce jour-là, sur les joues ridées de celle que Louis Veuillot appelait « la maman Ségur ».

Après avoir parcouru les livres édifiants qui furent, pendant tant d'années, l'unique pâture intellectuelle des petits enfants, on imagine aisément que, las des berquinades ou des *Veillées du Château*, ils aient été ravis de trouver enfin dans leurs livres, des enfants qui ne fussent

pas doués de toutes les vertus, ou accablés de tous les vices.

La petite « Sofalette » Rostopchine n'était pas une de ces enfants-là. Un portrait qui la représente à l'âge de cinq ans, nous montre, selon Paul Acker, une bonne grosse fille au visage épanoui et souriant, aux cheveux d'un blond cendré coupés à la Titus, aux yeux d'un vert brun, pétillants d'esprit, avec les pommettes saillantes et le teint clair de l'enfant russe. C'est une des ironies du destin qu'une étrangère, fille de l'homme qui écrivait :

« Tant que la France existera, le monde ne sera jamais calme, il faut que l'herbe croisse rue de Richelieu et qu'on tire des lapins au Palais-Royal » soit devenue le romancier préféré des enfants français. Devenue Française par son mariage, Mme de Ségur aimait, sans doute, sa patrie d'adoption, et nos désastres de 1870 l'atteignirent en plein cœur. Elle aimait et appréciait surtout cet entrain et cette gaieté qui la conquirent si bien que, lors de son premier séjour à Paris, sa cousine, la princesse Galitzine pouvait lui écrire :

« Paris fait tourner la tête aux jeunes filles : depuis que vous y êtes, vous êtes devenues des girouettes. »

Néanmoins, si au cours de cette étude nous sommes amenés à constater qu'il est des côtés de l'âme enfantine qui ont échappé au romancier favori de l'enfance, il ne faut peut-être s'en étonner qu'à demi. Pour comprendre les âmes infiniment nuancées des petits Français, ne faut-il pas avoir bu aux mêmes sources, avoir rêvé devant les mêmes horizons, avoir — dès les premières années — respiré à pleins poumons cet air de France où flottent confusément des visions d'idéal ?

Mme de Ségur fut d'abord une petite fille malicieuse et pratique que les plus graves événements ne purent tirer

de son insouciance. N'est-ce pas elle qui, durant l'incendie de Moscou, cachait, derrière son dos, les gimblettes qu'elle craignait de perdre ? Cette originale petite fille nous apparaîtra, plus tard, dans *les Malheurs de Sophie, les Petites Filles modèles* et *les Vacances*.

La Comtesse de Ségur joua d'abord avec ses quatre garçons et ses quatre filles, comme joue une sœur aînée demeurée vive et rieuse. Mais la maladie qui devait la clouer, pendant treize ans, sur la chaise longue où nous la montre un dessin de 1829, l'oblige à changer de méthode. Ne pouvant plus jouer à cache-cache avec ses enfants, elle leur conte des histoires, et, plus tard, devenue grand'mère, elle écrira encore, pense Emile Faguet, pour se réunir à Lilise, à Riette, à Sabinette, à Jacquot, à Riri, et à tous ses petits enfants dispersés aux quatre coins du monde.

Or, l'on est toujours la « Lilise » ou le « Riri » de quelqu'un et Mme de Ségur a accompli ce prodige de parler à tous en s'adressant à quelques-uns, et d'éveiller encore chez les petits d'aujourd'hui, l'enthousiasme passionné de ses lecteurs de jadis. Une petite « Bébé » de ma connaissance, ne faisait-elle pas, ces jours-ci, ses adieux aux *Mémoires d'un Ane* en embrassant tour à tour chacune des gravures où la bonne tête de Cadichon apparaît, entourée de visages mutins ?

Quand on essaie de s'expliquer le charme vraiment prestigieux exercé par ces simples récits, on demeure hésitant. Il n'y a, dans ces livres, ni cet attrait de l'inconnu, ni ces appels à l'avide curiosité que satisfont les récits d'aventures. On n'y trouve pas non plus réunis, la splendeur des costumes, la richesse des décors, et tout cet étalage somptueux d'or et de pierreries qui plaisent dans les contes de fées..... et pourtant, comme on lit ces livres !

En douze années, 70.000 exemplaires des *Mémoires d'un Ane* sont vendus, et si, selon les coutumes d'alors, Mme de Ségur n'avait pas abandonné à son éditeur, pour la somme de six mille francs, la propriété intégrale de son ouvrage, à lui seul, il produisait une fortune.

De 1856 à 1874, une vingtaine de volumes, signés de Mme de Ségur, vont arriver aux enfants revêtus de cette couverture soi-disant « rose », mais en réalité d'un rouge éclatant, et qui s'adorne, au frontispice, d'un amour, tenant, par les rênes, deux griffons aux pieds fourchus.

Castelli, Bertall, plus tard, Zier et Tofani illustrent de leurs spirituelles vignettes *les Malheurs de Sophie,* les déboires du *Pauvre Blaise* ou les malicieux exploits du *Bon Petit Diable.*

Sophie surtout, l'inventive Sophie, devient l'héroïne favorite des enfants qui se reconnurent en elle, mieux qu'ils ne s'étaient reconnus dans les héros vertueux de Berquin ou de Mme de Genlis. Elle est si vivante, cette Sophie, et ses raisonnements d'une déconcertante logique ont des résultats si inattendus !

« Puisque, se dit-elle un jour, les cheveux deviennent plus épais quand on les coupe, les sourcils, qui sont de petits cheveux, doivent faire de même ». Et la voici armée de grands ciseaux et coupant ses sourcils « aussi courts que possible ».... Quel triste épilogue ! « Les sourcils furent plus de six mois à repousser ».

« Puisque, pense-t-elle, un autre jour les cheveux de Camille frisent quand ils sont mouillés, les miens friseront également si je les mouille ». Et la voilà qui, par un jour d'orage, met tout simplement sa tête sous une gouttière. Ces différents exploits ont, sur la beauté ou la santé de l'enfant, de fâcheuses répercussions, mais, du moins, est-elle seule à en être la victime

Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi; les amies de Sophie, Camille et Madeleine, et son pauvre cousin Paul sont trop souvent les victimes des caprices de son imagination. Elle écorche la joue de l'un, fait punir l'autre que l'on accuse d'avoir volé les poires qu'elle a elle-même dévorées, et leur offre à tous un thé soigné, composé de feuilles de trèfle arrosées de l'eau du chien et sucré avec le blanc de l'argenterie.

Pauvre Sophie ! On la plaint pourtant, parce qu'elle n'ajoute pas à sa malice la chance qui la rendrait odieuse, et qu'un de ses exploits est à peine achevé qu'elle en subit déjà les conséquences. Pourtant, elle a bien des défauts, et les petites filles ont peine à lui pardonner cette cruauté froide qui, il faut bien le reconnaître, n'est pas de notre race. Pourvue d'un minuscule couteau, Sophie ne s'avise-t-elle pas de couper en morceaux les inoffensifs poissons rouges de sa mère? Un autre jour, c'est une abeille qu'elle décapite et dissèque, et l'on se demande jusqu'où irait cette manie destructive, si sa mère ne s'avisait, un peu tard peut-être, de lui enlever son couteau.

Ces enfants, que Mme de Ségur appelle un peu naïvement « de Rugès » ou « de Traypi » (anagrammes de Ségur et Pitray), et qui sont, dit-on, ses enfants et petits-enfants, se meuvent dans un cadre simple, et c'est peut-être ce qui fait en grande partie l'intérêt de leur vie. Une mère de famille me disait un jour qu'elle ne mettait pas les livres de la *Bibliothèque Rose* entre les mains de ses enfants pour ne pas les faire pénétrer, même en imagination, dans un monde qui n'est pas le leur.

C'est un danger que Mme de Ségur s'entend à neutraliser. La vie sans apparat de Sophie, n'a rien qui la range parmi les privilégiées de la fortune : si elle se donne une indigestion en mangeant de la crème et du pain chaud, et

si elle se fait mordre le doigt par le cheval auquel elle vole sa ration de pain tendre, c'est parce qu'il lui est interdit de rien manger entre ses repas, et qu'elle ignore les copieux goûters de la plupart des enfants d'ouvriers actuels.

Sans doute, elle a de beaux jouets, mais ils lui sont toujours donnés en récompense, et si elle s'avise de les démolir, ils ne sont pas remplacés.

Les descriptions et les gravures nous montrent l'enfant uniformément vêtue de petites robes sans ornements, et, dans les cadeaux qui lui sont faits, il n'est jamais question de bijoux ou de parures.

On sent, d'ailleurs, dans tous les détails qui sont indiqués, qu'il s'agit là d'une maison bien tenue, dans laquelle rien n'est laissé au hasard, et où l'on se garde de tout gaspillage. Mme de Réan, ayant donné à Paul et à Sophie, deux fruits confits, place la boîte en sûreté dans une armoire, comme le ferait une bonne bourgeoise, désireuse de ne pas donner à ses enfants des habitudes de gourmandise et de prodigalité....

Hélas ! elle a compté sans Sophie, qui, dès que sa mère a le dos tourné, mordille un morceau d'angélique, puis un abricot, puis une prune, puis une noix... et recommence jusqu'à ce que la boîte soit vide. Mais la sottise de l'enfant ne détruit pas l'impression d'ensemble, celle d'une maison simple et ordonnée.

D'ailleurs, ces existences s'écoulent dans le cadre simple de la campagne. Les grandes distractions des *Petites Filles Modèles* consistent à cultiver, dans leur petit jardin, les œillets et les giroflées qu'elles destinent à la fête de leur mère, et la capture de quatre hérissons est, pour elles, un événement. Elles s'amusent aussi à tresser des paniers avec des joncs, qu'elles cueillent elles-mêmes dans les fossés, recueillent les rouges-gorges tombés du nid ou les chats abandonnés.

Il n'y a pas là de quoi monter les imaginations des enfants et leur faire échafauder des rêves ambitieux, car il n'est jamais question de distractions coûteuses ou de fêtes brillantes. Si, pourtant ! les petites filles modèles organisent une fête pour célébrer l'installation définitive de Sophie chez ses amies.

Cette fête, elles la considèrent comme très brillante, puisqu'elle comporte même une illumination, et quelle illumination ! Les lampions sont préparées par les petites filles elles-mêmes à l'aide de coquilles de noix, de graisse et de veilleuses.

Ces enfants sont, en effet, habitués à se servir eux-mêmes, et leur vie simple est aussi une vie de travail. Tout petits, on les voit toujours occupés à quelque besogne à leur portée : ils colorient des images, lisent, étudient et Sophie, à peine âgée de quatre ans, reçoit en cadeau une boîte à ouvrage, destinée à lui faire aimer la couture.

Même dans leurs jeux, ces enfants actifs et industrieux n'épargnent pas leur peine, et on les voit dans *les Vacances* se construisant, à l'aide de piquets ou de planches, de petites cabanes qu'ils meublent ensuite de tous les objets hors d'usage que l'on veut bien leur donner.

Ces enfants, que nous voyons vivre, puisqu'ils nous apparaissent dans leurs travaux comme dans leurs jeux, et que leur vie n'a rien qui dépasse la vie de la moyenne des enfants, intéressent donc les lecteurs parce qu'ils sont bien réels.

Ce caractère de réalité apparaît surtout dans la précision des détails, et cette précision me paraît être une des raisons essentielles de l'intérêt que l'enfance porte à ces livres.

Il n'est pas de petite fille qui n'ait « vu », avec Sophie, la poupée de cire aux yeux bleus, à la tête blonde et frisée, et dont la toilette consistait en « une robe de percale fes-

tonnée, une ceinture bleue, des bas de coton et des brodequins noirs en peau vernie ».

Toute une époque se révèle dans ces « bas de coton » et l'on ne peut se défendre d'un regret pour ce temps lointain, où les poupées mêmes avaient un air honnête qu'elles ont perdu, depuis qu'elles nous arrivent de par delà les mers avec leur allure provocante, leurs cheveux oxygénés et leurs bas transparents. Si la petite fille idéaliste que fut Eugénie de Guérin avait possédé un de ces jouets barbares, il ne lui fût, certes, jamais venu à l'esprit de demander à Dieu de donner « une âme à sa poupée ».

Nous voyons donc la poupée de Sophie, et nous voyons aussi le trousseau de celle de Marguerite, ce trousseau tout aussi complet que celui du Prince Impérial, et qui comprenait « six paires de gants, quatre paires de brodequins, une ombrelle verte à manche d'ivoire, et pas moins de huit robes et de six mantelets, dont un talma en soie noire ».

Même précision se retrouve dans tous les détails de la vie des enfants; les occupations de leur journée, leurs punitions mêmes sont indiquées avec une exactitude qui plaît aux lecteurs, parce qu'elle leur permet de suivre, au jour le jour, la vie des personnages et de bien se représenter les événements qui surviennent.

Ils se les représentent d'autant mieux que la forme préférée de Mme de Ségur, est la forme dialoguee.

Le récit est, généralement, court, et ne fait guère que préparer le dialogue, un dialogue composé de courtes répliques, comme il sied à la conversation de tout petits enfants.

— « Paul, dit Sophie (1), regarde quelle jolie poupée m'a envoyée Papa.

---

(1) *Les Malheurs de Sophie* (Chap. I. page 5.

— Donne-la moi, que je la voie mieux !

— Non, tu la casserais.

— Je t'assure que je te la rendrai tout de suite.

— Pourquoi secoues-tu la tête ?

— Parce que cette poupée n'est pas solide...

Parfois, cependant, le dialogue n'est guère qu'un monologue, entrecoupé de brèves exclamations. C'est lorsqu'il est utilisé comme récit. Tel est, dans *les Vacances,* le récit du naufrage de Paul (1), ou des aventures du Normand (2).

Parfois aussi, ce sont des entretiens entre parents et enfants, et, dans ce cas, le père ou la mère qui donnent des conseils, ou adressent une réprimande, parlent longuement, comme il convient.

Ce n'est pas dans ce dialogue, qui tourne facilement au sermon, que me paraît exceller Mme de Ségur, mais, parce qu'elle s'est plu à écouter parler des enfants à des moments où ils ne se croyaient pas observés, elle a su rendre, avec un parfait naturel, leurs conversations animées qui ne sont souvent, hélas ! qu'un feu roulant d'invectives :

— Tu es insupportable, Paul, s'écrie Sophie, tu fais trembler la table, je ne peux pas peindre...

— Ah ! bah ! pour les belles choses que tu fais, ce n'est pas la peine de se gêner.

— Je sais bien que tu ne te gênes jamais, mais, comme tu me gênes, je te prie de laisser tes jambes tranquilles.

— Mes jambes n'aiment pas à rester tranquilles, elles bougent malgré moi.

— Je les attacherai avec une ficelle, tes ennuyeuses jambes.

---

(1) (2) *Les Vacances* (pp. 159 et 111).

— Essaie donc un peu, tu verras ce que savent faire les pieds qui sont au bout de mes jambes... (1)

Et cela se termine par des « Je ne veux plus jouer avec un méchant garçon comme vous, Monsieur... » et des « Moi non plus, je ne veux pas jouer avec une méchante fille comme vous, Mademoiselle », qui, depuis que le monde est monde, ont toujours été la suprême ressource des enfants qui se querellent.

Madame de Ségur n'a pas observé seulement les enfants, elle a observé, aussi, ceux qui ont, avec eux, de quotidiens rapports : leurs parents, leurs bonnes, les paysans qu'ils rencontrent au cours de leurs promenades, et elle fait parler à tous ces personnages, le langage qui convient à leur condition et à leur âge.

La meunière dont la fille a dérobé la poupée de Marguerite, manifeste son indignation en un langage qui est bien celui de la paysanne normande :

— « De quoi que t'as peur, sans-cœur ? Ces dames vont-elles pas te manger ? » Et, plus loin :

— Je t'apprendrai à faire des voleries, et puis des menteries encore, que j'en suis toute tremblante (2).

Et la jardinière, dont la fille, Palmyre, a commis le méfait, imputé à Sophie, s'exprime, elle aussi, en un langage encombré de tournures dialectales :

— Tu crois, dit-elle à sa fille, que je te vas passer ça *sans dire quoi,* et que je ne vas pas te donner aussi une râclée ?

Parfois, le dialogue est, à lui seul, une véritable étude psychologique : c'est lorsque les deux personnages forment, placés l'un en face de l'autre, une vivante antithèse. Tel est

---

(1) *Les Malheurs de Sophie* . Chap. XIV, page 130.
(2) *Les Petites Filles Modèles,* chap. XI.

le cas de « Jean qui grogne et Jean qui rit ». Les conversations de ces deux cousins, dont l'un voit tout en noir, et l'autre tout en rose, sont vraiment piquantes. Ils vo quitter leur village pour aller à Paris, gagner leur vie, et le malheureux Jeannot se lamente :

— J'aime mieux être mal au pays, que de courir les grandes routes, et ne pas savoir où je vais, et avec qui et comment je dois souffrir.

— Que tu es nigaud, va ! répond Jean, plein d'entrain, pourquoi penses-tu avoir à souffrir ?

— Parce que, quoi qu'on fasse, où qu'on aille, avec qui qu'on vive, on souffre toujours ! Je le sais bien, moi.

— Alors, tu es plus savant que moi, j'ai du bon dans ma vie, moi; je suis plus souvent heureux que malheureux, content que mécontent, et je me sens du courage pour la route et pour Paris ! (1) »

Et ce pessimisme découragé, pas plus que cet optimisme confiant ne se démentent au cours de l'ouvrage, et les dialogues des deux enfants demeurent l'expression de leurs âmes différentes.

Si ce caractère de vérité plaît aux petits lecteurs, ils sont séduits aussi par cette gaieté que Mme de Ségur répand à pleines mains, dans son œuvre. Les enfants qu'elle met en scène, si malheureux soient-ils, ne sont jamais les lamentables épaves que nous présentent d'autres romanciers : les romanciers anglais, par exemple.

Charles Mac-Lance (1) est dans une situation des plus lamentables. Il est orphelin, sans affection, sans argent, mais c'est « un bon petit diable » et, par suite, il est sympathique aux enfants, sans trop les éplorer :

---

(1) *Jean qui grogne et Jean qui rit.* Chap. I.
(2) Mme DE SÉGUR. — *Un bon petit Diable.*

Il se console de mourir de faim en jouant à la mère Mac-Miche mille tours pendables, se défend contre les brutalités, à l'aide d'un ingénieux dispositif de visières de cuir, dont il capitonne sa culotte, et fait apparaître en temps voulu, sur l'endroit qui doit être fouetté, un diable noir, tirant une langue rouge.

Charles Mac-Lance se venge de ses maîtres comme de sa tutrice, et, pour la joie de tout le collège, le professeur qui a le malheur de l'avoir pour élève, se trouve, un beau jour, fixé à sa chaise par un savant badigeonnage à la glu.

L'Auberge de l'Ange gardien et *le Général Dourakine* abondent aussi en scènes comiques, et il n'est pas d'enfant qui ne s'égaie rétrospectivement à l'évocation de l'arrivée sensationnelle de Mme Papofski, casée tant bien que mal dans le fourgon des domestiques, et s'agitant furieuse au milieu de mille objets hétéroclites ! A-t-on ri aussi de la visite de Mme Fichini (1), qui se présente affublée « d'une robe de soie lilas clair, garnie de trois amples volants bordés de ruches, de dentelles, de velours » et qui, empêtrée dans ses jupons roides, repousse le fauteuil qu'on lui avance et s'effondre sur le parquet !

La gravure sur laquelle on voit deux grosses jambes émergeant de linge empesé, gigoter désespérément, a excité l'hilarité de bien des enfants.

Ces causes de gaieté ne sont pas toujours, il faut le reconnaître, rigoureusement morales, et M. Doumic avait peut-être raison de signaler dans la *Revue des Deux-Mondes* (1912) la méchanceté de Charles Mac-Lance, auquel pourrait s'appliquer, dit-il, le mot de La Fontaine :

« Cet âge est sans pitié »

et lorsque, caractérisant en quelques mots, les héros de

(1) *Les Petites Filles Modèles.*

Mme de Ségur il disait : « Elle a démêlé chez ses petits personnages toute la variété d'instincts qui, lorsqu'ils auront grandi, s'appelleront des passions. Sophie est curieuse, gourmande, emportée, indiscrète, que deviendra-t-elle ? »

A cette question, Mme de Ségur avait donné dans la préface des *Malheurs de Sophie* une réponse anticipée :

« Sophie était colère, elle est devenue douce; elle était gourmande, elle est devenue sobre; elle était menteuse, elle est devenue sincère; elle était voleuse, elle est devenue honnête, enfin, elle était méchante, elle est devenue bonne. »

C'est en ces efforts vers le bien que réside la moralité de l'œuvre de la Comtesse de Ségur. Tous ses héros : Sophie, Charles Mac-Lance, les petits personnages de *François le Bossu,* Jules du *Pauvre Blaise,* Gaspard, et les autres deviennent, après de longs efforts, meilleurs qu'ils n'étaient.

Elle n'a voulu décourager aucune catégorie d'enfants et il semble qu'elle se soit appliquée à montrer qu'il n'est aucun défaut, si odieux soit-il, dont on ne se corrige, si l'on en a la ferme intention. D'ailleurs, elle nous montre aussi des enfants, vertueux dès leur jeune âge, et l'abnégation des « petites filles modèles », capables de se laisser accuser à la place de Sophie, ou d'enfourcher, pour elle, l'âne rétif que son égoïsme lui a fait choisir, est digne d'éloges. La générosité de François le Bossu, qui accepte de se séparer de la bonne dévouée qui l'a élevé, afin que sa petite amie Christine ait, elle aussi, des soins attentifs; la courageuse bonté de Paul qui se roule dans les épines pour dissimuler la balafre tracée sur sa joue par les ongles de Sophie, ne sont pas moins touchantes.

Enfin, Mme de Ségur sait aussi que la plus haute vertu se réfugie souvent chez les humbles, et la patiente résignation du « pauvre Blaise » qui oppose aux persécutions

du méchant Jules, une inaltérable douceur, est d'un bel exemple.

Les Petites Filles Modèles, Paul, Blaise, et le charmant petit François sont, peut-être, un peu trop vertueux pour leur âge : ce sont des enfants, accoutumés dès leurs premiers ans, à surveiller non seulement leurs actions, mais encore leurs moindres intentions et leurs plus secrètes pensées.

Ils sont même, parfois, un tantinet sermonneurs, et lorsque Camille, s'adressant à une parvenue, Mlle Yolande Tourneboule, lui indique ce qu'elle entend par la vraie pauvreté, il faut avouer que son éloquence est assez peu naturelle.

—« Vous êtes pauvre de bonté, lui dit-elle, pauvre de charité, pauvre d'humilité, pauvre de raison et de sagesse. Vous voyez bien que vous n'avez pas la vraie richesse, et que si vous perdiez votre fortune, il ne vous resterait plus rien. »

On comprend assez bien l'exclamation de la petite demoiselle en robe de gaze et en brodequins de satin rose :

— Brrr ! Quel sermon ! ah ça, mais vous êtes une famille de prêcheurs vertueux ! (1) »

Loin de moi l'intention de prétendre qu'il n'y a pas eu, et qu'il n'y a pas encore, dans les familles soucieuses de l'éducation de leurs enfants, des petites filles aussi bonnes que raisonnables, des petits garçons sérieux et oublieux d'eux-mêmes. Toutefois, ceux-là sont un peu trop parfaits. Mais Mme de Ségur, voulant, sans doute, étudier toutes les catégories d'enfants, a placé, à égale distance de cette inaccessible perfection et de la malice invétérée de Sophie, un type intermédiaire :

---

(1) *Les Vacances.* p. 294.

C'est **Marguerite**, l'enfant spontanée, à l'esprit vif, aux réparties parfois mordantes, qui n'arrive pas sans effort à dominer sa tendance à la gourmandise ou à la colère, mais qui rachète toutes ses fredaines par la naturelle bonté de son cœur sincère.

Camille et Madeleine pardonnent à Sophie tous les ennuis qu'elle leur cause, mais elles ont, en Marguerite de Rosbourg, un défenseur jamais lassé qui prend leur cause en mains avec une énergie quelque peu agressive.

« Méchante Sophie ! s'écrie-t-elle, tu ne viens ici que pour faire du mal, tu as fait punir l'autre jour ma chère Camille, aujourd'hui, tu la fais pleurer, je te déteste, et, cette fois-ci, c'est pour tout de bon ! » (1)

Et sa colère est facilement rancunière : toute petite qu'elle est, elle garde la mémoire des méfaits de Sophie et boude dès qu'elle la voit paraître.

Elle est pourtant, elle-même, passablement désobéissante ; elle désole Camille et Madeleine en cueillant toutes les fleurs de leur jardin, et emporte sa poupée dans le bois, malgré les défenses réitérées de sa mère.

Parce qu'elle est déjà spirituelle, elle est aussi fort malicieuse, et ne résiste pas au désir d'exaspérer Sophie par des remarques dénuées d'urbanité.

— « Quand donc arrivera demain ? s'écrie Sophie.

— Quand aujourd'hui sera fini, réplique Marguerite.

— C'est bête, ce que tu dis ! répond Sophie, déjà vexée, tu crois avoir plus d'esprit que les autres.

— Et je n'en ai pas plus que toi. C'est cela que tu voulais dire ?

— Non, Mademoiselle, mais, en vérité, vous me faites toujours parler si sottement.

---

(1) *Les Petites Filles Modèles.* p. 92.

— C'est parce que je te laisse dire... (1)

C'est bien là l'une de ces joutes d'esprit, dans lesquelles la pauvre Sophie est destinée à avoir toujours le dessous, car elle ne possède pas la finesse naturelle de Marguerite, aussi n'est-ce pas à cette dernière qu'à ces moments-là, va notre sympathie.

Mais, si Marguerite a parfois « la tête chaude », elle a aussi le bon cœur que le proverbe affirme en être inséparable.

« Pardonne-moi, Sophie, sois sûre que je ne recommencerai plus », dit-elle simplement, en reconnaissant ses torts avec cette droiture qui la caractérise. Et, elle a eu beau se montrer vindicative, sa rancune ne tient pas, en face du danger auquel s'expose Sophie, en tombant dans la mare; et, courageuse comme une petite femme, elle s'efforce de la tirer de l'eau, dans laquelle, du reste, elle tombe après elle.

C'est que Marguerite est une petite nature aimante, dont l'affectueuse tendresse se répand sur tout ce qui l'entoure, sur les fleurs, les chiens perdus, les chats abandonnés, hérissons tués par le garde.

Comment resterait-elle insensible à la souffrance des autres, ces autres lui fussent-ils aussi antipathiques que Sophie ? Aussi ne peut-elle supporter la pensée des mauvais traitements infligés par Mme Fichini à la fille de son mari, et, se refuse-t-elle absolument à prier pour l'heureux retour de la terrible belle-mère : « Maman, je ne sais comment dire; mais je ne veux pas demander au Bon Dieu que la méchante Mme Fichini revienne pour fouetter encore cette pauvre Sophie. »

Mme de Rosbourg tente en vain d'expliquer à sa fille que la grâce accomplit des prodiges, et que Sophie pourrait un

(1) *Les Petites Filles Modèles.* p. 312.

jour désarmer par sa bonté, la malveillance de sa belle-mère. L'amusante petite Marguerite demeure sceptique :

« Mais, maman, Mme Fichini est trop méchante pour devenir bonne; elle déteste trop Sophie pour la rendre heureuse, et, si elle revient, elle reprendra Sophie pour la rendre malheureuse. »

Avec de semblables qualités, Marguerite, mise en contact journalier avec les Petites Filles Modèles, devient, de jour en jour, meilleure et son exemple ne peut qu'exercer une heureuse influence sur les petits lecteurs.

L'on ne peut donc reprocher à Mme de Ségur de n'avoir choisi, pour ses héros, que des enfants malicieux et insoumis.

C'est un autre reproche que l'on pourrait, ce me semble, lui adresser, et c'est ce reproche qui s'est trouvé sous la plume de tous les critiques, lorsque, en 1912, Rosemonde Gérard et son fils conçurent l'idée de tirer du *Bon petit Diable* relu par M. Maurice Rostand, au cours d'une maladie, une sorte de féerie en vers.

Dans cette pièce, Charles Mac-Lance apparaît comme un petit garçon rêveur et idéaliste, qui converse avec les fées, n'a de toutes les sciences que des visions poétiques, et, aux pieds de Juliette, pense que :
« *Rien n'est plus beau, plus bleu, plus sombre et plus rosé,*
Qu'un grand jardin qui tremble autour d'un grand baiser. »

MM. Ernest-Charles, Nozière, E. Sée, François de Nion.., s'entendent pour reconnaître que les auteurs ont substitué une fiction romanesque et poétique à la conception, un peu sèche et positiviste, de Mme de Ségur. Ayons le courage de reconnaître qu'ils ont trahi leur modèle. Leur bon petit diable est charmant, mais il ne ressemble pas plus au Charles Mac-Lance dont les malices égayaient notre

enfance que les fleurs artificielles ne ressemblent aux robustes fleurs des haies.

Les œuvres de Mme de Ségur ne peuvent être traduites poétiquement, parce qu'elles n'ont rien de poétique. Elles sont, même, un tantinet prosaïques et terre-à-terre, et c'est pour cela peut-être que, si elles plaisent à la plupart des enfants, elles ne leur suffisent pas à tous, car il y a, dans ces petites âmes qui découvrent le monde, des tendances idéalistes que ces livres ne satisfont pas.

Dans l'œuvre de Mme de Ségur, figure un livre intitulé *La Fortune de Gaspard* qui contient, dans ses quatre cents pages, tout l'abrégé de la doctrine utilitaire, en même temps que l'énoncé de tous les moyens de gagner de l'argent. Le père de Gaspard est un paysan avide et brutal qui bat son fils aîné et le prive de nourriture, parce qu'il va à l'école et qui ne reconnaît le prix de l'instruction que lorsque son ignorance lui a fait manquer l'achat d'une certaine vache « bringée » qu'il convoite depuis longtemps. Ce fermier madré a, du reste, un digne continuateur en son second fils qui, à dix ans, s'entend déjà à tromper le client en lui vendant comme bonne laitière une pitoyable génisse.

Il est vrai qu'à la fin, tout à la fin, Gaspard, converti par la douce Mina, l'Allemande idyllique que nos écrivains ont maintes fois chantée, Gaspard donc, devient charitable et désintéressé. Mais il peut sans danger, puisque tout, jusqu'ici, a tourné à son profit, même son mariage avec cette Mina, qu'il avait épousée pour éviter la ruine, mais à laquelle il se proposait de faire la vie la plus triste et la plus solitaire.

On ne sent pas passer, dans l'œuvre de Mme de Ségur, un souffle assez élevé; certains de ses personnages sont un peu trop brutaux et abusent vraiment des châtiments corporels et des termes vulgaires.

Mme Papofski (1) est Russe, il est vrai, mais qu'elle est odieuse ! C'est avec cynisme qu'elle dresse ses enfants à flatter le bon général Dourakine dont elle ambitionne l'héritage, et, tout en les envoyant embrasser leur oncle, elle leur glisse dans l'oreille un « sinon, je te fouette jusqu'au sang » qui a fait trembler bien des enfants.

Et le pauvre domestique qu'elle a obligé à pousser les roues de sa voiture et qui est tombé quelque part sur le chemin, sans que l'on s'en inquiète ! Ces exemples de cruauté ne me paraissent pas devoir être mis sous les yeux des petits enfants, et si la plupart des parents n'achetaient, de confiance, les livres de la *Bibliothèque Rose,* je suis persuadée que *La fortune de Gaspard* lue attentivement, ne serait plus rééditée. Enfin, la monotonie de ces vies n'éveille peut-être pas assez les facultés imaginatives de l'enfant.

On lit Mme de Ségur, on la relit parce que ses œuvres satisfont certains besoins de l'âme enfantine, mais, selon le mot de M. Doumic :

« L'enfance rêveuse, amie du merveilleux, créatrice inépuisable de fictions et de chimères, lui a échappé. »

---

(1) *Le Général Dourakine.*

CHAPITRE III

TENDANCE IDEALISTE

ZÉNAIDE FLEURIOT (1829-1889)

« L'excellente comtesse de Ségur, à laquelle je suis revenu depuis, dit M. René Bazin, dans ses *Contes de Bonne Perrette,* nous semblait un peu rose comme sa collection, il nous fallait du drame. » Si tous les enfants ne désirent pas le drame, beaucoup d'entre eux désirent s'émouvoir aux malheurs imaginaires de petits héros, et ce qu'ils semblent rechercher surtout, ce sont les œuvres dans lesquelles des enfants comme eux, triomphent, par la toute puissance de leur énergie, des obstacles qui se dressent sur leur route. Certains pédagogues pensent que la volonté victorieuse n'est si fort admirée des enfants que parce qu'ils sont eux-mêmes faibles et indécis. Je serais tentée de croire que cette faiblesse, due en partie à la fragilité du corps de l'enfant, est souvent en désaccord avec ses ambitions : c'est pour cela peut-être que les admirations enfantines vont à ceux qui réalisent le rêve éclos dans une âme à l'étroit dans un corps menu.

La vogue des livres de Zénaïde Fleuriot semble due, en

grande partie, en effet, à ce que les enfants qu'elle met en scène accomplissent des besognes d'homme, avec les faibles ressources dont leur âge dispose.

C'est une mélancolique existence que celle de cette Bretonne, née en 1829, dans cette vieille maison de Saint-Brieuc, qu'elle décrit dans l'unique page de ses *Mémoires,* « maison très large de façade, un étage surplombant et se terminant par un pignon très aigu ».

Après une enfance joyeuse dans ce domaine familial du Palacret qu'elle décrit dans *Au hasard,* avec ses bois, sa lande toute odorante de bruyères et ce haut mûrier dans lequel elle s'installait avec son petit rouet, Zénaïde Fleuriot semble avoir continué son éducation sans prévoir que des revers de fortune l'obligeraient à quitter, à vingt ans, le foyer paternel.

Une lettre de sa sœur nous la montre, à dix-sept ans, « revenant du cours de danse, revêtue d'une robe de mousseline lilas clair, un très joli châle sur les épaules et un chapeau de paille d'Italie, garni de rubans blancs, posé sur sa magnifique chevelure ».

C'est au foyer des autres qu'allait désormais s'écouler cette jeune vie : c'est sur les enfants des autres que se poserait le regard de ces yeux bleus, et ce « je ne sais quoi d'aimable, de vif et de gracieux qui distinguait Mlle Fleuriot entre toutes » (1), ne devait plus distinguer que l'institutrice des filles du châtelain de Kérever.

Cette institutrice fut, il est vrai, traitée en amie par Mme de Kérever et ses filles, mais les piqûres d'amour-propre ne manquèrent pas à cette jeune bourgeoise que les ouvrières de Saint-Brieuc regardent avec étonnement,

---

(1) *Lettre de Marie Fleuriot* (19 octobre 1873).

parce qu'elle est devenue « la bonne d'école », comme elles disent.

Il semble que ce soit presque uniquement dans sa propre vie et dans celle de ceux qui l'entourent que Zénaïde Fleuriot ait trouvé les éléments de la plupart de ses romans. Elle met presque toujours en scène de nombreuses familles (la famille Fleuriot comptait seize enfants, dont onze disparurent prématurément). Elle met surtout en scène des familles bourgeoises qui, à la suite de revers de fortune, se heurtent à la gêne, presque à la misère. Elle devait ressembler singulièrement à Zénaïde Fleuriot, cette amusante Charlotte du *Jeune chef de famille* qui affirme « qu'elle n'attendra jamais la vieillesse pour devenir utile » et qui veut, à quatorze ans, donner des leçons de musique. « Il y a un fléau dont on ne soupçonne pas assez les poignantes amertumes, c'est la ruine... Rien n'est plus difficile que de remonter l'échelle sociale pour regagner la place occupée par ses ancêtres » s'écrie Zénaïde Fleuriot dans *Plus tard*. Elle avait pénétré ces poignantes amertumes, la pauvre petite institutrice qui, au lendemain de la mort de son père, contait à sa sœur aînée, les difficultés avec lesquelles leur deuil la mettait aux prises : « Figure-toi que cette mauvaise étoffe verte a été brûlée par la teinture et que le bas s'est tout effilé; impossible de repriser, l'aiguille faisait des trous... enfin, j'ai pu tirer un morceau du devant que cache mon tablier et qui m'a servi à raccommoder le bas ». J'en veux un peu à la châtelaine de Kérever de n'avoir pas découvert cette pièce, cachée par un tablier, mais s'il est vrai que l'on n'écrit qu'un bon livre, et que c'est sa propre histoire, c'est peut-être à ses souffrances accumulées que l'écrivain doit en grande partie son talent.

Ce talent ne va pas cesser de croître depuis le temps où

Mlle Fleuriot est encore la petite institutrice qui dédie son premier livre à ses élèves : Marie, Alix, Claire et Louise de Kérever, jusqu'au jour où les éditeurs se disputent ses ouvrages, où George Sand demande à entrer en relations avec elle et où l'Académie française couronne son roman *Aigle et Colombe* (1)

Dans l'intervalle, la vie de l'auteur a été bouleversée par de tragiques événements, la mort d'Alix de Kérever et de sa mère, emportées en 1867, par l'épidémie de choléra. — La date de ce qu'elle appelle son « Calvaire » marque une étape dans l'évolution de son talent.

C'est en effet, au moment où, le cœur broyé, ayant vu mourir son père vendre le Palacret, elle sent le goût de la vie l'abandonner et n'a plus la force d'écrire, que, se décidant, sur les instances des siens, à chercher l'oubli dans les voyages, elle rencontre à Rome la princesse de Sayn — Wittgenstein, écrivain de talent, qui sera désormais son Mécène et ne cessera de lui prodiguer, en même temps que des encouragements, des conseils d'un goût très sûr. C'est elle qui l'aidera à se dégager de ce que ses œuvres de début ont d'un peu puéril. « L'enfance, lui écrit-elle, le 15 octobre 1867, l'enfance et son charme d'ingénuité, ne pouvant pas toujours durer, il faut remplacer certaines qualités qui se perdent nécessairement avec le temps, par d'autres qui ne s'acquièrent qu'avec le temps; il faut que l'art remplace la première fraîcheur ».

Quel est donc ce talent de Zénaïde Fleuriot et comment ses quatre-vingts livres ont-ils pu, tour à tour, être lus et goûtés par les petits et les grands ?

Ce sont les petits qui nous occupent, et par conséquent,

(1) Séance du 28 Août 1873.

négligeant les ouvrages publiés par la librairie Lecoffre, la librairie Blériot et Gautier ou la librairie Plon, nous nous attacherons surtout à découvrir l'intérêt des œuvres publiées par Hachette, ou dans la Bibliothèque rose, ou dans la petite Bibliothèque de la famille, ou surtout dans cette collection de beaux volumes in-8° illustrés qui furent, pendant des années, les étrennes préférées de bien des petits Français.

J'ai nommé *le Clan des Têtes chaudes, — Au Galadoc, — Bengale, — le Petit Chef de Famille, — Plus tard, — Raoul Daubry, — la Petite Duchesse, — Tombée du Nid, — Tranquille et Tourbillon, — le Cœur et la Tête, — Bigarrette,* — et tant d'autres... car, de 1864 à 1890, paraissent quatre-vingt-et-un volumes.

En 1861, Alfred Nettement, qui, dès 1859, avait ouvert à celle que l'on ne connaissait encore que sous le nom d'Anna Edianez, les portes de *la Semaine des Familles,* jugeait en ces termes ce jeune talent :

« Mlle Fleuriot, disait-il, dans l'Introduction de la *Vie en famille,* Bretonne et chrétienne, a donc étudié l'humanité, comme la nature, dans sa province natale. Elle a vécu dans cette atmosphère de foi, d'honneur et de probité antique, et l'on retrouve dans ses compositions comme un reflet de ces vertus morales qu'elle a eues sous les yeux depuis son enfance. »

Dans ces quelques mots se trouvent caractérisées les inspirations de Zénaïde Fleuriot. La foi, la famille, la nature, semblent être vraiment les trois cordes de sa lyre. L'on ne saurait se dissimuler que, de ce fait, ses ouvrages sont quelque peu uniformes et que bon nombre de ses héros et des ses héroïnes se ressemblent à s'y méprendre. Ce qui change, c'est la vie de ses personnages, plutôt que leurs attitudes, ou le cadre dans lequel ils se meuvent.

Ce cadre, c'est toujours ou presque toujours la Bretagne. C'est la mer, loin de laquelle le petit Cadok mourrait de nostalgie; ce sont les belles forêts, dont le déboisement stupide éveille au cœur de l'enthousiaste Bénédicte des *Premières Pages* quelque chose de la tristesse indignée de Ronsard :

« Tout autour de l'arbre étaient semés des copeaux roses qui faisaient l'effet de petits morceaux de chair saignants. Il n'avait donc fallu que ces brutaux coups de hache pour jeter par terre cet arbre magnifique dont la chevelure couvrait toute l'avenue. »

Dans ces forêts, dans ces landes, vit tout un peuple auquel l'auteur semble s'intéresser vivement.

Elle évoque souvent les pittoresques figures de ces sabotiers nomades, dont l'âme fruste semble emprunter à ce cadre sauvage, je ne sais quelle farouche grandeur. Zénaïde Fleuriot peint, avec un saisissant relief, ces natures parfois dominées par la violence de l'instinct, et qu'un geste de bonté, une supplication d'enfant suffisent à mater.

Il y a, dans *l'Art d'être Grand'Père* (1), une pièce consacrée à la toute puissance de l'enfance candide : Le fauve est prêt à dévorer l'enfant qu'il tient dans sa gueule : soudain, il aperçoit dans un berceau, la petite sœur de sa victime. Alors, attendri, il dépose sa proie sur les dentelles en disant :

« Le voici. Là ! ne te fâche pas ! » On trouve dans *Au Galadoc*, une scène analogue : Blaise, le grand sabotier, maltraite son petit frère Brandan qui dessine au lieu d'ébrancher des chênes. La voix de l'homme brutal rugit des injures, d'un coup de pied, il lance au loin les

(1) *L'Art d'être Grand Père.* (L'Epopée du Lion).

esquisses, ses yeux lancent des éclairs. Les spectateurs n'osent intervenir. — Alors, la frêle petite Bengale s'approche, elle pose sa main sur le bras du sabotier, et sa voix s'élève, fluette :

« Blaise, dit-elle, voulez-vous me donner Brandan pour porter mon petit frère ? » « Le farouche sabotier arrêta ses yeux sur le visage rose de Bengale et ouvrant ses doigts qui s'étaient rivés, comme des crampons de fer, à la ceinture de Brandan, il le laissa tomber sur la mousse : « Prenez-le, Mademoiselle, je n'ai rien à vous refuser. »

Si la rudesse de ces âmes farouches s'adoucit au contact des âmes délicates, c'est que cette rudesse masque, le plus souvent, de solides qualités : une honnêteté sans reproche, un dévouement à toute épreuve, une piété sincère.

C'est dans les servantes surtout que Zénaïde Fleuriot se plaît à étudier ces traits de l'âme paysanne : la Michelle d'*Au Galadoc,* la mère Gnouf, du *Petit chef de Famille,* mais surtout la bonne *Faraude* sont, à ce point de vue, des types très caractéristiques. Elles occupent, dans la maison, une place importante, si importante que c'est à elles que la mère de famille, se sentant mourir, confie les siens. Comme les servantes de Molière, elles sont avisées, perspicaces, promptes à se méfier des intrigants ou des hypocrites. Elles ont la haute main dans le ménage et n'hésitent pas à élever la voix pour défendre les intérêts de leurs maîtres. M. du Galadoc et la moitié de la ville ont beau confier leur avoir à un aventurier qui a fait miroiter devant leurs yeux de brillantes perspectives, la servante Michelle reste inébranlable :

« Monsieur est ensorcelé, et ses fils aussi; pour moi,

j'aurais des cent et des mille que je ne les confierais pas à ce Monsieur qui a l'air du diable. » (1)

Ces servantes bretonnes ont, du reste, l'entêtement de leur race, un entêtement orgueilleux qui les préserve de toute défaillance morale, mais qui fait parfois leur malheur. C'est ainsi que *Faraude* (2), froissée dans son amour-propre fraternel, et ne voulant pas admettre la culpabilité de son frère qui a dérobé un couvert d'argent, préfère abandonner des maîtres qu'elle sert depuis vingt ans et s'exposer à tous les dangers de Paris. — Rien ne peut ébranler la décision de la pauvre fille, ni sa foi aveugle dans l'honnêteté du petit vaurien qu'est son frère : « Il n'y a pas eu de voleurs dans ma famille, Monsieur et je ne mangerai pas longtemps du pain dans une maison où on traitera Mathurin de voleur ».

C'est qu'elles ont, ces servantes, l'esprit de famille qui est, en somme, l'inspiration essentielle et qui fait toute la moralité de l'œuvre de Zénaïde Fleuriot.

Certains de ces héros sont parfois paresseux comme les aînés du *Clan des Têtes-Chaudes,* d'autres sont prêts à se laisser influencer par de mauvaises compagnies, comme Raoul Daubry, et les petits héros de *En Congé* sont de bons diables, mais ils sont tous capables de revenir à de meilleurs sentiments par amour pour leurs parents, ou par dévouement à leurs frères et sœurs plus jeunes. Cet esprit de famille s'alimente aux vieilles traditions chrétiennes et françaises, c'est la mère qui en est la gardienne, et lorsqu'elle vient à manquer, il semble à certaines heures, que l'édifice soit sur le point de s'ébranler.

Mais il se trouve toujours quelqu'un pour ramasser le

---

(1) *Le Clan des Têtes-Chaudes.* Chapitre XX.
(2) *Faraude.* Edition Lecoffre 1882.

flambeau prêt à s'éteindre : c'est un petit garçon qui devient chef de famille, ou une petite fille qui se constitue éducatrice.

Ces enfants manifestent cette volonté, qui caractérise les petits héros de l'œuvre dont nous nous occupons, par des actes d'une touchante grandeur. Zénaïde Fleuriot a le secret de ces traits émouvants, qui ne sont jamais empreints d'aucune sentimentalité mièvre. Mme du Galadoc vient de mourir : la maison est en désarroi, les plus forts s'abandonnent à leur douleur et nul ne se sent le courage de rendre à la mère de famille les derniers devoirs :

« Ne viendrez-vous pas fermer les yeux de votre mère? » demande en vain la servante. « Personne, il n'y a personne ?... »

« Bengale se leva. Elle tremblait comme la feuille, de la tête aux pieds, mais son visage rose était résolu; — Michelle, ce sera moi, dit-elle.» —

Et l'auteur conclut : « Elle eut toujours la consolation de se dire que ce n'était point une main étrangère qui avait fermé ces yeux dont le rayonnement avait été si longtemps sa lumière et sa vie ».

Pour des consolations du genre de celles-là, les petits héros de Zénaïde Fleuriot sont capables de tout affronter, car ces énergiques sont aussi des tendres, chez lesquels la vie du cœur a une remarquable intensité.

Parfois l'orgueil annihile leurs bons sentiments, comme chez cette insupportable *Petite Duchesse* que les adulations de son entourage ont transformée en une poupée frivole et sans cœur.

Mais il suffit d'un heureux contact ou de bonnes paroles entendues pour que la bonté native l'emporte sur les tendances égoïstes.

Ces enfants ne sont pas toujours heureux, ils sont parfois « de trop » (1) dans la maison de leurs parents et quelquefois aussi ils sont « tombés du nid », mais toujours, à la longue, leur patience et leur douceur désarment les mauvaises volontés (2).

La pauvre petite Câline a été bien mal accueillie dans la maison de deux vieux époux dont elle vient déranger la vie aussi minutieusement réglée que celle des Rogron de Balzac (3). Les domestiques pour lesquels son arrivée représente, avant tout, un surcroît de travail, lui font sentir qu'elle est de trop et, moins choyée que le petit chien Bonbon et les bengalis privés, la pauvre Câline a de grands désespoirs d'enfant abandonnée (4).

Mais elle s'avise de se déguiser en femme de chambre pour ouvrir la porte et épargner, à la servante lasse, la fatigue d'une veille, et par des traits comme ceux-là, elle conquiert, peu à peu, tous ces cœurs fermés. C'est en donnant sans compter son argent, son temps, sa gaieté, que Bénédicte (5) finit par se faire accepter de sa tante hostile et de sa cousine jalouse dont l'aigreur s'est toujours heurtée à l'optimisme le plus confiant. Clara est-elle jalouse de la robe claire de Bénédicte, Bénédicte change de robe; Clara craint-elle que la grâce de Bénédicte n'éclipse la sienne, Bénédicte demande elle-même à ne pas aller aux courses.

Il serait inexact de croire que Zénaïde Fleuriot, qui excelle dans la peinture de petites âmes délicates, à la raison précoce et à la volonté déjà formée, ait ignoré le

---

(1) *De Trop.*
(2) *Tombée du nid.*
(3) *Pierrette.* — Balzac.
(4) *Câline.*
(5) *Les Premières Pages.*

type d'enfant turbulent et indiscipliné que Mme de Ségur a rendu populaire. La « Charlotte » du *Petit Chef de Famille,* que nous retrouvons grandie dans *le Jeune chef de Famille* et dans *Raoul Aubry,* rappelle Sophie par bien des traits de caractère.

Elle est, comme elle, autoritaire et indépendante, et lorsque la mort de ses parents transforme en chef de famille, le petit Raoul de douze ans, sa tâche est singulièrement compliquée par les exigences de sa petite sœur qui n'admet ni la ruine, ni la séparation, ni aucune des dures nécessités auxquelles les orphelins sont désormais soumis : « Je suis fâchée avec le Bon Dieu, dit-elle; je ne ferai ma prière que quand il m'aura rendu papa, maman, ma maison et ma voiture ». (1)

Comme toutes ces choses ne lui sont pas rendues, c'est pour elle un prétexte sans cesse renouvelé à de terribles colères qui font trembler ses aînés.

Lotte refuse en trépignant de monter dans de vulgaires omnibus, elle marche pieds nus sur la terrasse, plutôt que de mettre les simples bottines noires qui doivent remplacer ses élégants souliers blancs, et ne passe pas un jour sans faire retentir de ses cris l'humble maison où elle a trouvé un abri, chez d'anciens serviteurs de sa famille, *Pouf et Maman Gros-Cœur.*

Cette terrible petite personne ne se plie à aucun joug, n'admet aucune contradiction comme aucune résistance. Elle ordonne au vieux Pouf de lui acheter, avec les vingt francs qu'elle possède : une voiture, une maison, des bottines blanches..... Et, au vieillard interdit qui balbutie : « ...Mais je suppose!... » Elle répond, avec une autorité qui sied assez mal à ses sept ans :

---

(1) *Le Petit Chef de Famille.* page 56.

« Tu n'es qu'un vieux suppositeur (1). Veux-tu faire mes commissions, oui ou non ? »

Elle a, cette petite Charlotte, l'audace intrépide des enfants gâtés qui ont toujours été les bienvenus partout et dont les moindres désirs ont toujours été comblés, Pourquoi aurait-elle peur de qui que ce soit, puisque jamais encore, elle ne s'est heurtée à la malveillance ou à la sévérité ? Aussi, même le grand-père « vif, très vif, et qui parle fort, tout comme s'il était à bord de son vaisseau, n'arrive pas à l'intimider ». C'est bon pour la vieille tante Léocadie de craindre toujours de mécontenter le commandant Aubry, Lotte, elle, s'en soucie peu :

« Mille tonnerres, a dit le vieillard, je ne veux pas que cette enfant monte sur ce cheval. »

« Mille tonnerres, répond Lotte, obéissez-moi. »

L'inconscient égoïsme de l'enfant dont les fantaisies sont pour ses aînés d'incessantes causes de souffrance, laisserait parfois supposer qu'elle manque de cœur. Elle est si insouciante, si oublieuse, que sur elle, tout passe sans laisser de trace apparente. Pour dépeindre cette nature d'oiseau, Zénaïde Fleuriot a une expression charmante. C'est peu après la mort du père et le départ de la jeune belle-mère que Lotte appelle sa « sur-maman ». Les enfants sont réunis dans le grand vestibule, et l'auteur nous les présente en un de ces sobres tableaux dont elle a le secret : « Raoul et Marthe qui ont une petite figure sérieuse et un costume tout noir découpent un jeu de patience, Lotte qui a sa figure ordinaire et son petit costume tout blanc va, vient, *jabote* sans discontinuer ».

Ce cœur léger est pourtant capable d'émotions, et d'émotions très différentes de celles qui animent parfois l'âme

---

(1) *Le Petit Chef de Famille* (page 63)

un peu terre-à-terre de la malheureuse Sophie. Même dans la peinture de cette âme d'enfant turbulente et indisciplinée, Zénaïde Fleuriot est restée fidèle à sa conception idéaliste de l'enfance. Sophie coupe des petits poissons vivants, arrache les ailes des mouches, tandis que Charlotte ne pardonne pas à son cousin d'avoir tiré sur une hirondelle « une si jolie petite bête qui allait manger des cerises et qui ne faisait de mal à personne ».

Son désespoir est bien celui que l'on peut attendre de sa nature primesautière : elle serre l'oiseau mort sur sa poitrine, relève avec son doigt ses petites paupières, baise la jolie tête et répète en sanglotant : « Méchant ! Méchant ! »

Charlotte est, comme Sophie, toute d'impulsion, mais son premier mouvement, auquel elle obéit toujours, est parfois charmant : elle donne ses marrons tout chauds à un petit pauvre qui a faim, et désolée de voir souffrir son grand'père, elle se met à lui frictionner courageusement la jambe, tout en se demandant, il est vrai, pourquoi cette jambe est si longue.....

Ce qui contribue à donner du relief à l'amusante figure de Charlotte, c'est que l'écrivain emploie rarement, pour parler d'elle, la forme du récit.

L'enfant a de si amusantes réparties, que la faire parler est le meilleur procédé à employer pour la faire connaître.

Ce sont donc fréquemment des dialogues, dans lesquels, Charlotte, bien que la plus petite, a rarement le dernier mot, des dialogues vifs, animés, qu'aucune longueur n'alourdit. L'écrivain a l'art de mettre dans la bouche de ses petits héros ces phrases concises, dans lesquelles s'exprime un caractère. La raisonnable Marthe ne se perd jamais en longs discours, mais il suffit de l'entendre parler à sa

petite sœur pour discerner sa volonté tenace, sûre d'atteindre le but qu'elle s'est marqué :

« — Lotte, il est l'heure de te lever.

— Donne-moi le berceau de ma poupée, répond Lotte, il faut bien que je dise bonjour à ma fille.

— Embrasse ta poupée et lève-toi, Lotte, reprend Marthe.

— Oui, oui, répond Lotte, en s'arrangeant dans son lit comme pour y rester toute la matinée.

Tiens, voilà le soleil, est-ce qu'il va venir dans mon lit, Marthe ?

— Si tu restes couchée jusqu'à midi, cela pourrait arriver. »

Ce dialogue si expressif est aussi très naturel, parce que très simple, plus simple, me semble-t-il, que celui de Mme de Ségur, pourtant bien enfantin.

Zénaïde Fleuriot a vécu très près des enfants, ils se sont montrés à leur institutrice avec cet abandon qu'ils n'ont pas peut-être devant leur mère ou leur grand'mère; aussi leurs expressions ne sont-elles pas cherchées; elles expriment, avec simplicité, leurs simples pensées.

Pour la première fois, Lotte se trouve devant une barque dans laquelle son cousin veut la faire monter.

« — Je ne connais pas ça, dit-elle, et je vois très bien d'ici ce qu'il y a à voir.

— Comment, Charlotte, un officier de marine en herbe !

— C'est que je ne connais pas ça, et si ça bouge, j'aurai peut-être peur.

— Ça ne bouge que si je veux.

— Je vois bien que ça bouge tout seul. »

Lotte, pourtant, s'est laissé convaincre; mais elle tremble et veut reprendre ses esprits.

— Ne bougez pas encore, dit-elle.

— J'attendrai ton commandement.

— Bougez, maintenant, vous pouvez bouger. »

N'assiste-t-on pas, vraiment, à une conversation d'enfants qui disent sans phrases et tout uniment ce qu'ils ont à dire?

« Je n'ai pas travaillé vainement, je l'espère, et mes ouvrages sont un fidèle écho de moi-même » écrit dans des notes intimes (1868) Zénaïde Fleuriot (1).

Non, l'auteur de la jeunesse n'a pas travaillé vainement; elle a mis dans la littérature enfantine, non pas ce caractère romanesque qui n'apparaîtra que plus tard, mais ce mouvement, cette vie qui manquaient aux œuvres de ses prédécesseurs. Elle a fait plus et mieux, car elle a su maintenir ses héros, à ce qu'elle appelait cette « altitude intérieure » qui fait que l'enfant ne peut lire ses œuvres sans se sentir meilleur Le secret de cette influence réside, sans nul doute, dans « cette perpétuelle jeunesse et cet irrassasiable amour d'idéal » qu'elle reconnaît en elle. « A dix ans, j'avais cinq ans, à vingt ans, j'avais dix ans, écrit-elle encore (2) et la proportion s'est gardée. »

C'est à cela, sans doute, que les lecteurs de Zénaïde Fleuriot doivent le privilège de retrouver, dans les pages jaunies de ses livres, ce parfum de jeunesse que le poète compare à

L'odeur d'un sentier
Où le vent balaya des roses. (3)

S'il fut jamais, en tous cas, couronne bien méritée, ce fut cette couronne de roses et de violettes que la Jeunesse, par l'intermédiaire de son *Journal,* déposa le 20 décembre

---

(1) Cité par M. Fleuriot-Kérinou dans *Zénaïde Fleuriot,* Hachette.

(2) Notes du 7 Novembre 1868.

(3) Sully-Prud'homme: *Le Missel.*

1890 sur le petit banc de granit de Locmariaker, ce petit banc chargé d'un livre ouvert et d'une plume abandonnée et sous lequel des marins déposèrent le cercueil de cette autre « bonne dame » que les simples aimèrent parce qu'elle les aima.

CHAPITRE IV

PROGRÈS DE LA GRAVURE ET DE L'IMAGERIE

LES IMAGES D'EPINAL

Le Moyen-Age, époque de foi ardente, fut littéralement hanté par l'idée du péché auquel l'homme doit succomber si sa faiblesse n'est pas secourue par les puissances célestes.

Que pourrait-il, seul, contre la malignité des démons ligués contre lui ? Heureusement il a, pour déjouer leurs ruses, de puissants auxiliaires : la Vierge et les Saints. Ces auxiliaires, il veut concrétiser l'idée qu'il s'en fait, vivre auprès d'eux, pouvoir s'adresser à eux à toute heure.

Pour satisfaire ce dessein, les riches disposent de toutes les ressources de l'iconographie : à eux, ces saints sculptés dans l'ivoire ou ciselés dans les métaux précieux, à eux, ces « images meublantes » dont les volets de bois sculpté recouvrent des cires revêtues de soieries.

Les pauvres veulent pourtant avoir aussi auprès d'eux leurs protecteurs célestes, les patrons de leurs provinces ou ceux dont ils portent le nom. Seule, la gravure sur bois pourra, par son prix modique, être à la portée de toutes les bourses, et les xylographies vont couvrir les murs

des chaumières, tapisser l'intérieur des coffrets ou des placards. Chacun aura à portée de sa main ses « images de préservation ».

Les images d'Epinal sont nées de ces « images de préservation » — « des feu'd'saints » (feuilles de saints) comme on les appelle encore. On désigna d'abord indistinctement de ce nom toutes les images, profanes ou autres, si bien que M. Perrout peut rapporter l'amusante anecdote que voici :

« Deux petits Spinaliens entrent chez un libraire et lui disent :

« Nous voudrions des Saints ».

Le libraire comprit; mais pour préciser :

« Lesquels ? »

Et les enfants, de répondre, l'accent traînard :

— « Des bêtes ».

L'image gravée sur bois au couteau est coloriée par le procédé primitif du patron. C'est ce qui explique la monotonie des couleurs et les taches qui, parfois, débordent des contours. Telles qu'elles sont, avec leurs traits naïfs, leur rouge violent, leur violet sombre, ces images ont « le mérite des œuvres d'art, l'originalité et la sincérité ».

Dès le XVII[e] siècle, les maîtres cartiers d'Epinal deviennent des dominotiers, mais c'est avec Jean-Charles Pellerin, qui en 1787 rachète la maison de sa famille établie à Epinal depuis 1740, que l'image évolue. Pellerin et ses auxiliaires, Réveillé et Georgin, vont faire de l'image, jusqu'ici exclusivement religieuse, l'image véritablement populaire, celle qui exprime toutes les préoccupations, toutes les aspirations de la foule.

Le peuple est enfant, il aime le panache. L'image d'Epi-

(1) Cité par M. PERROUT. — *Les Images d'Epinal* p. 4 Ollendorff, Editeur.

nal reproduira tous les beaux uniformes de nos soldats; il se passionne pour ses héros et l'image retracera l'épopée napoléonienne; il se plaît aux récits merveilleux, et l'image, tour à tour romanesque ou légendaire, reproduira tous les romans de la *Bibliothèque bleue,* réédités par Pellerin.

En 1823, quand Jean-Charles Pellerin remit sa maison à son fils, Nicolas Pellerin, et à son gendre Vadet, c'était, pour son industrie, une période de marasme. Ce fut la préoccupation constante de Nicolas Pellerin de perfectionner l'outillage de son industrie. C'est lui qui inaugure la stéréotypie, que Ch. Pellerin remplacera par la lithographie. Grâce à ces nouveaux procédés, la production s'intensifiant, Nicolas Pellerin et Vadet pourront multiplier les images contenant sur la même feuille des scènes variées.

Dans cette première partie du XIX[e] siècle, les événements sont nombreux, le peuple s'y intéresse et demande à les connaître à l'aide de documents clairs dans lesquels l'écriture tienne le moins de place possible. C'est aux humbles qui ne savent pas lire que sont, en effet, destinées ces images qui ne sont plus désormais des copies d'estampes, mais l'œuvre originale des dessinateurs. L'image est devenue l'illustration. Les colporteurs la porteront désormais aux quatre coins du monde et par elle s'immortaliseront : la soumission d'Abd-el-Kader, la mort de Mgr. Affre, la proclamation de la République et les derniers moments du duc d'Orléans. M. Ressel, directeur de l'enseignement à Madagascar n'a-t-il pas trouvé, dans des cases malgaches, des images d'Epinal, soigneusement conservées sous verre ? (1)

(1) Perrout: op. cit.

Il est un public qui ressemble au peuple par ses goûts, qui demande, lui aussi, des documents dessinés plutôt qu'écrits et qui aime le panache et les histoires merveilleuses. — De l'illustration à l'image enfantine, il n'y a qu'un pas, et dès que ce pas est franchi par Nicolas Pellerin et Vadet, les images vont comprendre plusieurs catégories. Elles donneront aux petits garçons des soldats, aux petites filles des poupées, à tous les enfants des contes, des fables, et surtout des histoires morales.

C'est Pinot (1817-1874) qui, entré à l'imagerie Pellerin en 1847, va réaliser cette transformation de l'image. Il priait, dit-on, les mères de famille d'observer leurs enfants et de lui rapporter leurs propos. C'est à lui que l'on doit la plupart des contes de fées : Geneviève de Brabant, Ali-Baba et les histoires bien connues de « Gustave le Touche-à-tout », « Julie la désobéissante », « Mme Delaloge et son chat ».

A Ensfelder (1836-1876) le collaborateur et le disciple de Finot, nous sommes redevables d'images moins comiques, peut-être, mais plus gracieuses, plus candides.

C'est dans son œuvre que se placent : « Marie, l'amie des oiseaux et des pauvres », « Jacques, le bon père de famille », etc.

Nous n'étudierons pas ici les caractères divers de ces talents, nous ne dirons pas comment la modeste image devient luxueuse et s'enrichit d'or. Ce qui nous intéresse, c'est bien plutôt le sens de l'image, son caractère plus ou moins poétique ou plus ou moins réaliste, et à ce point de vue, dessinées par tel ou tel graveur, les images d'Epinal présentent toutes des analogies.

« Je dois beaucoup aux images d'Epinal » s'écrie Anatole

France, en nous contant dans *le Livre de mon Ami*, comment il demeurait des heures, le nez collé aux vitres du papetier de cette rue qui fut pour lui si éminemment éducatrice.

La plupart des enfants doivent beaucoup à ces naïves illustrations sur lesquelles on peut songer longtemps, tout en remarquant que, l'imagier ne disposant que de teintes uniformes, « la petite Marie » semble vêtue d'un morceau de forêt, tandis que c'est d'un coin de ciel qu'est coiffé le vieux paysan.

Tout d'abord, si imparfaites et si incomplètes soient-elles, elles font entrevoir à l'enfant des choses nouvelles, lui donnent l'idée de paysages et de mœurs auxquels il n'est pas accoutumé. Sans doute, elles ne le renseignent ni avec précision, ni avec exactitude, mais son imagination fait le reste. Il suffit d'un palmier, au tronc lisse duquel s'enroule un boa, et d'un horizon blanc, que limitent deux pyramides, pour évoquer, à des yeux d'enfant, la monotonie des déserts. — Et la gracieuse image d'Ensfelder, qui montre Gerda et son renne isolés sur un iceberg, a certainement familiarisé bien des écoliers avec ces lointaines contrées polaires, dont une explication dogmatique ne saurait suffire à dégager l'aspect.

L'imagination de l'enfant se satisfait dans les images d'Epinal, parce que le cadre restreint dont l'imagier dispose ne lui permet pas de tout dire; il faut beaucoup deviner et je songe encore, avec un étonnement amusé, aux perplexités dans lesquelles me plongeait telle image de Finot, *Fanfan-Bêtinet*. Oh ! ce Fanfan, comment faisait-il pour tuer la vache de sa mère et se revêtir ensuite de la peau? Par quel prodige arrivait-il à se dissimuler dans le tronc d'un chêne, et comment, malgré sa bêtise, pouvait-il, à la fin de l'histoire, « ayant reçu une éducation soi-

gnée, épouser la fille d'un marquis »... et devenir lui-même « marquis de la Bétinière ». Je vois encore les jeunes époux agenouillés sur des prie-Dieu de velours vert et courbés sous la bénédiction d'un prêtre dont la chasuble s'adornait d'une pèlerine et dont le manipule tombait jusqu'à ses pieds.

C'est que les événements vont vite dans les images d'Epinal, et c'est peut-être la raison pour laquelle les leçons qu'elles donnent frappent l'enfant, dont la patience est vite lassée et qui ne voit les rapports entre un événement et ses conséquences que si ces conséquences ne se font pas attendre. Qui serait assez imprudent pour se balancer sur sa chaise après avoir vu « Edgar le balanceur de chaise » tomber à la renverse si malencontreusement, en écrasant un chien qui l'entraîne ensuite dans je ne sais quelle course vertigineuse ? Qui s'aviserait de perdre son temps à des caquets, après avoir vu « Cécile la Bavarde », vêtue d'une jupe verte et d'un mantelet rouge, coiffée d'une fanchon jaune ornée d'un « suivez-moi, jeune homme » aller répondre de ses paroles imprudentes devant le « Comité des Médecins » d'abord et le tribunal correctionnel ensuite ?

Seulement ne nous étonnons pas trop si, plus tard, confondant un médecin avec un juge, la petit lectrice des images d'Epinal refuse de se laisser tâter le pouls.

C'est qu'évidemment, les vues sur la vie réelle ne sont pas toujours très exactes et la philosophie simpliste de nos imagiers, si elle est sans amertume, est aussi sans rigueur.

C'est ainsi qu'on y voit le pauvre (1), poursuivi par le « guignon », mener une vie de labeur, tandis que, penché sur la glèbe, il attache à des tuteurs des ceps de vigne

(1) *Chance et Guignon* (n° 748) 1860.

d'un vert émeraude, son compagnon, devenu riche, passe sur un cheval fougueux, suivi d'une meute aux abois. Détachant de ses lèvres le cor qui sonne l'hallali, le riche lance au pauvre une remarque dédaigneuse. Mais quelle éclatante revanche ! Voici que « dans un bal où le riche brillait de tout le prestige de l'opulence, il est soudain frappé de congestion ».

Désormais, un laquais vêtu d'une livrée rouge, le pousse dans une voiture d'infirme, où il semble vraiment bien mal installé, avec sa robe de chambre verte et son bonnet de coton, orné d'un nœud de ruban.

D'un côté, pauvreté et santé, de l'autre, richesse et maladie. Pourquoi tromper l'enfance, et ne pas l'habituer doucement à l'idée que la vie ne comporte pas un système rigoureux de compensations et que le travail et les privations n'ont jamais été des garanties de santé ? La bonté et la charité sont-elles, de même, des garanties de bonheur et si *Marie, l'amie des oiseaux et des pauvres* (1) fait un brillant mariage, que les enfants égaient de leurs chants, que les aveugles célèbrent sur leurs instruments, et auxquels les oiseaux mêlent leurs concerts, n'aurait-il pu arriver que la vie modeste et retirée de la jeune fille ait éloigné d'elle les épouseurs, avides de plaisirs mondains ?

Pourtant, ne soyons pas trop sévères pour ces erreurs dont le but est moral. Certains imagiers, et Finot est du nombre, ont d'ailleurs, parfois, lorsqu'ils donnaient libre cours à leur verve satirique, témoigné d'une observation plus profonde qu'il ne semble.

J'ai sous les yeux une vieille image intitulée le *Monde à l'envers* (1869) et qui porte en exergue ces quatre vers :

« *Comme la culotte du roi Dagobert*
« *En rêve j'ai vu le monde à l'envers*

(1) Dessinée par Ensfelder (n° 522).

« *Spectacle bizarre et des plus comiques*
« *Reproduit ici en traits véridiques* ».

L'on voit, dans cette image, des marmots bercer leur servante, des hommes porter le jupon et des femmes tirer le canon, des bœufs conduire la charrue et des souris donner la chasse aux chats. On y voit aussi des humains voltiger dans les airs et des bambins donner la férule à leur maître.

N'y a-t-il pas là matière à réflexions, et aujourd'hui que « les humains voltigent dans les airs » sommes-nous très éloignés du temps où les bœufs conduiront la charrue?

La moralité des images d'Epinal ne semble pas d'ailleurs résider dans la morale, qu'un peu naïvement le conteur veut tirer de son anecdote. Elle réside dans le caractère même qu'inconsciemment, parce qu'ils étaient simples et honnêtes, les vieux imagiers ont donné à leurs œuvres.

Ces humbles artisans n'ont connu d'autre horizon que les bords paisibles de la Moselle et les collines bleues des Vosges. Leur vie s'est écoulée uniforme, partagée entre un labeur aimé et les joies ou les tristesses du foyer.

Lucien Descaves a fait revivre, pour nous (1), l'intéressante figure de Georgin, le collaborateur de Jean-Charles Pellerin. Il nous le montre, travaillant dès l'enfance, et sans jamais s'enrichir, à ces bois « qu'il eût volontiers gravés pour rien. Il les signait pour sa peine, et sa peine était son salaire ». Il se souciait peu de la gloire et n'avait d'autre ambition que de suffire, par son travail, à ses besoins et aux besoins des siens. Aussi ses œuvres et celles de tous ces modestes artistes sont-elles l'expression d'une vie sereine, s'écoulant avec la régularité d'un

(1) Lucien Descaves. — *L'Imagerie d'Epinal.* Ollendorff, Editeur.

beau fleuve. Quelle image parlante que cette belle gravure, dessinée par Finot, gravée par Vanson et représentant le *Degré des âges !* Entre le bébé, dans son berceau, et les vieillards de cent ans sur leur lit de mort, s'échelonnent des couples d'enfants, d'adolescents, de jeunes gens aux allures un peu maniérées, aux physionomies un peu mièvres.

Les bébés de quatre ans portent tambour et poupée, à dix ans, ils chassent les papillons, à vingt ans, les jeunes gens vont la main dans la main, et à trente ans, ils se penchent ensemble sur un berceau... De cinquante à quatre-vingt-dix ans, les costumes s'assombrissent et les tailles se courbent, mais c'est l'un près de l'autre, que les vieillards s'acheminent lentement vers la tombe, et c'est une impression de sécurité que l'on éprouve à contempler l'image de cette vie sans fièvre, dans laquelle il semble que tous les événements soient prévus et que le lendemain n'ait d'autre rôle que de réaliser les promesses de la veille.

Quels intérieurs paisibles et quels ménages unis nous apparaissent généralement dans ces grossières enluminures qui parlaient à nos âmes d'enfant d'une vie simple et sans ambition !

On pourrait précisément reprocher aux images d'Epinal, faites par des artisans populaires, pour des enfants du peuple, de manquer un peu d'envolée. Les défauts qu'on y critique, ou les qualités qu'on y loue sont ceux dont les inconvénients et les avantages ont une immédiate répercussion sur la vie de chaque jour.

Comment en serait-il autrement puisqu'il faut que toute l'histoire se déroule en quelques lignes? On revient donc plus souvent sur la gloutonnerie, le bavardage, le manque d'ordre, et autres fléaux de la vie sociale que sur des défauts beaucoup plus importants, tels que l'hypo-

crisie ou la légèreté de caractère. De même, la fierté, l'oubli de soi ne sont le sujet d'aucune anecdote. Les images d'Epinal ne semblent donc pas très propres à élever l'âme des enfants. Mais elles s'adressent en somme aux tout petits et c'est déjà quelque chose qu'elles parviennent à les récréer.

Or, elles y parviennent sans peine, car elles débordent généralement de cette gaieté un peu gauloise, fort appréciée du très jeune âge. C'est sur les images d'Epinal que l'on voit, en effet, tant de pêcheurs malheureux que des chutes intempestives obligent à reprendre en hâte le chemin du logis, tant de provinciaux débarquant à Paris pour y être la proie d'ingénieux filous, tant d'enfants tombant dans des baquets ou restant accrochés par leur fond de culotte à une branche récalcitrante.

Tout cela est comique, d'un comique un peu vulgaire, assez niais parfois, mais à six ans, on n'est pas très difficile et ce pauvre M. du Guignon (n° 833), taché par le goudron, enflammé par le four du boulanger, baigné dans un bain d'encre, et finalement mis hors de chez lui par ses laquais, a fait pousser bien des éclats de rire.

La vogue des images d'Epinal fut très grande pendant toute la première moitié du XIX[e] siècle pour aller en déclinant, même à partir de 1852, date à laquelle Charles Pellerin établit dans ses ateliers, les procédés de la chromolithographie.

Désormais, on ne fait plus guère, d'ailleurs, que reproduire les gravures de l'époque antérieure, et l'imagerie, évoluant comme toute chose, finit par être presque exclusivement vouée à la réclame commerciale.

A remuer toutes les vieilles images, dit M. Perrout (1), il semble qu'on se promène dans un jardin rempli de

(1) M. Perrout. — *Les Images d'Epinal.* Ollendorff, Editeur

teintes communes et violentes, mais dont les parterres effleurés par la mort, commencent à s'éteindre. »

Ces parterres ont commencé à s'éteindre du jour où les progrès de la gravure ont permis la création des livres et des journaux illustrés. L'illustration se multipliait, perdait sa naïveté primitive, et peu à peu, les enfants mêmes délaissaient l'image grossièrement enluminée qui faisait piètre figure, auprès des vignettes, doucement teintées, de leurs nouveaux livres.

« Quelle chose émouvante que le déclin d'un métier succombant au progrès ! Il rend son âme au passé... Malheur aux vaincus ! Quelques croix çà et là — et l'oubli » (1).

L'image d'Epinal est-elle tombée dans l'oubli ?

Oui, si l'on considère que l'on ne songe plus actuellement à vulgariser, par elle, les évènements que le journal suffit à faire connaître. Non, si l'on croit que les choses n'ont pas besoin d'exister sous une forme tangible, pour vivre pourtant, vivre d'une vie intense.

Ces vieilles images, que des mains pieuses de collectionneurs entassent aujourd'hui dans des vitrines, ont contribué, comme toutes les œuvres sincères, à la formation ou à l'éclosion de certains traits de notre caractère national. Ces enfants, dont les mains impatientes ne chiffonnent plus les images à un sou, froissées avec tant de joie par des mains aujourd'hui flétries, ils sont néanmoins les héritiers de notre passé.

Or, le lien si fort qui nous rattache à ce passé, il est tissé de mille fils ténus : souvenirs évoqués, récits entendus, harmonies lointaines, vieilles images aux couleurs violentes, témoins attardés d'un siècle défunt.

---

(1) Lucien Descaves. — *L'Imagier d'Epinal.* Ollendorff, Editeur.

CHAPITRE V

PROGRES DE LA GRAVURE ET DE L'IMAGERIE

LES PÉRIODIQUES ILLUSTRÉS

L'un des principaux avantages des images d'Epinal, fut de permettre aux humbles d'avoir, eux aussi, leur bibliothèque. Grâce à elles, furent vulgarisées les merveilleuses histoires qui, sans elles, seraient demeurées, pour l'enfant pauvre, le luxe inaccessible.

C'est de ce besoin de vulgarisation que naquirent, au XVIII[e] siècle, les journaux « de lecture et de récréation ». Ils prirent naissance en Angleterre, où leur création s'expliqua par la cherté des livres que les grands seigneurs seuls pouvaient se procurer. Le doyen du génie est le *Gentleman's Magazine*, fondé en 1731 par le libraire Edouard Cave qui naturalisa en anglais, notre vieux mot de « magasin », afin de montrer qu'il *emmagasinait*, dans son journal, dés ressources contre l'ennui. Dix ans après, un Français réfugié à Amsterdam publie le *Magasin des Evénements de tous genres*. Le terme est adopté, et, ce que l'on appelait en France *Mercure* s'appellera désormais *Magasin*.

C'est à Londres où Mme Leprince de Beaumont se réfu-

gie après l'annulation de son mariage que paraît le premier journal d'éducation (1750).

Madame Leprince de Beaumont indique dans l' « Avis » un peu naïf qui sert de préface au journal, les droits qu'elle croit avoir au titre d'éducatrice.

« L'auteur du Magasin enseigne aux jeunes demoiselles, le français, l'écriture, l'arithmétique, la géographie. Elle montre l'histoire et donne aux jeunes personnes une méthode facile pour retenir les lectures et en tirer du fruit. Elle forme le style épistolaire et accoutume les enfants à écrire et à s'exprimer en termes clairs et précis. Depuis trois ans qu'elle exerce ses talents, elle a formé, dans tous ces genres, des écoliers qui font honneur à ses soins. »

En 1768, un autre *Journal d'Education* est présenté à Louis XV par M. Le Roux « maître ès-arts et de pension au Collège Boncourt à Paris ». Il veut, dit-il, faire des jeunes gens « des citoyens vertueux et instruits, rapportant tout à la religion, aux mœurs et aux sciences ».

Une vingtaine d'années après, Mme Mouret « descendante de La Fontaine, et auteur du plan d'éducation pour le sexe » présente à l'Assemblée Nationale, les *Annales de l'éducation du sexe* ou *Journal des Demoiselles*. Elle lit à la barre, son adresse à l'Assemblée, et se voit honorée d'une élogieuse réponse : « L'Assemblée, y est-il dit, reçoit avec le plus grand intérêt votre ouvrage, qui tend à inspirer l'amour de la patrie, le goût des bonnes mœurs, et à donner au sexe les lumières nécessaires à l'acquittement de ses devoirs. Vos vues sont dignes d'un siècle éclairé que vous embellissez, et qu'avait préparé votre illustre aïeul, M .de La Fontaine. Vous nous en retracez parfaitement les sublimes talents ».

Autant qu'il nous a été permis d'en juger par les rares exemplaires arrivés jusqu'à nous, ces journaux revêtent

une forme dogmatique, et, bien qu'ils prétendent à instruire et à récréer, ils ne s'acquittent guère que de la première partie de leur tâche.

L'*Ami de la Jeunesse et des Familles* (1827), *Le Journal des Jeunes Personnes,* fondé en 1832, par Mme Julie Gouraud, affectent une allure moins rébarbative, mais, néanmoins, le genre n'est pas trouvé encore. Cette religiosité vague, ce déisme sans portée, dont s'inspirent les livres ennuyeux et mièvre dont nous avons parlé, ont envahi le journal pour enfants, comme les autres œuvres destinées à la jeunesse, et *l'Ami de la Jeunesse,* en particulier, qui ne publie guère d'ailleurs que des traductions d'œuvres étrangères, possède, au plus haut point, ce caractère. On sent, dans chacun de ses articles, une intention moralisatrice, et, bien que ce ne soit pas, à proprement parler, un journal ennuyeux, il a, à mon avis, le grave défaut d'attrister ses lecteurs.

Aucun sourire, dans ces pages sévères : ce sont des récits, intéressants, peut-être, mais qui montrent la réalité sous un jour bien sombre. On y sent planer une éternelle menace, on lit, le cœur serré, la description de ces vies sans joie, que ne suffit point à éclairer la satisfaction, un peu platonique, du devoir accompli.

« Un saint triste est un triste saint », est-il dit quelque part, et c'est à quoi l'on ne peut s'empêcher de songer en lisant *les Rayons et les Ombres de la Vie de Catherine* ou bien *Pauvre Willie* ou encore cette *Question posée à la petite Anna* et qui consiste à savoir pourquoi Dieu l'a placée sur terre ?

Le journal d'éducation s'élabore, le journal de récréation n'est encore qu'une formule. Pourtant, le temps n'est pas loin où l'évolution des esprits et les progrès de la science

auront, sur les publications enfantines, une influence décisive.

En effet, les perfectionnements apportés à la gravure sur bois, l'invention de la lithographie et de la chromolithographie, n'eurent pas seulement des conséquences directes, comme l'apparition des images d'Epinal. On lit, en effet, dans la 13e livraison du *Magasin Pittoresque* (1833) cette phrase significative :

« Nous signalerons comme un moyen complémentaire d'instruction, presque inusité encore, les dessins et les images. Les procédés qui permettent de reproduire avec du métal d'imprimerie plusieurs empreintes du bois sur lequel sont gravés les dessins, et d'obtenir ainsi des exemplaires par centaines de mille, sont encore fort nouveaux, et n'ont peut-être pas acquis toute leur perfection. »

Le *Magasin Pittoresque* est le point de départ de toutes les publications illustrées à bon marché. Quand M. Edouard Charton en conçoit le plan et en prend la direction (1833), il se flatte de se servir de l'image pour concrétiser l'enseignement géographique, historique et scientifique qu'il a l'intention de donner au peuple, dans ses livraisons hebdomadaires à 0 fr. 10. Trouver des gravures sur bois fut, pour lui, un problème : les graveurs Andrews, Bert et Leloir en promirent quatre ou cinq par mois; Charton se rendit en Angleterre pour emprunter des clichés.

Mais l'impulsion était donnée : le succès du *Magasin Pittoresque* fut tel que les graveurs français se multiplièrent. De 1833 à 1914, ce journal va, se perfectionnant chaque jour, répondant chaque jour davantage aux intentions de son fondateur.

« Je voudrais recueillir en tous lieux, aux Musées, aux Bibliothèques, en voyage, dans mon expérience et dans mes convictions, tout ce qui m'a paru de nature à éveiller

de saines curiosités d'instruction et à entretenir de bons sentiments. »

Le *Magasin Pittoresque* était à citer, puisqu'il fut, pour ainsi dire, le précurseur des périodiques illustrés. Mais, Il n'est pas spécialement destiné à l'enfance, et l'élan donné par Charton aura une répercussion directe sur la littérature enfantine par la fondation, en 1864, du *Magasin d'Education et de Récréation* dont les trente-huit volumes, illustrés de cinq mille dessins, sont devenus, selon le mot de Legouvé : (1)

« Une véritable encyclopédie de l'enfance. »

Dès 1860, Pierre-Jules Hetzel (1814-1886) avait conçu le projet de rénover la littérature enfantine, au double point de vue du fond et de la forme. Il s'élève, à la fois, contre le livre niais et vulgaire, et contre le livre mal imprimé et pauvrement illustré. Pour remédier à cette indigence, il va grouper, autour de lui, toute une pléiade de littérateurs et d'artistes.

Jules Verne tiendra la curiosité en haleine par ses récits d'aventures, Jean Macé initiera les enfants aux mystères de la science, Hetzel lui-même, sous le nom de Stahl, sera tour à tour, un romancier et un moraliste : à la *Morale familière* succéderont les *Patins d'Argent* (1875) et en 1878, son chef-d'œuvre : *Maroussia.*

Le cadre du journal va, s'agrandissant chaque jour, et l'on appelle d'autres collaborateurs. La poésie va entrer dans le *Magasin* avec Victor de Laprade et Ratisbonne le roman, avec Jules Sandeau et Hector Malot, l'architecture avec Viollet-le-Duc, la lecture en action, avec Legouvé ; la grammaire avec Brachet.

Dès 1867, l'Académie française couronnait l'œuvre

(1) *Dictionnaire Pédagogique* de Buisson (p. 1760).

collective des trois fondateurs. Jamais récompense ne fut mieux méritée, car, jamais jusque-là, et rarement depuis lors, une publication enfantine n'a réalisé, avec autant de perfection, l'idéal exprimé par la devise du Journal : *Education-Récréation.*

La période la plus brillante du *Magasin* me paraît être celle qui s'étend de 1875 à 1884. Si l'on feuillette le nombre imposant de volumes que représente cette collection, on est frappé, à la fois, de l'unité de cette œuvre et de sa variété.

Chaque numéro bi-mensuel contient, dans ses trente-deux pages, une partie d'un roman de Jules Verne, illustré par Férat, par Bennett ou par d'autres artistes, pris à la France, à la Suède ou à l'Allemagne; un roman inspiré de l'observation de la vie enfantine; les œuvres de Blandy, de Lermont, de Stahl, y paraissent tour à tour.

Vient ensuite une histoire ou un article, d'un caractère scientifique. (*Voyage d'un botaniste dans sa maison :* (Aston), *Les Mystères du monde des Mites* (Méguin), *Aventures d'un Grillon* (Caudèze), ou les récits de Jean Macé.

Ce sont encore des récits destinés à faire connaître aux enfants les méthodes d'éducation du passé, tels que *les Souvenirs d'une Pensionnaire* (H. Fauquez) ou *la Vie de Collège dans tous les pays* (André Laurie).

Le numéro ne se termine jamais sans publier une poésie simple, dont l'inspiration est familière; lss œuvres de Victor de Laprade et celles de Ratisbonne paraissent, toutes, ou presque toutes, dans le *Magasin d'Education et de Récréation.*

Chaque numéro contient aussi l'un de ces charmants articles, que les éducateurs se plaignent de ne plus trouver, dans les publications destinées à l'enfance. Ces articles, sous une forme plaisante, et pleine de bonhomie,

disent aux enfants leurs vérités : Stahl, Legouvé, Lermont, Dupin de Saint-André, excellent dans ce genre :

« Les petites filles ont toutes sortes d'idées, écrit, en 1876, Dupin de Saint-André, elles croient que leurs papas et leurs mamans ont été placés sur la terre, uniquement pour leur donner de jolies robes, de beaux chapeaux, de nombreux joujoux... que leurs goûts, leurs désirs doivent servir de règle à la maison tout entière. »

Les petites filles, et même les petits garçons, continuent à nourrir de semblables illusions, mais on ne le leur fait plus guère remarquer, et les parents ne sont pas éloignés de penser que cette manière de voir est légitime.

« Pourquoi, demandait Lermont à ses petits lecteurs (1880), pourquoi Lucile est-elle malheureuse ? Parce qu'elle n'a jamais aimé rien au monde qu'elle-même, et qu'elle n'a, de sa vie, pensé aux autres. »

Le temps où les éducateurs écrivaient ces choses, était, en effet, le temps où l'on apprenait aux enfants à s'imposer parfois un sacrifice et à s'oublier pour les autres. C'était le temps où l'on disait au petit garçon, confortablement installé dans un coin de compartiment de chemin de fer : « Cède ta place à cette dame. » On dit aujourd'hui au petit garçon : « Garde ta place, tu l'as payée » et l'important jeune homme, assis auprès d'une dame, debout, continue à lire le petit journal illustré, dont les images grotesques le font rire, et dont le texte ne lui fait rien penser.

Est-ce à dire que Stahl et ses collaborateurs n'aient pas voulu faire rire leurs petits lecteurs ? Pour en douter, il faudrait ne pas connaître cette irrésistible Mlle Lili, dont les exploits, illustrés par Frœlich, sont devenus légendaires. Les cinquante-huit albums qui lui sont consacrés par Stahl, son créateur, ne sont que le recueil des pages

humoristiques, parues, au jour le jour, dans le *Magasin d'Education et de Récréation.*

A Mlle Lili, se joignent M. Toto, M. Jujules, la jeune Claudine, et deux amusants petits jumeaux, qui, de peur de se distinguer l'un de l'autre, ne se font jamais punir l'un sans l'autre.

Le charme de ces petits personnages réside, en grande partie, dans les délicieuses gravures qui les représentent. Geoffroy, après Frœlich. excelle à saisir leurs gracieuses attitudes. La face poupine de M. Toto (1879), l'opulente chevelure dans laquelle il plonge sa main, dans l'effort qu'il fait, au matin, pour se rappeler son rêve de la nuit, composent un ensemble fort attrayant. Et les petits gloutons devant un pot de crème, ou Mlle Lili disant « au revoir à ses petits cousins » (1887) éveillent toujours, en nous, le même intérêt amusé.

Sans doute, les attitudes des bébés sont, le plus souvent, comiques, et c'est bien dans leur vie de tous les jours que l'on nous fait pénétrer, mais — et c'est là l'infinie supériorité de ce comique — il n'a jamais rien de vulgaire.

Les illustrations des journaux d'enfants de notre époque sont grotesques par leurs couleurs, et de mauvais goût par leur inspiration. Elles reproduisent, fréquemment, des scènes d'ivrognerie ou des pugilats. Elles ridiculisent des difformités ou des disgrâces physiques. Il n'est pas rare d'y voir des écoliers, tirant la langue à leur maître, ou des enfants, jouant de bons tours à leurs parents.

La grande supériorité des récits illustrés de Stahl, c'est leur caractère élevé ou idéaliste. Pendant tout un semestre, l'on parcourt, avec M. Toto, « son Paradis » et, on le voit jouer avec les anges, au volant ou à cache-cache, on le voit, lancé avec eux sur une prodigieuse escarpolette. Plus tard, il nous apparaît, endormi dans son

petit lit; sa manche découvre un peu son bras dodu : il dort, dans l'attitude de l'abandon le plus profond, tandis qu'un ange, aux ailes transparentes, balance, sous ses yeux clos, les pavots du rêve.

Tel qu'il fut, le *Magasin d'Education et de Récréation* est bien l'image d'une époque, époque de vie familiale, dont les joies et les tristesses avaient le foyer pour cadre, époque où la grande affaire, pour les parents, n'était pas de gagner de l'argent, mais bien de léguer, à leurs enfants, un capital d'honneur et de probité !

On a appelé cette vie, la vie bourgeoise, et on lui a dénié tout caractère poétique ou idéaliste. Mais le véritable idéalisme ne réside pas dans ce snobisme de la science, qui saisit les générations actuelles, et le dédain des jeunes filles modernes pour leurs aïeules « pot-au-feu » ne se justifie point par les raisons qu'elles donnent.

Il n'y a qu'à relire les vieilles publications pour se convaincre que cette seconde moitié du XIX[e] siècle, si critiquée, si méconnue, fut celle où, sous les apparences de vies simples, consacrées à d'humbles travaux,

ennuyeux et faciles.

chacun cultivait jalousement, en soi, la petite fleur bleue, qui n'éclôt plus guère dans l'âme de nos contemporains.

Nous ne citerons que pour mémoire, les nombreuses publications enfantines, nées à peu près à la même époque, et qui se ressemblent toutes, sans qu'aucune ait le succès du *Magasin d'Education et de Récréation.*

Ce sont : *Le Journal des Enfants* (1855); *La Semaine des Enfants* (1857); *Le Dimanche des Enfants* (1863); *La Gazette de la Poupée* (1863); *La Mère Gigogne et le Petit Poucet* (1864); *Le Polichinelle* (1864).

Mais le seul éditeur qui puisse vraiment être comparé à Hetzel, est l'éditeur Hachette, qui fonde, en 1863, *la*

Poupée Modèle destinée aux petites filles, en 1873, *le Journal de la Jeunesse* destiné aux enfants de douze à quinze ans, et enfin, en 1881 *Mon Journal,* dont les images en couleurs séduiront particulièrement les petits lecteurs.

Du *Journal de la Jeunesse* nous ne dirons pas grand' chose, car les œuvres, qui y paraissent, sont celles qui seront éditées ensuite par Hachette dans les volumes in-8 Jésus, ou in-8° raisin, et que nous étudierons avec les auteurs bien connus qui les conçurent : Zénaïde Fleuriot, Mme Colomb, etc.

Mon Journal s'adresse aux tout petits, et durant les premières années de sa création, le texte en est vraiment insignifiant. C'est, au contraire, le moment où *La Poupée Modèle* atteint une certaine perfection (les vingt dernières années du siècle).

Ce Journal séduit d'abord les petites filles par ses suppléments : constructions en carton, vêtements de poupée...

Les récits qu'il publie mensuellement sont généralement courts, et ne se prolongent pas au-delà de trois ou quatre numéros. Les écrivains sont ceux de la *Bibliothèque rose* et nous y retrouvons les noms connus de Mme de Stolz, d'Emilie Carpentier, de Marie Lionnet, etc.

Ces récits ne dépassent pas le cadre étroit des menues préoccupations enfantines : on y parle beaucoup de poupées et de jeux, et les conseils moraux qui y sont donnés, visent surtout à former des enfants bien élevés, satisfaits de leur sort, soumis et respectueux.

Loin de moi la pensée de critiquer cet idéal qui en vaut bien un autre, et j'apprécie même assez les articles semi-humoristiques, signés « l'Invisible », et dans lesquels sont attaqués certains défauts des petites filles : la gourmandise, la malpropreté, le bavardage.....

Cette critique n'a jamais rien de grondeur.

« Du moulin du père Jean, dit-on, il ne sort que de bonnes choses, utiles à tous..... Et de celui de Lucette ? Il fait aussi son tic-tac, le plus qu'il peut, sans s'arrêter : c'est étourdissant, on ne sait plus où donner de la tête. » (1)

Et, comme les observations sont sages : Je sais, je sais, dit toujours Germaine.

« Si vous tenez à savoir, petite fille, travaillez longtemps, péniblement... Et puis, quand vous serez devenue une petite personne très instruite, voulez-vous que je vous dise ce qui arrivera ? Vous vous apercevrez qu'il vous reste encore une multitude de choses à apprendre, et alors, vous ne répéterez plus votre éternel refrain. « Je sais ' je sais ! » (2)

On ne saurait mieux dire et plus simplement. Parfois, le journal tente d'arracher, pour un instant, ses petites lectrices à leurs préoccupations puériles :

« Si vous voulez aujourd'hui, mes mignonnes, nous allons causer sérieusement; oh ! ne froncez pas le front; on ne peut pas toujours rire, ni toujours jouer; il faut réfléchir un peu, il fait bon de descendre en soi et de penser ».

L'instruction n'est d'ailleurs pas négligée, dans ce Journal, et, outre « la Vieille Poupée » qui donne à ses lectrices des explications de travaux manuels ou des recettes de ménage, Emilie Carpentier leur indique, chaque mois, les livres à lire et met à leur portée quelques faits historiques ou géographiques. C'est dans la *Poupée Modèle* que nous avons fait connaissance avec Léonidas et Alcibiade, et que nous avons appris que la presqu'île de Yucatan était ainsi nommée de la réponse des Mexicains à Hernandez de Cordoue :

(1) *La Poupée Modèle* (1880, p. 171).
(2) *La Poupée Modèle* (1881 p. 195).

« Yucatan ? (que dites-vous ?) ».

Nous y avons appris aussi le nom des poissons de la mare, le sens du mot « aérolithe » et maintes notions de ce genre.

Plus tard, mon *Journal* devint pour les petits garçons ce que la *Poupée Modèle* était, depuis longtemps, pour les petites filles. Ces deux publications s'adressent aux enfants de six à huit ans, et les enfants plus âgés manquent de journaux à leur portée.

En 1880, naît un nouveau journal, qui conquiert très vite les faveurs du public enfantin. C'est le *Saint-Nicolas*, édité chez Delagrave. Les dix petites vignettes de sa couverture en annoncent les ambitions. Il se propose de donner à ses petits lecteurs des contes, des récits de voyages et d'aventures, de les intéresser au jardinage, aux arts, aux sciences, et de leur apprendre des jeux nouveaux.

Voici un vaste programme, auquel ne semblent pas devoir suffire les huit feuillets in-octavo, du magazine. Je lui reprocherai, en effet, de ne donner, à ses différentes rubriques, qu'une place très restreinte.

Le petit roman en cours ne progresse que bien lentement, à travers les deux pages hebdomadaires qui lui sont réservées, et les auteurs trop obligés de se restreindre, ne peuvent donner, sur toutes choses, que des aperçus par trop succincts.

Des pages entières sont consacrées d'ailleurs à une « Boîte aux Lettres » que nous n'avons trouvée, jusqu'ici dans aucune publication enfantine.

Sous les pseudonymes assez significatifs de « Brise-tout » « Gribouillard » « Boîte à caprices », les abonnés du journal échangent une correspondance hebdomadaire, avec « Saint Nicolas » qui leur donne de sages conseils, s'intéresse à leur santé et s'attendrit sur leur sort.

Candide *Saint-Nicolas !* seriez-vous l'ancêtre de ces lamentables « courriers » dont se complètent aujourd'hui la plupart des journaux illustrés ?

Serait-ce à vous que nous devons les pauvretés, les paradoxes et les opinions amorales qui parcourent le monde, à la faveur de la correspondance échangée entre « Lasse de vivre » et « Victime de l'Amour » ?

Je veux en douter, mais je n'apprécie pas trop cette correspondance entre inconnus.

Le texte du *Saint-Nicolas*, encore une fois un peu pauvre, se revêtait d'une impression soignée et élégante. Sur le papier satiné, les gravures vraiment artistiques, ressortaient agréablement, et, tout compte fait, ce Journal était propre à donner aux enfants le goût du beau.

Le Saint-Nicolas a malheureusement disparu.

La période qui s'étend de 1890 à 1900 semble être la période la plus brillante des publications à l'usage de l'enfance. En 1889, l'éditeur A. Colin fonde, avec le concours de Blandy, Robida, J. Naurouze, M. Delorme, Magbe[illegible], Christophe, etc.... une revue hebdomadaire *Le Petit Français illustré.*

Ce journal illustré est, sans contredit, le modèle du genre, et je ne pense pas qu'il y ait, dans le passé, et moins encore dans le présent, aucun périodique hebdomadaire qui puisse lui être comparé.

Chaque numéro de douze pages (in-octavo) porte, pour ainsi dire, une gravure à chaque page, et renferme, en outre des deux romans en cours, des articles scientifiques, historiques, une page de « Variétés » contenant parfois de très curieuses remarques, et une page humoristique.

Les romans pour enfants, parus dans le *Petit Français Illustré* appartiennent, ce me semble, à un genre tout nouveau qui tient, à la fois, du récit d'aventures, et de l'étude

de caractère. On avait, jusqu'ici, assez peu tenu compte des besoins de l'imagination des enfants. Ces besoins n'avaient été satisfaits que par les récits merveilleux, ou les romans d'aventures. Un romanesque d'un autre ordre apparaît dans le *Petit Français*. Des enfants, en apparence, comme tous les autres, se trouvent mêlés à des aventures qui ont, pour cadre, les pays lointains, et même, suprême audace, les siècles passés, dans lesquels, à la faveur d'un rêve, ils se trouvent transportés (1).

Le *Petit Français* a complètement rompu avec la tradition qui voulait qu'un journal d'enfants fût avant tout, religieux. Est-ce à dire que la préoccupation morale en soit absente ? Non, car cette publication, n'étant jamais quelconque, exerce sur ses petits lecteurs, l'influence que doit exercer toute œuvre sincère, exempte de parti-pris, et foncièrement honnête. On y sent vibrer un patriotisme éclairé, une foi ardente dans les destinées de la France, un attachement profond à tout ce qui fait la gloire de notre pays. En 1892, on fait connaître par d'intéressants articles, tous les enfants qui illustrèrent, par leurs exploits, le peuple dont ils sont issus, et, sans jamais revêtir la forme sermonneuse, tous les récits tendent à montrer à l'enfant que le vrai bonheur se trouve dans le travail honnête.

Les tendances de la *Revue Mame,* fondée aux environs de 1895, sont nettement catholiques. Mais tel est le changement accompli dans les esprits, que ce Journal, lui-même, est un journal de récréation en même temps qu'un

---

(1) Voir plus loin : Chapitre VI. — Les Livres instructifs. Voir dans la Bibliothèque du Petit Français: *L'Emeraude des Incas* (CH. NORMAND). *Chryséis au désert.* (GÉRARD-MONTMERIL).

journal d'éducation. Et, quel beau journal ! La qualité du papier, la netteté des caractères, la perfection des gravures le mettent hors de pair. Malheureusement, sa vie fut éphémère, mais pendant les quelques années où il charma les enfants et les adolescents, il fit paraître des œuvres d'écrivains en renom, qui ne crurent pas déroger, en consacrant leur talent à instruire les enfants et à leur plaire.

C'est dans la *Revue Mame* que parurent les œuvres de René Bazin (*les Contes de bonne Perrette, le Guide de l'Empereur, Stéphanette*) (1) Georges Pradel, Gustave Toudouze, Pierre Maël y collaborèrent également, et Guy Chantepleure y publia ce délicieux *Château de la Vieillesse*, œuvre toute de délicatesse et d'émotion.

Les enfants ne se contentaient naturellement pas des publications qui leur étaient spécialement destinées, et c'est pourquoi nous ne pouvons manquer de donner ici un souvenir ému aux journaux illustrés de la librairie Blériot et Gautier : *l'Ouvrier et les Veillées des Chaumières* qui publièrent les œuvres de Paul Féval, d'Oscar de Poli, d'Alexandre de Lamothe, de Raoul de Navery, de Charles Buet, comme celles de Zénaïde Fleuriot et d'Aimé Giron...

Ces œuvres étaient destinées aux jeunes gens, plutôt qu'aux enfants, mais leur incontestable moralité permettait de les laisser entre toutes les mains, et fillettes et garçonnets passèrent de bien douces heures en compagnie de « Patira » de « Jean Canada » ou du « Petit Cadok ».

Que reste-t-il aujourd'hui de ces périodiques auxquels beaucoup d'enfants doivent tant ? La plupart d'entre eux, qui avaient vécu tant bien que mal, jusqu'aux environs de 1914, sont morts aujourd'hui, tués par ces publications

(1) Cette dernière œuvre déjà publiée par l'*Union* en 1883.

encyclopédiques, imitées des *magazines* étrangers, et qui ne correspondent nullement aux besoins des esprits français.

Ceux qui restent ont perdu toute valeur, et les meilleurs de ceux qui sont nés au début de ce siècle, procèdent de fâcheuses méthodes d'éducation. Le texte y est, d'ailleurs, réduit à quelques lignes de minuscules caractères, et les illustrations, le plus souvent caricaturales, ne dénotent aucun souci moral ou esthétique.

Quelques-unes de ces publications : la *Semaine de Suzette* et l'*Echo du Noël,* par exemple, visent encore à édifier l'enfant, mais l'insuffisance de leur présentation les classe bien au-dessous des journaux du siècle dernier. Le papier en est de qualité inférieure, l'impression laisse à désirer, les gravures en sont grossièrement enluminées.

Comme la plupart des œuvres destinées à l'enfance, le journal pour enfants se meurt, et pourtant, il a eu, sur le développement de l'esprit de beaucoup de Français, une influence décisive. N'a-t-il pas, parfois imposé sa marque à certains écrivains ? Lorsque M. Gaston Leroux composait son *Epouse du Soleil* (1), n'obéissait-il pas à une réminiscence, inconsciente ou non, qui le faisait vivre de très près avec les personnages de cette *Emeraude des Incas,* dont le *Petit Français illustré* de 1890, nous avait conté les troublantes aventures ?

Et, lorsqu'au cours de ces dernières années, les critiques discutaient gravement sur la question de savoir si *She,* de Rider Haggard, n'ayant jamais été traduit, M. Pierre Benoît, ignorant l'anglais, avait pu s'en inspirer dans son *Atlantide,* je revoyais, en souriant, une autre page de l'auteur anglais, parue en 1887, dans le *Magasin*

(1) *L'Epouse du Soleil* (éd. Laffite).

d'Education et de Récréation (1). C'est cette page-là, l'affreuse description d'une grotte, peuplée de cadavres pétrifiés, qu'avait soudain fait surgir à ma mémoire, la lecture de l'*Atlantide*. Et, quand parut la *Chaussée des Géants* n'y eut-il pas, parmi les anciens abonnés de la *Semaine des Enfants* quelques mémoires assez fidèles pour se souvenir qu'une description géographique, accompagnée de détails historiques, leur avait autrefois fait connaître cette merveille géologique ?

Même si nous écartons de notre pensée toute idée de plagiat, nous n'en sommes pas moins obligés de reconnaître que les publications enfantines, à force de remuer des idées variées, donnent à leurs petits lecteurs, mis en contact avec une œuvre nouvelle, cette impression de « déjà vu » qui est un commencement de culture.

A notre époque d'incessante trépidation, où les enfants, pris par les études et par les sports, ne font plus guère que passer au foyer familial — ce foyer qui n'a plus, d'ailleurs, la stabilité de jadis — l'éducation intellectuelle ne se fait plus guère par l'ambiance. Les enfants apprennent ce que leurs maîtres leur enseignent, mais ces connaissances ne s'appuient, dans leur esprit, sur aucune connaissance antérieure, et n'appellent aucune réminiscence : ce sont des notions isolées qui ne les intéressent pas, parce qu'elles ne font allusion à aucun fait connu.

Les publications enfantines sont seules propres à combler cette lacune, et ceux d'entre nous qui eurent l'occasion de compter les jours qui les séparaient de l'instant où le facteur remettrait entre leurs mains, le journal, à l'illustration si pleine de promesses, doivent regarder cela comme un inestimable privilège.

---

(1) Ridder Haggard. — *Les Mines du Roi Salomon.*

C'est parce que nous avons joui de ce privilège, et goûté ces joies sans nombre, que nous nous attendrissons sur le sort des petits enfants d'aujourd'hui.

« Toujours les hommes se ressemblent » disait Schiller, en parlant d'Euripide, et les enfants surtout se ressemblent. Ceux d'aujourd'hui aimeraient, sans nul doute, ce que nous aimions, et on leur donne, pour satisfaire leur sens esthétique et combler les besoins de leur cœur, le récit des exploits sportifs de quelque gamin effronté — exploits décrits à grand renfort de couleurs violentes, sur un papier qui ne servait jadis qu'aux réclames des grands magasins.

CHAPITRE VI

LES LIVRES INSTRUCTIFS

Si d'année en année, les éducateurs et les écrivains prenaient mieux conscience des besoins intellectuels de l'enfance, et si les progrès de la science et des arts permettaient de mettre entre les mains des enfants des livres aussi attrayants par la forme qu'intéressants par le fond, on n'abandonnait pas cependant la formule chère aux pédagogues de la fin du XVIII[e] siècle : « Instruire en amusant ».

Cette formule, dont l'application peut amener de si intéressantes innovations, peut donner lieu aussi à une interprétation fâcheuse.

S'instruire est une chose, s'amuser est une autre chose, et sauf lorsqu'il s'agit de tout petits, il n'est peut-être ni très utile, ni très moral de confondre l'une et l'autre. La véritable acquisition mentale est la récompense de l'effort, et l'enfant doit apprendre, le plus tôt possible, qu'à l'heure du jeu succède normalement l'heure du travail.

D'ailleurs, les auteurs des volumes d'instruction attrayante, se sont, il faut l'avouer, assez peu souciés de remplir la seconde partie de leur programme.

Certains d'entre eux ont cru, un peu naïvement, qu'il leur suffisait de donner à leurs descriptions géographiques ou à leurs démonstrations scientifiques, une forme dialo-

guée pour que les enfants, pris au piège, croient, en les lisant, lire un livre récréatif.

Mais, surtout, les progrès de l'illustration ont eu pour conséquence indirecte d'amener la diffusion des livres instructifs, auxquels il semblait qu'une parure artistique suffirait à donner de l'attrait.

Cette diffusion fut, en grande partie, l'œuvre du *Magasin Pittoresque*. Dès 1860, M. Charton crée la Bibliothèque des Merveilles, publiée chez Hachette et dans laquelle paraissent les œuvres de Bouant, de Guillemin, de Fonvielle, de Hayes, de Palgrave, etc.

Ces volumes in-16, reliés de percaline rouge et ornés de nombreuses gravures, ont l'apparence de livres d'étrennes, et c'est ce que j'ai peine à leur pardonner : ouvrir un petit volume que l'on croit être un livre de la Bibliothèque rose et lire sur la première page : *Le Ciel, les Comètes, La Lune, le Soleil — le Son* (1) ou encore : *les grandes scènes de la nature — La mer polaire* (2) est une épreuve que l'on ne devrait pas infliger à un enfant.

Les livres de Castillon, professeur au Collège Sainte-Barbe (3), témoignent beaucoup plus nettement du désir de donner une forme familière et intéressante aux connaissances scientifiques qu'il s'efforce de faire acquérir aux enfants. On sent que cet auteur connaît l'enfance et qu'il sait lui parler le langage qui lui plaît.

Sans doute, ces enfants qui, tout en jouant avec des pistolets de sureau et des balles de caoutchouc, découvrent la loi de la compressibilité des corps et qui, en se servant d'une fronde, apprennent ce qu'est la force centrifuge, sont

---

(1) Guillemin.
(2) F. de Lanoge.
(3) *Récréations physiques. — Récréations chimiques* Paris Hachette 1879.

des enfants un peu trop bien doués pour leur âge, et, tout comme Adèle et Théodore, ils font parfois figure d'insupportables petits pédants.

Toutefois, l'auteur a, le plus souvent, d'ingénieuses transitions pour passer d'un sujet à un autre et les notions scientifiques que les enfants acquièrent s'entourent de circonstances pittoresques qui donnent de la vie au récit. C'est ainsi que la théorie des vases communicants est expliquée au jeune Pierrot par l'aspersion qu'il doit au tuyau d'arrosage du jardinier et que la conductibilité des corps lui est révélée par la brûlure dont il est victime :

« Aïe ! aïe ! que c'est chaud ! s'écrie-t-il. Je n'ai pourtant touché au feu que du bout de cette pincette qui m'a rôti les doigts à l'instant même. » L'auteur sait même parfois satisfaire l'imagination de ses lecteurs par des tableaux qui semblent empruntés à un conte de fées, bien que la science en fasse tous les frais. Telle est la description du salon destiné à initier les enfants aux mystères de l'électricité :

« La salle était éblouissante à voir ; dans d'élégants vases de cristal, bouillonnait de l'acide sulfurique étendu d'eau et s'échappant par des tubes capillaires en jets de flamme ; sur deux consoles, des vases, contenant de l'éther sulfurique, donnaient des feux colorés, puis dans la partie la plus reculée de la salle et vers la jonction de deux rideaux de velours qui semblaient cacher quelque mystère, étincelait un véritable soleil, astre brillant sur lequel il était impossible de reposer la vue plus d'une minute.

Sur une table d'acajou était posée une jolie petite corbeille en verre filé, remplie de boutons de rose artificiels. »

Toutefois, malgré le réel intérêt de certains chapitres, les livres de Castillon demeurent avant tout des livres instructifs, et, nonobstant leur titre, on ne peut les considérer

comme récréatifs. L'incident comique, le détail pittoresque ont beau rompre, de temps à autre, la monotonie de la leçon de sciences, cette leçon n'en existe pas moins, et la forme qu'elle revêt est essentiellement dogmatique.

Les rôles sont intervertis, sans doute, et ce sont les élèves qui posent les questions auxquelles le maître répond, mais c'est là la seule différence que l'on puisse relever entre la leçon proprement dite et ces leçons-là dans lesquelles, l'enfant ayant demandé :

— « Combien donc la vapeur de l'eau tient-elle de fois la place de l'eau même ? »

le maître improvisé répond :

— « Mille sept cent fois, mon ami, lorsqu'elle est produite par une température de cent degrés à l'air libre. »

— Et de combien, intervient quelqu'un, cette vapeur pèse-t-elle sur les parois des vases où elle se trouve enfermée ?

— Elle y exerce une pression de 1 kg. 033 gr. par centimètre carré, mais lorsqu'elle est comprimée dans un appareil autoclave... »

Toutefois, il faut savoir gré à M. Castillon d'avoir mis en pratique avec ingéniosité le précepte de Rousseau : « Les choses ! les choses ! Je ne répéterai jamais assez que nous donnons trop de pouvoir aux mots. »

La définition ne vient, en effet, jamais qu'après l'exemple, et l'exemple est toujours pris dans la vie familière, celle avec laquelle l'enfant est continuellement en contact.

Les collaborateurs scientifiques du *Magasin d'Education et de Récréation* ont fait un effort réel pour présenter, eux aussi, les notions élémentaires de physique, de chimie ou d'histoire naturelle, sous une forme attrayante.

Les titres mêmes de leurs ouvrages sont déjà pitto-

resques. Ce sont :

Histoire d'une bouchée de pain. — Les serviteurs de l'estomac, de Jean Macé. — *Voyage d'une fillette au pays des étoiles. — Promenade d'une fillette autour d'un laboratoire,* de Gouzy. — *Aventures d'un Grillon. — Histoire d'une population d'insectes. — Histoire surprenante de cinq moineaux,* du docteur Candèze ; et les intéressantes œuvres de Viollet-le-Duc : *Histoire d'une maison. — Histoire d'une forteresse. — Histoire de l'habitation humaine. — Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale.*

L'originalité du Dr Candèze consiste à mêler, dans ses histoires d'insectes, la morale familière à des notions d'entomologie. Il a su « chercher dans l'étude du plus petit des mondes, du monde des insectes, des leçons applicables à l'univers entiers » (1).

En effet, obliger l'enfant à se pencher vers les plus petits représentants du règne animal, c'est, non seulement, lui donner des notions d'historie naturelle, mais c'est encore l'intéresser à des êtres, qui sont, le plus souvent, ses jouets ou ses victimes.

Les œuvres de Gouzy revêtent une forme humoristique qui les fait apprécier des enfants auxquels la science n'apparaît plus comme une vieille dame rébarbative, mais bien plutôt comme une fillette un peu folle, toujours prête à plaisanter avec eux.

C'est ainsi que les principes de la force, « Point d'application » « Direction », « Intensité » leur sont enseignés par l'amusante histoire du précepteur dont l'élève faisait chaque jour une malencontreuse chute. Le père de l'enfant indique alors au précepteur, à l'intelligence lente, comment il doit s'y prendre pour retenir son élève : lui donner

(1) *Revue scientifique.*

une poussée, mais le précepteur donne la poussée d'arrière en avant, — la donner d'avant en arrière, mais au lieu de pousser l'enfant avec la main, il le pousse avec le pied... la donner à la poitrine, mais cette fois la poussée est si vigoureuse que l'enfant tombe à la renverse sans connaissance... Et l'auteur conclut : « Dieu soit loué, s'écria le père, vous n'avez pas tout à fait tué mon fils ; mais comme on ne peut savoir ce qui arriverait la prochaine fois, j'aurai le regret de me priver de vos services ! »...

Mais comme le précepteur connaissait des forces tout ce qu'il en faut connaître, il alla ouvrir, à l'usage des bourgeois de Falaise, ses compatriotes, « un cours de mécanique qui a, dit-on, beaucoup de succès ». Il faut reconnaître d'ailleurs, que Gouzy, tout comme les autres écrivains scientifiques, ne persiste pas longtemps dans ses intentions récréatives et que, lorsqu'un peu plus loin, il décrit les aérostats, les jets d'eau, les bateaux ou qu'il parle du poids spécifique, il est entraîné à oublier l'âge de ses auditeurs et à leur faire de bien savantes démonstrations.

Je ne veux pas vous instruire, avait dit l'auteur dans sa Préface (1) « à grand renfort de science et de démonstrations arides.

Car je hais les robins, les pédants et les cuistres — mais en causant avec vous comme causent deux bons amis. »

Sans étalage de science et sans pédantisme, l'auteur a peu à peu oublié qu'il était un ami pour se souvenir seulement qu'il était un savant, et il ne semble pas que ses œuvres aient considérablement augmenté le bagage scientifique de ses petits lecteurs.

Malgré les efforts des autres collaborateurs de Stahl,

(1) *Promenade d'une fillette autour d'un laboratoire.* — Hetzel (1887).

il ne semble pas davantage que les notions de physiologie, d'architecture, soient plus aisément gravées dans l'esprit des enfants à l'aide des livres de Jean Macé et de Viollet-le-Duc.

Un autre écrivain, qui n'appartient pas, lui, à la pléiade du *Magasin d'Education et de Récréation,* M. Arthur Mangin, a cru, comme ses prédécesseurs, à la possibilité de rendre attrayantes, les notions les plus ardues.

« Faire accepter l'instruction comme un délassement, comme un plaisir, à des lecteurs pour qui elle est d'ordinaire un labeur subi comme un mal nécessaire, c'est sans doute une œuvre méritoire et utile, et l'auteur de ce volume s'honore d'y avoir consacré la plus grande partie de ses humbles travaux (1) » dit-il au début d'un de ses ouvrages.

Et fort de sa conviction, M. Mangin conte aux petits Français la vie des grands savants qui s'appelèrent Ambroise Paré, Lagrange, Laplace, Buffon, Ampère, Arago, car « la jeunese doit une profonde gratitude à ceux qui ont allumé le foyer dont elle reçoit les rayons ».

Encore, ces belles vies, racontées en un style élégant, ne manquent-elles pas d'un certain attrait.

Les anecdotes, propres à peindre le caractère des grands hommes dont il s'agit. sont assez nombreuses, et certains des propos qu'on leur prête sont de nature à séduire des esprits enthousiastes.

C'est Berthollet soutenant devant le tribunal révolutionnaire que l'eau-de-vie fournie aux armées par des industriels, déjà emprisonnés n'est pas empoisonnée et absorbant, pour confirmer ses dires, un verre du liquide incriminé :

« Tu as bien du courage », lui dit Robespierre.

---

(1) A. Mangin. — *Les Savants Illustres.* (Ducrocq, Editeur).

— « Peut-être en ai-je montré davantage en écrivant mon rapport » répartit le chimiste.

Et c'est Thénard qui, pendant son cours à l'Ecole Polytechnique, porte machinalement à ses lèvres un verre placé devant lui et, sans perdre son sang-froid, dit :

« Messieurs, je viens de m'empoisonner avec une solution de sublimé corrosif, je puis encore en conjurer les effets en prenant de l'albumine : qu'on aille me chercher des œufs. »

Les traits de ce genre abondaient dans cet ouvrage, et à les lire, les enfants de la fin du XIX[e] siècle éprouvaient, sans nul doute, des émotions analogues à celles qui étreignaient les petits enfants de jadis à la lecture de Plutarque.

M. Mangin fut certes moins bien inspiré lorsqu'il écrivit ces fameux *Mystères de l'Océan* dont la magnifique couverture rouge et or s'adornait de poissons étranges, de coquillages contournés et de coraux arborescents. — Oh ! le splendide volume in-octavo, édité chez Mame (1889), illustré par Freeman et Noël et dont l'aspect évoqua pour nous d'éblouissantes visions : *Les Mystères de l'Océan !* Qu'allait-on nous en révéler ? Il allait être question, sans nul doute, de ces palais aux murs de cristal où vivent les sirènes avec lesquelles Andersen nous avait si bien familiarisés. — On y contemplerait des navires-fantômes portés sur le dos argenté de poissons multicolores, on découvrirait des trésors magiques, ensevelis dans des grottes mystérieuses... Et dans les abîmes sans fond de l'Océan glauque, l'on verrait se profiler les tours et les clochers de cette ville d'Ys, dont aux soirs d'automne l'on entend encore les lointains carillons...

L'on ouvrait le livre et la désillusion que l'on éprouvait était de celles qui éveillent dans des âmes d'enfant le dégoût de cette science que l'on prétend faire aimer. Tout

est décrit dans ce livre, tout est expliqué : « les déluges » et les « marées », les « spasmes de l'Océan » et « les fossiles ». J'en éprouve encore un ennui rétrospectif.

Les livres instructifs étaient, dans cette seconde moitié du XIX[e] siècle, si fort à la mode, qu'on n'en épargnait pas l'épreuve aux tout petits eux-mêmes. Cette charmante Bibliothèque bleue, destinée aux tout petits enfants, renfermait elle aussi des ouvrages mi-récréatifs, mi-instructifs. — Mme Fresneau, née de Ségur, en publie un certain nombre. Dans *Une année du petit Joseph* (1), elle suit jour à jour la vie d'un enfant de quatre ans qui apprend, tour à tour, à connaître la neige, la vapeur, les divers travaux agricoles, les insectes, etc.

A peu près à la même époque (1887), un autre écrivain Henry Berthoud, publiait un ouvrage qui se distingue nettement des œuvres analogues. Sous ce titre : *L'Esprit des Oiseaux* (2), il donne une série d'observations et d'anecdotes bien choisies, destinées à faire connaître à ses petits lecteurs : les moineaux, les hirondelles, les bouvreuils et tous les oiseaux familiers, enfin les gallinacés et les oiseaux exotiques.

L'auteur ne se contente pas de décrire les oiseaux dont il parle et de donner des exemples de leur instinct, il les montre aussi dans l'histoire et dans la légende, nous conte qu'un lieutenant de Magellan, offrant à Charles-Quint un oiseau de Paradis, le présente comme un transfuge du Ciel et que Walter Raleigh offrit à Elisabeth d'Angleterre des serins des îles Fortunées qui chantaient l'air à la mode : *J'étais dans l'ombre et j'ai vu le soleil d'Angleterre* (3).

Il arrive donc de temps en temps qu'un livre instructif

(1) Bibliothèque des petits enfants. — Hachette (1885).
(2) Editeur Mame. — Illustrations de Yan d'Argent.
(3) Cité par Walter Scott dans « *la Prison d'Edimbourg* ».

soit attrayant, mais, il faut le reconnaître, c'est là l'exception, et si nous faisions pour les livres géographiques, l'étude que nous venons de faire pour les ouvrages scientifiques, nous nous heurterions aux mêmes erreurs. Ces livres abondent en descriptions peu imagées, en études de mœurs sans intérêt, et l'on s'étonne toujours de les voir classés dans les œuvres récréatives, à une époque où les livres scolaires eux-mêmes commencent à devenir attrayants.

Nous ne citerons que pour mémoire les livres de lecture courante, jamais égalés depuis, et dûs à la plume de Mme Fouillée (sous le pseudonyme de Bruno). Nous voulons parler du *Tour de France par deux enfants* et de *Francinet*.

Si la plupart des auteurs d'ouvrages prétendus instructifs ont échoué dans leur entreprise, n'est-ce pas, parce que, comme nous le disions en commençant, à vouloir confondre l'instruction et la récréation, on risque d'ennuyer sans instruire ?

Faut-il donc renoncer à présenter aux enfants l'instruction sous une forme attrayante ?

Il y a là une question de mesure : certaines notions ne peuvent, quelle que soit l'ingéniosité de l'auteur, revêtir une forme récréative.

Ces notions-là, c'est à l'école qu'on les apprend. L'enfant sait qu'il est là pour travailler et accepte, en somme, docilement d'emmagasiner bien des connaissances ardues. Mais indépendamment de ces notions précises que l'on ne peut, sans ridicule, transformer en un jeu (règles de grammaire ou d'arithmétique, formules chimiques, nomenclature historique ou géographique), il y a dans mainte étude des points qui prêtent au développement imagé, et ce sont

ces points-là qu'il appartient à l'écrivain de préciser. Il faut donc choisir.

Ayant choisi, si, sans arrière-pensée pédagogique, en se souciant seulement d'être à la portée de ses petits lecteurs, l'auteur se laisse prendre au charme de son sujet et permet à son imagination de colorer son récit, son œuvre sera intéressante, et, parce qu'elle intéressera, elle instruira.

Un pareil livre est-il possible ? Oui, car il a été conçu et son auteur, presque inconnu, a, ce me semble, atteint la perfection du genre.

Initier les enfants aux civilisations passées, les promener à travers les pays lointains sans leur donner un instant l'impression qu'on les instruit, respecter la couleur locale et donner cependant aux petits lecteurs l'impression que les personnages dont on leur parle sont tout proches d'eux, qui plus est, vivent en eux, tel est le résultat qu'atteint, en se jouant, Gérard Montméril, auteur de *Au bon vieux temps* et *Par tous pays*. (1)

A la faveur d'un rêve, le lutin du foyer transporte Marguerite et Marcel dans les ténèbres de la pré-histoire, leur fait fouler du pied la boue sanglante des Catacombes, les transporte sur le cheval de guerre des croisés, les lance au milieu des massacres de la Saint-Barthélemy, fait entrevoir à Marguerite la vie cloîtrée qui attend les filles pauvres de l'ancienne monarchie, et à Marcel la vie hasardeuse des « tapins » de la République.

Et le titre se justifie, car les frères, la sœur et tous les petits lecteurs sont désormais convaincus que mieux valent encore Louis-le-Grand et Fénelon...

« Voulez-vous maintenant l'antiquité grecque ? » leur dit la voix moqueuse du lutin...

---

(1) *Le Petit Français illustré*. — 1892-1893. — 1893-1894.

Non, non, s'écrie Marcel, j'en ai assez du temps passé; si le nôtre ne vaut pas mieux, il vaut du moins toujours autant. »

Pourtant, tout en contemplant les timbres bigarrés que renferme son album, Marcel se prend à rêver de pays lointains, et le lutin, devenu postillon, va lui faire parcourir, en compagnie de sa sœur, toutes les parties du monde. Comme il l'avait fait pour chaque époque, l'auteur choisit dans chaque nation, le trait caractéristique du paysage et des mœurs et il le met savamment en lumière.

C'est la Hollande, avec ses rues pavées de carreaux multicolorés, et sa campagne mélancolique dont les moulins semblent attendre don Quichotte. C'est le chalet suisse qu'emporte l'avalanche; les maisons blanches d'Egypte où, derrière les moucharabiehs, Marcel entend des chuchotements et des frou-frou soyeux.

C'est, tour à tour, la vie sur les dahabiehs du Nil ou sur les barques norvégiennes, et, succédant aux poudroiement du soleil, aux fêtes de la lumière, c'est la symphonie grise des brumes du fiord.

Et c'est aussi le serrement de cœur qui saisit Marcel, chez ces lugubres shaking-Quakers où sa tendre mère elle-même n'est plus que « la sœur 826 » et son effroi lorsque l'infortuné roi de Bavière veut l'entraîner avec lui dans la mort. Tour à tour président d'une république libre de Saint-Domingue, lazzarone, étudiant allemand et cipaye, Marcel, qui vient d'arracher sa sœur, veuve du rajah, au bûcher qui l'attendait, se réveille enfin dans sa chambre d'écolier.

Et la conclusion est pleine de philosophie. « Il ne dépend que de nous de vaincre le temps et l'espace; avec la science et le souvenir nous pouvons quadrupler notre vie. »

Nous ne pouvons ici rendre que bien imparfaitement

le charme réel de ces œuvres exquises. L'auteur a-t-il voulu instruire ou seulement amuser ?

Quelle qu'ait été son intention, il a merveilleusement atteint ces deux buts.

Pourquoi cela, sinon parce qu'il a compris que « la première règle est de plaire » et qu'une fois que l'on a plu, on obtient par surcroît tous les autres succès ?

CHAPITRE VII

LE PROGRES DES ETUDES HISTORIQUES ET LA LITTERATURE ENFANTINE

S'il est une littérature dans laquelle il soit facile de puiser pour charmer des imaginations d'enfants, c'est bien notre littérature du Moyen Age, si féconde en merveilleux récits.

L'attrait exercé sur nos aïeux, par les héros nationaux, teurs passionnés des trouvères, chantant la geste des siasme naïf, et leur foi ardente, en firent jadis, les audileurs passionnés des trouvères, chantant la geste des Francs.

Comment ce qui plaisait au peuple-enfant, ne plairait-il plus aux enfants, tout d'imagination et de sensibilité ? Ces récits, au contraire, doivent exercer sur eux un double attrait. D'une part, en effet, ils font appel à leur goût inné pour les belles aventures, et, d'autre part, que les enfants en aient, ou non, conscience, nos épopées nationales atteignent, en eux, ces mystérieuses profondeurs, où s'ébauche leur race.

Mais, jusque vers 1850, on ne trouvait guère que dans la Bibliothèque bleue, des récits inspirés de nos vieilles

légendes. Vers cette époque, se produit une véritable renaissance médiévale. Non seulement on donne de meilleurs textes aux vieilles chroniques, mais encore, on exhume des vieux chartriers, des œuvres encore inconnues.

C'est l'époque où Génin donne la *Chanson de Roland,* Gaston Paris son *Histoire de Charlemagne,* Léon Gautier ses *Epopées françaises.* C'est l'époque où M. Petit de Julleville devient l'historien des Mystères.

Il semble qu'à remuer la poussière des siècles lointains, on en ait pénétré le charme discret. Il semble qu'un parfum mystérieux et prenant se soit dégagé, soudain, de ce passé que saisit la légende, et, pour avoir soulevé la pierre du tombeau où repose Iseult la blonde, historiens et poètes semblent avoir gardé, aux lèvres, la saveur du philtre magique.

Aussi les œuvres des érudits vont-elles donner naissance à toute une littérature de vulgarisation historique. La littérature enfantine se nourrira, elle aussi, à cette source féconde, et une sorte d'appui officiel sera donné à cette renaissance, lorsque le Ministre de l'Instruction publique fera rechercher partout les textes et les variantes des vieilles chansons françaises.

Et l'on verra, désormais, dans d'humbles bourgades, le savant du pays (qui sera, tour à tour, le curé ou l'instituteur) chercher patiemment, dans les chroniques locales, les traits glorieux ou touchants, susceptibles d'intéresser les enfants. Légendes gasconnes, légendes lorraines, légendes bretonnes, légendes provençales, se dégagent de la poussière des siècles, pour charmer les jeunes imaginations.

Il est certaines régions de France, où il semble que, plus qu'ailleurs, le passé vous enveloppe. La vieille Bourgogne qui, dans la gloire de ses coteaux empourprés, peut sembler, aux profanes, la terre heureuse d'où s'épanche la joie,

se revêt, pour les initiés, d'un charme plus subtil. La teinte grise du ciel, la ligne molle des collines qui s'estompent à l'horizon, les profondeurs obscures des bois de sapins, et, surtout, les ruines de tous genres qui jonchent le sol, tout porte à la rêverie, tout concourt à l'évocation du passé. Aujourd'hui encore, durant les longs mois d'hiver qui condamnent petites villes et villages, à un demi-sommeil, il suffit d'un rien, d'une parole entendue, d'une vision aperçue, pour que naisse la légende.

Ce pays, si propice au vagabondage de l'imagination, s'est trouvé, de par sa situation et son histoire, mêlé de si près aux grands événements qui ont décidé, parfois, du sort de la France, que ses légendes n'ont rien de banal.

En 1883, un humble prêtre de campagne : le curé de Volnay, réunit en quelques volumes (1), les plus attachantes de ces légendes. Il prend pour épigraphe de son œuvre, ce verset emprunté au livre de Ruth :

« Je recueillerai les épis, échappés aux mains des moissonneurs. »

Ces épis qu'il a glanés, ont un charme très réel. Il raconte l'histoire de Raoul de Mont-Saint-Jean, seigneur bourguignon, parti pour la première croisade à la suite de Saint Louis (2). C'est ensuite un épisode de la prise de Constantinople où Philippe Pot (3), filleul de Philippe le Bon, joue un rôle important. Les autres légendes se rapportent aux lieux, plutôt qu'aux personnes. Elles racontent les origines du Puits de Saint Martin (4), du Creux du Diable (5), et de

---

(1) *Tebsima* par M. l'Abbé *E. B.* curé de Volnay.
Légendes bourguignonnes par M. l'Abbé *E. B.* curé de Volnay. éd. Mame.
(2) Légende du XIII^e^ siècle.
(3) Légende du XV^e^ siècle.
(4) à Mavilly, qui domine le Val de Nantoux, près Nolay.
(5) Forêt de Velours, près Dijon.

l'Abbaye de Sainte-Marguerite (1). Ces légendes sont pleines de poésie, et l'auteur a su adapter son style au caractère de ses récits. Ce style est clair, imagé, et véritablement évocateur. Il est, dans les livres destinés à l'enfance, peu de passages plus capables de concrétiser la formule sèche du précis d'histoire : *Le départ pour la croisade* que ce passage, extrait de *Raoul de Mont-Saint-Jean.*

« Les femmes immobiles, les yeux fixés sur l'horizon, ne découvrent plus que de longs nuages de poussière. Elles entendent encore les fanfares guerrières, mais les fanfares aussi s'éloignent... leurs notes s'affaiblissent, on n'en recueille plus que des notes lointaines. Les trompettes se sont tues. Le grand cor d'ivoire retentit seul : il sonne la ballade d'adieu. Sa voix se prolonge d'échos en échos, mais elle aussi, finit par mourir » (2).

On ne saurait mieux rendre la mélancolie de ces sons qui s'égrènent et se noient dans le silence.

Ces vieilles légendes appartiennent au patrimoine de notre race, elles supposent, chez l'auteur, de patientes recherches, et un certain talent d'écrivain. Mais ces adaptations n'exigent pas la puissance d'imagination qui devient nécessaire à l'auteur qui, en s'appuyant sur quelques documents, compose des récits, dans lesquels il doit enlever à la réalité sa sècheresse, sans pourtant s'égarer dans trop de fantaisie.

C'est à deux écrivains-femmes qu'il appartenait de comprendre, mieux que d'autres, tout le parti que l'on pouvait tirer de notre histoire nationale, pour instruire et charmer l'enfance. Je veux parler de Mme Eugénie Foa et de Mme Julie Lavergne.

---

(1) Voisinage de Beaune.
(2) *Légendes bourguignonnes* (p. 57).

MADAME EUGÉNIE FOA

Israélite, nés de parents espagnols, Mme Foa, à la suite d'un mariage malheureux, se décide à écrire. Elle crée *le Journal des Enfants* et le *Journal des Demoiselles* et, sous le pseudonyme de « Maria Fitz-Clarence » elle donne, en 1839, *les Mémoires d'un Polichinelle,* en 1840 *le Petit Robinson de Paris.*

Ses œuvres maîtresses datent de 1865 : ce sont les *Contes à ma bonne* et les *Contes historiques* dont nous nous occuperons spécialement.

En 1870, Mme Foa nous est signalée comme donnant des entrefilets à un journal féministe *La Voix des Femmes,* auquel collaboraient, également, Mmes Desbordes-Valmore et Gabrielle Soumet. Je crois fort que le nom d'Eugénie Foa n'éveillerait guère d'échos dans les âmes, si elle s'en était tenue à ce médiocre rôle politique, et si elle n'avait aspiré à être qu'une « suffragette » avant la lettre.

Heureusement, elle s'est consacrée à l'enfance, et le renom que l'on acquiert, auprès de ce petit public, est moins éphémère que tout autre, puisque le livre, qui a charmé la mère, passe de ses mains dans celles de l'enfant.

Les *Contes historiques* de Mme Foa ont le double mérite, fort apprécié des petits lecteurs, de mettre en scène des enfants, et, des enfants qui, bien qu'auréolés de leur gloire à venir, ne sont point parfaits.

Mme Foa cherche ses héros dans toutes les catégories; elle étudie l'enfance des rois, des savants, des artistes et des grands capitaines. La conclusion à laquelle elle semble aboutir, et qui ne peut laisser de nous attendrir, c'est celle qui consiste à voir dans tous les enfants, quels qu'ils soient, de petits êtres fragiles, dont les destinées bifurqueront à

un moment donné, mais qui sont, à l'origine, accablés par le poids trop lourd de mille servitudes, que ces servitudes soient celles de la pauvreté, ou celles de la puissance.

Pauvre petit Louis XV ! Comm il voudrait livrer la grande bataille de boules de neige projetée depuis la veille: Vite ! qu'on l'habille et qu'il aille rejoindre les autres enfants ! Mais, il s'agit bien de cela ; des laquais apportent à l'enfant-roi, le costume d'apparat, que l'auteur nous décrit copieusement : il revêtira « la petite jaquette à plis et à manches tombantes, en drap violet » il coiffera « le béguin de crêpe violet, doublé d'un drap d'or » et, après s'être insurgé contre les lisières dorées qu'on lui passe aux bras, il devra se rendre au Conseil, pour déclarer le duc d'Orléans régent du royaume.

Avec quelle émotion contenue Mme Foa analyse la tristesse de l'enfant qui, tout en écoutant d'interminables discours, surveille, à travers la croisée, la fonte de la neige ! Alphonse Daudet nous a fait verser bien des larmes d'enfant, en contant, dans ce style émouvant dont il a le secret, l'agonie du petit dauphin, qui apprend, à l'heure de la mort « qu'être dauphin, ce n'est rien du tout ».

Ces prérogatives qui abandonnent les rois, au seuil du tombeau, comme elles pèsent lourd sur leurs berceaux ! « Oh ! ma neige, ma belle neige ! » s'écrie l'enfant royal, revenu du Conseil, trop tard pour livrer sa bataille, « est-ce ennuyeux d'être roi !... »

Et, philosophe, Mme Foa conclut : « Lisez l'histoire des rois, mes enfants, et plaignez-les ».

Les enfants goûtent généralement les récits dans lesquels sont mis en scène des enfants royaux. Ces vies, un peu mystérieuses, s'écoulant entre les murs d'un palais, fermé aux profanes, ont, pour eux, le charme de l'inconnu, et le prestige qui s'attache aux puissants de ce monde, augmente l'attrait de leur histoire.

Les enfants aiment aussi à retrouver, vivant d'une vie réelle, ces personnages qui ne leur apparaissent, le plus souvent, que dans leurs leçons d'histoire, figés dans des attitudes immuables.

C'est pour cette dernière raison que les historiens de l'enfance ne se sont pas contentés de mettre en scène des princes et des rois, mais qu'ils ont étudié aussi tous ceux que leur bravoure ou leur génie distinguent de la foule.

Que d'écrivains ont décrit, après Mme Foa, la violence de Du Guesclin enfant, voulant obliger sa petite sœur à lui servir de cheval, ou encore les débuts de Grétry, obligé par son terrible maître de chapelle à s'agenouiller pendant deux heures sur un bâton, afin d'expier un léger retard !

Et c'est encore le petit Greuze, obligé par son père à essuyer lui-même le dessin au charbon qu'il a fait sur le mur, et qui s'écrie : « On ne touchera à mon tableau qu'en passant sur mon corps ».

A côté des artistes, Mme Foa place ceux, dont la vocation, tout aussi impérieuse, s'adresse à d'autres facultés : tel est ce petit Dupuytren, que les enfants du village tournaient en ridicule, parce que la misère l'empêchait d'aller à l'école, et qui, pour avoir servi d'aide à un major, pansant un blessé, sent s'éveiller, en lui, l'ardent désir « de couper des bras, des jambes, et aussi de les raccommoder ».

L'orientation d'une vie dépend parfois du talent ou du génie, mais elle dépend bien souvent aussi, de qualités plus ordinaires, et qui ont leur emploi dans la vie de tous les jours.

L'ingéniosité, le sens de l'opportunité sont souvent à la source de ces fortunes soudaines qui étonnent le monde. Que d'enfants ont lu et relu l'histoire de ce Richard Whitington, parti pour la Barbarie, son chat dans les bras, tandis que les cloches sonnaient à son oreille :

« *Courage Whitington !*
« *Dig, ding, dong,*
« *Tu seras maire de London* ».

Le chat Pussy mange les rats qui dévastent une île, et la poudre d'or tombe en pluie dans les mains de l'enfant. L'auteur savait, à tout propos, égayer ses petits lecteurs. En racontant les noces de Richard, elle concluait : « Le chat y eut un coussin d'honneur ».

La dernière œuvre de Mme Foa ne fut publiée qu'après sa mort (1). Elle y conte l'histoire du véritable Croquemitaine, un pauvre être que ses crimes et ses disgrâces physiques ont transformé en un objet d'épouvante et de répulsion.

Il vit dans les ruines du château de Verrières, dont il fut, autrefois, le seigneur. Les paysans sentent l'invisible présence de celui qu'ils croient entré dans le royaume des ombres, et n'osent s'aventurer aux abords du château.

Une petite orpheline, Mitaine, s'y est aventurée, pourtant; elle n'a jamais reparu, et l'on accuse Hector de Verrières ou son spectre d'avoir « croqué Mitaine ». Ce que l'on ignore, c'est que Croquemitaine, purifié par la douleur, est devenu secourable et bon. Il a élevé et soigné l'enfant abandonnée, et il répand silencieusement ses bienfaits sur les paysans qui l'outragent.

La scène qui se passe au début du règne de François Ier, aux alentours du château de Plessis-Piquet, est, comme toutes les œuvres de Mme Foa, intéressante par l'observation fidèle des mœurs du temps.

Ces personnages légendaires, dont, de tous temps, mères et nourrices ont exploité le renom terrifiant, semblent avoir séduit l'imagination des conteurs. Aux environs de 1886,

---

(1) *Les Mémoires de Croquemitaine* (Magnin éd. Paris 1881).

Mlle Emilie Carpentier fait paraître, à la librairie Vermot, *Les Mémoires de Barbe-Bleue,* que le public enfantin accueille aussi favorablement que les *Mémoires de Croquemitaine.*

C'est que l'on fait presque figure d'érudit, à sept ou huit ans, lorsqu'aux fanfarons qui prétendent que tous ces épouvantails de l'enfance n'existent pas, on peut répondre : « Mais ils ont existé, et j'ai lu leur histoire ».

L'histoire de Gilles de Laval, sire de Rays (ou Retz), chambellan du roi Charles VII, et maréchal de France, est bien faite pour terrifier les imaginations.

Le sinistre personnage, qui joua, auprès de Jeanne d'Arc, un rôle si ténébreux, nous réapparaît, dans l'œuvre de Mlle Carpentier, au moment où les rapts d'enfants qui devaient, en 1440, mener Gilles de Retz à la potence, s'étaient multipliés.

L'auteur suppose que les enfants du sire de Beaumanoir: Yves et Olivier, ont été enfermés dans les souterrains du château de Tiffauges. Le martyre qu'ils subissent, et qu'adoucit la tendre sollicitude de Catherine de Thouars, femme de Gilles de Retz, les péripéties de leur évasion, les angoisses de leur mère, sont le sujet de ce livre, plein de mystère et d'imprévu.

Là aussi, la couleur locale est respectée, les choses et les lieux, les costumes et le langage, apparaissent à l'enfant, tels qu'ils apparaissent dans les vieilles chroniques, et, lorsqu'Olivier, plus poète que guerrier, tire de son escarcelle, un rouleau de parchemin, c'est pour y lire des vers comme ceux-ci :

« *Mieux vault la liesse,*
« *L'accueil et l'adresse*
« *L'amour et simplesse*
« *De bergiers pasteurs,*

« *Qu'avoir à largiesse,*
« *Or, argent, richesse...* »

Les caractères sont des plus nettement définis : l'audacieuse fierté d'Yves, et la sensibilité craintive d'Olivier nous apparaissent dans leurs moindres propos.

Leur terrible geôlier est venu les visiter dans leur prison, et tente de les séduire.

— « Non, je ne toucherai pas votre main, dit Yves, parce que vous êtes le voleur d'enfants, le plus méchant seigneur de Bretagne et de France, et que, depuis que je suis au monde, je vous ai entendu mépriser. »

— « Et vous, dit alors Gilles de Retz au petit Olivier qui le contemple en tremblant, vous, êtes-vous fâché d'avoir fait ma connaissance ? »

— « Je suis plus peureux qu'Yves, dit l'enfant, d'une voix faible comme un souffle, mais je pense tout ce qu'il vous a dit. »

L'effroi, la pitié et l'enthousiasme à voir enfin le droit triompher de la force, sont tour à tour, éveillés, par ce livre qui passionna si fort les enfants de la fin du XIX^e^ siècle.

Et, de cette romanesque histoire, se dégageait une leçon à la portée de tous, car, si Olivier et Yves, désobéissant aux ordres de leur mère, et trompant la bonne foi des archers, n'avaient pas été, la nuit, courir les bois, ils n'auraient pas été les victimes du cruel Barbe-Bleue.

Les œuvres que nous venons d'étudier, si intéressantes soient-elles, sont isolées, et ne sauraient être mises en parallèle avec celles d'un auteur qui consacra la plus grande partie de sa vie à la résurrection historique : Mme Julie Lavergne.

MADAME JULIE LAVERGNE

Julie Ozaneaux qui, par son mariage avec l'artiste lyonnais élève d'Ingres, devait devenir Mme Claudius Lavergne, naquit à Paris, en 1823. Son père, agrégé de philosophie, professeur au Collège royal Charlemagne, se chargea entièrement de son éducation.

Il ajoutait une importance particulière au style, et, lorsque, plus tard, devenu Inspecteur général, il devait s'absenter pour ses longues tournées, il exigeait que l'enfant lui écrivît chaque jour. Le fils de Mme Lavergne rapporte (1) que le don d'imagination qui devait, plus tard, illustrer l'écrivain, apparut, de très bonne heure, chez l'enfant. A peine âgée de douze ans, elle se plaisait à faire chaque matin, à sa petite sœur, le récit d'un voyage fantastique qu'elle était censée avoir fait, la nuit, à « Balinda », pays créé par elle, et situé aux antipodes.

Toutefois, Mme Julie Lavergne ne devait donner libre cours à son talent d'écrivain, qu'après avoir rempli, avec un admirable dévouement, des devoirs qu'elle considérait, à bon droit, comme les premiers de tous. Nous la voyons, au foyer du peintre-verrier, dont les débuts furent difficiles, soutenir ce jeune talent, rechercher avec son mari, dans la Vie des Saints ou la liturgie, « tout ce qui pouvait l'aider à perfectionner son art, et à découvrir, sous les ombres de la nature déchue, la beauté native, éclose au souffle divin. »

Nous la voyons, lors d'une maladie de Claudius Lavergne, diriger elle-même les ateliers de verrerie, et, suprême épreuve, tenir la comptabilité, ce qu'elle appelle gaiement « faire son purgatoire ».

(1) Joseph Lavergne. — *Mme Julie Lavergne* Ed. Taffin-Lefort.

Mais, elle fut, surtout, une mère admirable, une mère qui, entourée de ses sept enfants, pleure amèrement les deux tout petits qu'elle a perdus.

« Je vois toujours la place où devraient être ces têtes chéries. Combien doivent souffrir les mères qui perdent de grands enfants ! Ceux-là ont à peine respiré, et je ne les oublierai jamais ! »

Elle devait mesurer bientôt l'étendue de cette souffrance qu'elle osait à peine évoquer, car elle voit mourir deux de ses filles : Lucie et Marie, à vingt-sept et vingt-huit ans.

« C'est une chose cruelle que de survivre à son enfant » écrit alors la mère douloureuse. Mais l'admirable chrétienne qu'elle était n'eut pas un cri de révolte « J'ai lu le *Magnificat,* écrit-elle, après la mort de sa seconde fille, mais je n'ai pu le prononcer encore. Cela viendra ».

Aux souffrances de la mère devait bientôt s'ajouter le martyre de la Française, et de ces multiples épreuves, devait naître un talent très personnel.

Dans Paris assiégé, Mme Lavergne établit une ambulance, et ne cesse d'être une semeuse de courage « Il ne faut pas désespérer, fussions-nous tous captifs du tyran de Prusse, pendant de longues années, il n'est pas possible que la France ne se relève pas. » Mais hélas ! ce furent la défaite et les désordres de la Commune. On fuyait Paris, et Mme Lavergne demeurait « Je fuis à cause de mes filles, m'ont dit mes amies. Moi, je reste à cause de mes enfants. Tous doivent être braves, les filles comme les garçons, et je veux les voir au feu. »

Cependant, ces visions obsédantes, la courageuse femme éprouvait le besoin de les écarter. Les succès de son mari et l'âge de ses enfants lui donnant des loisirs, elle se décide à écrire : « Le seul nom de l'Alsace me fait pleurer... fatiguée d'entendre raconter des malheurs, je fais comme ces

vieux marins qui, entre deux manœuvres, charment les ennuis de la traversée par des récits fantastiques » (1).

Pendant cinq ans, de 1871 à 1876, Mme Lavergne n'écrit que pour ses enfants : elle place, dans ce Versailles où elle a vécu si heureuse, avec ses parents, et, dans les Flandres, où vivait sa grand'mère, de charmants récits, écrits au courant de la plume.

« Où je prends mes récits, écrivait-elle à la fille d'Ozanam, hélas ! mon enfant, je les prends où je les trouve, et ils éclosent pour moi dans un chant, dans un nuage, dans une fleur. Celui que je veux vous dédier, je l'ai cueilli à Versailles, dans cette touffe d'anémones blanches qui fleurissait devant la grille de votre jardin. »

Mais bientôt, parents et amis la pressent de faire imprimer ces charmantes nouvelles. Dès 1876, *l'Histoire d'une Dentelle* paraît en plaquette, mais le premier recueil de nouvelles, ne voit le jour qu'au début de 1877. C'est le délicieux ouvrage qui porte, en épigraphe, les vers de Villon, et qui s'intitule poétiquement *Les Neiges d'Antan*.

Aux *Neiges d'Antan* succéderont les *Légendes de Trianon*, les *Chroniques normandes*. les *Jours de Cristal*, les *Chroniques de Montbriant*, les *Légendes de Fontainebleau*, les *Etincelles*, l'*Arc-en-Ciel*, *Fleurs de France*, les *Captifs de Jumièges* et quelques autres auxquelles il faut ajouter deux œuvres posthumes, *Le Chevalier de Trélon et les Stuarts en France* et les *Chroniques parisiennes*.

Un certain nombre de nouvelles, parues sous divers pseudonymes dans différents journaux et revues, doivent paraître en librairie, par les soins de M. Joseph Lavergne, fils de l'écrivain.

En écrivant ces nombreuses œuvres, Mme Julie La-

(1) Lettre à M. Etienne Cartier.

vergne semble avoir un but unique, qu'elle a, d'ailleurs, nettement indiqué, dans une lettre au R. P. Sicard (mai 1876) : « Mes romans seront l'antidote des romans à la mode, et je prétends qu'ils soient aussi amusants, aussi touchants que faire se peut, sans que jamais le mal y soit seulement nommé, ou présenté d'aucune façon ».

Ce qui fait l'originalité de Mme Lavergne, ce n'est point d'avoir eu l'intention de plaire en moralisant : nous savons à quelle littérature fade et ennuyeuse, ces excellentes intentions ont donné naissance. Ce qui charme dans les œuvres de cet écrivain, c'est l'art avec lequel elle sait puiser dans l'histoire, pour évoquer mille scènes gracieuses ou touchantes. Point de savante reconstitution historique, mais des tableaux dont la simplicité ne va pas sans de réelles connaissances, et une psychologie très sûre.

« Les légendes, dit Mme Lavergne dans une de ses Préfaces, sont les fleurs de l'histoire : elles éclosent à nos yeux, lorsqu'après avoir étudié les livres, les monuments et les traditions, nous voyons resplendir, dans une clarté soudaine, ce qui fut beau, vivant et harmonieux autrefois. »

N'en doutons pas, l'auteur a étudié les livres, les monuments et les traditions : elle a puisé dans les vieilles chroniques, pour évoquer la farouche figure de Tassillon, duc de Bavière qui, par ordre de Charlemagne, doit finir ses jours dans l'abbaye de Jumièges, et qui garde le saisissant relief des héros d'épopées (1).

Elle a médité sous les ombrages de Marly, pour y faire revivre la primesautière Adélaïde de Savoie, duchesse de Bourgogne, morigénée par la grave Maintenon. Elle s'est nourrie des annales de la guerre de Cent Ans, pour évoquer les heures douloureuses où la Normandie, courbée sous le

(1) *Les Captifs de Jumièges.*

joug anglais, voyait, sans joie, les pommiers se couvrir de fleurs. Et, rapprochant cette servitude de celle qui accable l'Alsace et la Lorraine, elle affirme qu'avec la jeune fille qui plante, sur le clocher de Harfleur, la bannière royale, il faut savoir payer de sa vie, l'affranchissement de la patrie.

Mais surtout, Mme Julie Lavergne a prêté l'oreille aux voix de ceux qu'elle a vus parfois, passer dans un brouillard « ombres indécises et légères, ombres de ceux qui nous ont précédés, en ce monde, et en connurent les joies passagères, les décevantes promesses, les longues douleurs » (Préface des *Légendes de Trianon*).

Ce passé a, pour elle, un tel attrait, qu'il prête une noblesse à toutes les figures qu'elle évoque : les rois et les reines défilent dans son œuvre, depuis Blanche de Castille, jusqu'à la royale bergère de Trianon, depuis le roi de Navarre jusqu'à Charles X, mais ils y voisinent avec des dentellières, de pauvres marins, d'humbles pèlerins ou de modestes jardiniers. Toutes ces figures s'en sont allées « où vont les neiges d'antan », toutes empruntent au passé lointain, je ne sais quel charme désuet.

Mais, parmi ces figures, celles qui sont, à proprement parler, historiques, revivent, dans l'œuvre de Mme Lavergne, avec les traits de caractère, que l'histoire à consacrés. Marie-Antoinette, et sa gaîté légère, apparaît tout entière dans telle légende de Trianon : « Je n'aime pas les anémones, dit-elle, c'est une plante triste, basse, sans parfum, qui ne fleurit qu'une fois, meurt tous les ans, et a toujours du noir dans le cœur... j'aime ce qui est vivace, abondant, parfumé ».

On rapporte que le Comte de Chambord, à qui Mme Lavergne avait dédié *les Légendes de Trianon,* riait aux

éclats des saillies que l'auteur prête au Comte d'Artois (1) et s'écriait : « Il me semble que je l'entends; je suis sûr qu'il a dit tout çà, et qu'il l'a dit comme çà ».

La plupart des héros de Mme Julie Lavergne nous apparaissent avec ce caractère de vérité. A ce don de vie, l'auteur joint le don de la grâce : certaines de ses nouvelles ressemblent à ces bijoux anciens dont les délicates ciselures nous font rêver de grâces fragiles, de gestes menus, de sourires fanés... ou de notes chevrotantes, s'échappant, timides, de clavecins vieillots.

Le rêve le plus cher de Mme Lavergne, était de vivre assez pour écrire un livre sur les fleurs : « Je le dédierais, disait-elle, à Celui qui a dit : Je suis la fleur des champs et le Lis des vallées ». Son rêve ne s'est pas réalisé sous la forme où elle l'avait conçu : ce sont des fleurs, pourtant, qu'elle nous a données, et d'elles se dégage un subtil parfum.

Des fleurs, d'ailleurs, elle parle souvent : peu de nouvelles sont plus poétiques que cette délicate légende des « Roses de Provins », acclimatées en terre de France, pour la joie d'un pauvre ermite, et la fortune d'un humble jardinier. Avec quel amour les décrit Mme Lavergne, ces « merveilleuses roses emperlées de rosée », ou bien les myosotis « aux fleurs d'un bleu charmant, ressortant, sur la sombre verdure, comme des turquoises sur un velours noir (2) ! Certaines de ses expressions sont, par leur aimable simplicité, dignes d'être échappées à la plume de Saint François d'Assise.

« Mon Dieu, s'écrie-t-elle, au début de l'*Arc-en-Ciel*, mon Dieu, soyez béni, d'avoir créé les fleurs ! »

---

(1) *Légendes de Trianon.* — Le Pauvre Jacques.
(2) *L'Arc-en-Ciel.*
(3) *Fleurs de France.*

Vivantes et gracieuses, les légendes de Mme Julie Lavergne sont souvent émouvantes. Je leur reprocherais, parfois, de l'être trop. Certains récits, tels que *la Chambre de l'Astrologue* (1), dans laquelle Diane de Boisbriand évoque les fantômes de ses ancêtres, risque fort de jeter l'effroi dans l'âme des petits lecteurs, et beaucoup d'enfants ne regardent pas, sans terreur, la plaque du foyer, lorsque Mme Lavergne leur a montré le spectre de la vieille Tata « écartant de ses doigts crochus, la plaque brûlante » afin d'y prendre l'argent mal acquis, qu'il faut restituer à ses légitimes possesseurs (2), et disparaissant ensuite « comme une chauve-souris, s'envolant dans l'ombre ». Et je songe aussi au terrible récit de la mort de Monáldeschi, assassiné, par ordre de Christine de Suède (3).

Heureusement, dans la plupart des récits de Mme Lavergne, à l'émotion ne se mêle pas l'horreur :

« Distraire, consoler, amener les rêves gracieux, c'est le premier soin que la mère prend de l'âme de son petit enfant, et c'est aussi mon désir », dit-elle, dans une lettre adressée à Mgr Mermillod. La plupart de ses récits sont touchants. On sent, en elle, une pitié sincère pour les faibles et les souffrants, pour ceux que la maladie oppresse, ou que le labeur quotidien courbe, sous son joug pesant.

Bien avant que des romanciers larmoyants nous aient conté la triste histoire de l'ouvrière que son travail tue, Mme Lavergne avait narré « l'histoire d'une dentelle », de cette merveilleuse Valenciennes, exécutée, dans une cave, par la dentellière, pâle et blonde qui va, s'amenuisant

---

(1) *Fleurs de France.*
(2) *Fidéline.* (L'Auberge de la vieille Tata).
(3) *Légendes de Fontainebleau*: Christine de Suède.

chaque jour, pour que la jolie Flore de Wallers ait une robe de noces digne des fées (1).

Si les humbles artisans paient parfois, de leur vie [illegible] caprices des puissants, les puissants paient souvent de la même rançon, les caprices non moins cruels des destinées politiques. Marie-Louise d'Orléans, reine d'Espagne, à-demi prisonnière dans l'Escurial, en est réduite à prendre, pour messager, un vieux mendiant, qui, seul, devine sa tristesse « car la reine ne parlait de ses regrets qu'à Dieu, et aux nuages qui traversaient le ciel d'Espagne, s'en allaient vers la France, au souffle des autans (2). »

Le rêve de Mme Lavergne avait été de faire, pour la France, ce que Walter Scott avait fait pour l'Ecosse. Elle s'indignait qu'Ivanhoé et Quentin Durward nous aient fait considérer les « lowlands » comme des paysages familiers, alors que nos paysages français, mille fois plus beaux, nos ruines françaises, mille fois plus évocatrices, sont si peu connues.

C'était son ambition, de communiquer à d'autres âmes, son ardente foi et son enthousiasme patriotique : « Je voudrais que tout lecteur, en fermant mon livre, se sentît le cœur embrasé, pour Dieu et la France ! »

Certes, l'imagination de Mme Lavergne est trop réglée, et sa plume trop sage, pour que ses évocations aient un relief comparable à celui des héros de Walter Scott. Pourtant, il faut lui savoir gré d'avoir tiré de l'oubli, tant de gracieuses figures françaises, il faut lui être reconnaissant d'avoir découvert le charme discret de tel coin de France et d'avoir chanté, dans une prose poétique, les pâturages normands, les landes bretonnes, les bords fleuris de la Loire,

---

(1) Histoire d'une dentelle (*Les Neiges d'Antan*).
(2) Le Mendiant de la Reine (*Les Neiges d'Antan*).

ou le sol brûlant de Provence. Son style est net, concis et pourtant imagé. Elle apportait à la construction de la phrase, un soin méticuleux, et ne se lassait jamais de remettre l'ouvrage, sur le métier.

« Tout infirme et à moitié morte que je suis, écrivait-elle, peu de temps avant sa mort, je tiens, et tiendrai jusqu'au dernier soupir, mes enfants de papier » (1).

Il devait venir, pourtant, ce moment où la plume tomberait des mains de la courageuse femme, qui disait, au début de sa longue maladie : « Je trouve l'état de malade, le plus agréable du monde ». Il semble que, lorsqu'elle sentit venir la mort, Mme Julie Lavergne eut le désir d'adopter un mode de littérature qui exprimât mieux que des contes, son élan vers l'idéal, et la paisible résignation de son âme vaillante.

De 1883 à 1886, date de sa mort, il lui arrive maintes fois de crayonner, au revers d'une ordonnance, de courtes poésies, dans lesquelles s'exprime la paisible beauté de cette fin sans angoisses. Parfois, elle se demande ce qu'elle préférerait : Languir, guérir ou mourir ?

« *Vous choisirez pour moi, mon Dieu, je veux subir,*
« *D'un cœur soumis, l'arrêt de vivre ou de mourir;*
« *Comme un petit enfant, dans vos bras, m'endormir,*
« *Sans rien craindre et sans rien choisir.* »

C'est la mort qui devait être choisie pour elle, et, après avoir étudié la vie et l'œuvre de cet écrivain modeste, à laquelle tant de lecteurs durent des joies pures, nous ne pouvons mieux conclure que par les mots, gravés sur sa tombe :

« Marchant avec tous les siens dans les sentiers d'une

(1) Lettre à M. Brianchon (28 novembre 1885).

vie laborieuse, elle a bien mérité des beaux-arts, des lettres françaises, et de l'histoire nationale. »

L'inspiration historique ne s'est pas traduite uniquement par des légendes et des contes : elle a donné naissance aussi à un certain nombre d'œuvres qui ne sont guère que des recueils de biographies, M. Michel Masson écrit en 1875 (1), un livre sur *les Enfants Célèbres,* qui n'a évidemment pas l'attrait des œuvres que nous venons d'étudier. Ces enfants, l'auteur les range en catégories, dont le titre seul a quelque chose d'artificiel. Il étudie, en effet, les enfants-martyrs après les enfants-rois, comme si l'on ne pouvait être, à la fois, l'un et l'autre ! et les enfants savants, après les enfants laborieux, comme si la science n'était pas, le plus souvent, le prix du labeur.

Si, dans le livre de M. Masson, qui étudie, tour à tour, les enfants d'Edouard, Louis XVII, Napoléon II, le Masque de fer, Sainte Geneviève, Pic de la Mirandole, Lulli et Rameau, se trouve une certaine recherche historique qui n'est pas à dédaigner, il me semble que la forme dogmatique de ces récits enlève en partie l'intérêt du sujet.

Sans doute, on pourrait observer que la beauté de l'acte moral se passe d'ornements, et que, lorsqu'un auteur conte l'histoire du petit Ambroise de Boufflers, mort à dix ans, sur le champ de bataille d'Ettingen, il lui suffit pour conclure d'une phrase brève : « C'est ainsi que cette grande âme abandonna ce jeune corps ».

On pourrait observer que, pour décrire le martyre des enfants d'Ugolin, les détails ne pouvant être que réalistes, il est plus sage de n'en point donner et de laisser parler Dante, mais il semble pourtant que cette forme de relation pure et simple, soit plus faite pour un précis scolaire que pour un livre récréatif.

(1) M. Masson. — *Les Enfants Célèbres.*

Nous n'avons étudié jusqu'ici que des œuvres de peu d'étendue, qui sont plutôt, à proprement parler, des nouvelles que des romans. Le goût de l'histoire pittoresque, né en France, au début du XIX[e] siècle, et qui faisait dire à Stendhal « L'histoire est fort à la mode en France » devait donner naissance à des œuvres de longue haleine. Sous l'influence de Chateaubriand, et de Walter Scott, dont les œuvres furent traduites dès 1822, le roman historique refleurissait avec Alfred de Vigny, Victor Hugo, Théophile Gautier, et devenait, avec Alexandre Dumas, le roman de cape et d'épée.

Les romanciers de l'enfance et de l'adolescence devaient s'inspirer de ces maîtres, et échafauder, à leur exemple, sur un fond historique, toute une suite d'épisodes romanesques.

Ces romanciers écrivent d'ailleurs, pour la jeunesse plutôt que pour l'enfance, et nous ne citerons que pour mémoire, les œuvres d'Alexandre de Lamothe, d'Oscar de Poli, de Charles Buet, de Paul Féval, dont nous avons déjà cité les noms, à propos des périodiques illustrés.

Toutes les époques de l'histoire, depuis le Moyen-Age jusqu'à la Révolution servent tour à tour de cadre à ces romanciers.

D'autres écrivains sont attirés, après Chateaubriand, par les temps héroïques du christianisme, et les persécutions vont leur fournir une ample matière à d'émouvants récits.

Bien que ce soit une œuvre étrangère, nous ne pouvons manquer de signaler l'œuvre du Cardinal Wiseman, Archevêque de Westminster, *Fabiola*. L'on avait soumis à l'auteur le projet de fondation d'une bibliothèque catholique populaire, et il avait pensé qu'il y aurait intérêt à étudier l'histoire de l'Eglise dans une série de récits, embrassant chacun une période de trois siècles.

Le premier de ces récits aurait pour titre l'*Eglise des catacombes*. Viendraient ensuite : *l'Eglise des Basiliques*, l'*Eglise du Cloître* et l'*Eglise des Ecoles*. C'est le premier de ces récits, plus connu sous le nom de *Fabiola* et dans lequel l'auteur, s'inspirant uniquement des Actes des Martyrs et du Bréviaire romain, conte la conversion d'une jeune patricienne, qui fut très populaire, en France, parmi les enfants élevés chrétiennement.

Il n'y eut guère qu'une œuvre française pour être goûtée aussi intensément. Ce fut l'incomparable *Maroussia* de Stahl.

Ce type, créé par l'écrivain russe, Marko Wovzog, dans un livre traduit, en 1872, par Marka Wovtchka, fut repris et transformé par Stahl, dont l'œuvre, écrite en 1873, est publiée dans *le Temps* (décembre 1875) et paraît en librairie en 1878.

L'Hetman de Déroulède (1) semble procéder des mêmes faits historiques. Ces faits sont de nature à enthousiasmer les foules. Il s'agit, en effet, du soulèvement de l'Ukraine, prête à secouer le joug russe (2). Un cosaque de la Setch doit se rendre en mission, à Tchiguérine, et, traverser, pour cela, les rangs ennemis.

Il n'aura, d'autre guide, dans ce périlleux voyage, qu'une petite Ukrainienne de dix ans, une toute petite fille, vêtue d'une chemise brodée, d'une jupe bleu foncé, d'une ceinture rouge, et dont les cheveux bruns sont ornés de fleurs pourpres. Quelle ardente sympathie, quelle admiration sans bornes, vont susciter, dans des âmes d'enfants, les étonnants exploits de cette fillette « pas plus grande qu'un nœud sur un fil de soie » (*Maroussia*, p. 107) !

---

(1) Pièce jouée à l'Odéon en 1875.
(2) L'Ukraine avait été réunie à la Russie, lors du premier partage de la Pologne (1774).

— « Sais-tu, fillette, où il va, celui que tu vas escorter ? Sais-tu qu'il va où l'on peut mourir ?

— « N'est-ce pas pour cela que je serais lâche de le quitter ? »

Et Maroussia ne quitte jamais, en effet, le champion de l'indépendance de l'Ukraine. Elle le suit, dans les batailles, comme un intrépide petit page, jusqu'au jour où la balle ennemie la couche au revers d'un bois, ce bois qu'elle n'a pu dépasser, pour accomplir sa mission. Le mouchoir rouge qu'elle devait apporter aux soldats, cachés dans les taillis, pour les garder d'une embuscade, recouvre, maintenant, une tête inanimée, mais le but est atteint, cependant, et la frêle vie d'une enfant est la rançon de toutes ces vies d'hommes.

Oh ! la vaillante petite fille ! Lorsqu'on lisait son histoire, la tête dans les mains et retenant son souffle, on épiait avec elle, les pas des ennemis dans l'ombre, on chancelait, avec elle, sur les rochers glissants, on supportait, comme elle, la neige et l'ouragan, et l'on dressait, devant le fusil meurtrier, une taille aussi fière, bien qu'aussi exiguë que la sienne.

Petite Maroussia ! les larmes que nous avons versées sur toi, nous, les enfants des bannis, sont de celles qui laissent au cœur, avec la haine de l'envahisseur, le désir fou des justes revanches.

C'est, d'ailleurs, à la revanche de la France, que pensait l'auteur; il y pensait, en faisant chanter au musicien, l'hymne des Ukrainiens asservis :

« Craignez les pleurs de l'innocent : Ils retomberont, un jour, sur celui qui les a fait verser. Craignez le silence de l'homme injustement frappé : le knout n'a jamais tué une âme; l'âme du père injustement frappé s'ajoute à l'âme de l'enfant : les colères s'y amassent. »

L'allusion était transparente, l'auteur, pourtant, ne s'en contentait pas, et c'était sur un souhait bien clair que se terminait le livre.

« Il est malheureusement plus d'une Ukraine au monde. Veuille Dieu que, dans tous les pays, que la force a soumis au joug de l'étranger, il naisse beaucoup de Maroussias, capables de vivre et de mourir comme celle dont nous venons de raconter l'histoire. »

Plus tard, et spécialement aux environs de 1890, les enfants apprécièrent fort, certaines œuvres de Charles Deslys, dont l'imagination sut faire revivre, pour eux, en tableaux émouvants, les temps troublés où une partie de l'Empire de Charlemagne tombait entre les mains d'un enfant débile, Charles, fils de Louis-le-Débonnaire.

Et l'auteur contait que si Charles le Grand était devenu Charles le Chauve, c'est que Lothaire, pour se venger de son frère, avait déposé, sur son front, une couronne trempée dans le foudroyant poison, préparé par Morgane, la dernière druidesse (1).

Les œuvres de Charles Deslys étaient empreintes d'une poésie pénétrante qui plaisait fort aux enfants rêveurs. Devant eux, grâce au talent du conteur, se dressaient vivantes les grandes périodes de l'histoire, et l'auteur avait parfois de véritables trouvailles.

A la fin de *l'Héritage de Charlemagne,* il suppose qu'il a été donné à Roland, miraculeusement échappé au désastre de Roncevaux, de voir les pairs de Charlemagne se lever de leur tombe, escortés de leur desceendance. Dans cette descendance, se trouvent les héros qui sauvèrent la France aux heures critiques : Duguesclin, Bayard... les hommes d'Etat qui l'organisèrent : Suger, Sully, Riche-

(1) Ch. Deslys. — *L'Héritage de Charlemagne,* éd. Hachette.

lieu... les grands chefs qui l'illustrèrent : Turenne, Villars, Jean Bart.

...Et, comme Roland s'étonne de n'être pas représenté, dans cette armée sublime, Eginhard, qui commente, pour lui, la vision, lui explique qu'il est, lui, l'ancêtre de tous les héros inconnus qui tombent sur les champs de bataille, avant la vingt-cinquième année, et qu'il est chargé de donner l'élan à chaque armée française.

En écrivant cette belle page, l'auteur, au-delà de la vision qu'il évoquait, n'entrevoyait-il pas cet avenir tout proche où la France d'hier et la France d'aujourd'hui, se courberaient ensemble devant la glorieuse dépouille anonyme, ensevelie sous l'Arc de Triomphe ?

Un grand historien contemporain : M. G. Lenôtre évoque à nouveau, pour des enfants, les figures historiques les plus attachantes. Il montre, dans le Duc de Reichstadt, l'enfant nostalgique que la légende, une légende aidée Rostand, nous a appris à aimer (1). Il nous présente aussi un petit émigré auquel on fait confondre, dans un mépris épouvanté, la France révolutionnaire et la France impériale. Mais Napoléon, lui-même, au cours de sa campagne est venu, sur les confins de la Moravie dans l'humble demeure du petit Jean, qui rêve aux soldats de France. Et, pour réaliser ce rêve, l'Empereur a pris, dans ses bras, l'enfant et l'emporte sur le velours pourpre de sa selle.

Quand le petit Français exilé ouvre les yeux, il voit, dans la plaine, à perte de vue, s'aligner les régiments qui ont conquis le monde, il entend les fanfares victorieuses, et il sent résonner, jusqu'à son cœur, le roulement sourd des tambours (2). *La Poupée*, *Le Noël de Fouquier-Tinville*, il faudrait tout citer de ce livre charmant, ce livre, dans

(1) *Légendes de Noël.* — Le Noël du Duc de Reichstadt.
(2) *Légendes de Noël.* — L'Extase.

lequel l'auteur fait renaître un genre à peu près disparu.

Il y a longtemps que l'on a défini humoristiquement le *Français* « un monsieur décoré qui ne sait pas sa géographie ». Sait-il mieux son histoire ? J'en douterais presque, en me remémorant les effarantes réponses, arrachées à des candidates étonnées...

Serait-ce trop s'avancer que de dire que les enfants savent d'autant moins leur histoire que les écrivains s'amusent moins à y puiser, pour eux, ces charmants récits qui bercèrent notre enfance ?

Sans doute, les Contes et les romans historiques n'enseignent pas plus l'histoire que les romans de Jules Verne n'enseignent les sciences, mais les uns et les autres font vivre des abstractions, concrétisent des idées, et, en amorçant la curiosité, donnent aux enfants, le désir d'acquérir des précisions, sur les faits que le *romancier* a évoqués pour eux.

CHAPITRE VIII

PROGRES DES SCIENCES

Les enfants anglais semblent s'être lassés de bonne heure des Contes moraux et des œuvres froidement réformatrices de ce temps où, selon le mot de Mrs Hawkins « rien n'est plus admis au boudoir ni dans la nursery qui n'ait une morale ».

Alors, ils dévorèrent avec enthousiasme deux livres qui ne leur étaient pas spécialement destinés, mais qui conquirent très vite leurs suffrages : le *Robinson Crusoé* (1719-1720) et les *Voyages de Gulliver* (1726). Dès le début du XIXe siècle, ces livres firent aux œuvres de Miss Edgeworth et de Miss Barbauld, une redoutable concurrence, et dès qu'ils furent traduits les enfants français les préférèrent, eux aussi, à Berquin et à Bouilly.

Puis vinrent les œuvres de Fenimore Cooper (1789-1851), en particulier ce *Dernier des Mohicans* qui eut tant de succès en France, et enfin les œuvres de Mayne-Reid (1818-1883) dont la Bibliothèque Rose publia les traductions.

De même qu'en Angleterre, le capitaine Marriat (1792-1848) Kingston (1814-1880) Ballantyne (1825-1894) s'inspirant de ces modèles, se consacrent aux romans d'aventures spécialement destinés à la jeunesse, de même en France un genre nouveau va naître, qui se modifiera

d'ailleurs pour s'adapter aux goûts de l'enfant auquel il est destiné.

Tous les « Robinsons » qui vont naître sur le sol français, et de 1840 à 1875 ils ne sont pas moins de quarante-trois, vont se distinguer très vite du premier Robinson et de ses émules anglais.

Les héros des œuvres anglaises destinées à l'enfance, sont tous des enfants, mais des enfants doués du caractère traditionnel des Anglais; leur sang-froid et leur réserve ne les abandonne jamais, et leur audace tranquille ne ressemble en rien à l'aventureuse témérité des nouveaux Robinsons français.

Très vite, d'ailleurs, les romanciers français changèrent le cadre du récit et les circonstances de l'expédition.

Mme Eugénie Foa nous présente dans ses *Nouveaux Robinsons* (1865), deux enfants qui cherchent leur mère.

Jules Tarlier imagine que deux enfants se sont égarés dans les montagnes du Dauphiné : *Les deux petits Robinsons de la Grande-Chartreuse* (1867).

Enfin, Mme Woillez nous donne, en 1862, un *Robinson des Demoiselles* et Mlle Brun, en 1864, un *Robinson* du *Jeune Age*, ce qui était assez dire que l'on se préoccupait d'adapter, à l'âge et au sexe des enfants, les aventures devenues fameuses.

D'ailleurs, sous d'autres influences que l'influence étrangère, l'esprit français se sentait attiré vers les mystères des régions lointaines, et s'intéressait aux mœurs des autres races.

Dès le début du XIX[e] siècle en effet (1800-1802) les expéditions scientifiques avaient commencé par le voyage, dans toutes les mers africaines, des trois navires commandés par le capitaine Baudin et son lieutenant Freycinet, sous la direction scientifique de Bory de Saint-Vincent.

A partir de cette date, nos explorateurs (Dumont d'Urville, Lucien Bonaparte, le Père Huc, Gabet, Crevaux, et plus près de nous, Flatters et Soleillet) ne cesseront plus de parcourir le monde. De ces pays lointains on rapportera des animaux étranges pour lesquels on crée, en 1854, le Jardin d'Acclimatation.

L'on sondera aussi les mers, et de ces profondeurs de neuf mille mètres, on ramènera (1884) des poissons aux formes fantastiques, des mollusques et des crustacés, de tailles gigantesques et bien dignes de figurer dans ces contes merveilleux que leur vue suggérera aux romanciers de l'enfance (1).

Au même moment d'ailleurs, (milieu du XIX[e] siècle) notre marine se perfectionnait avec une rapidité inouïe.

En 1854, la guerre de Crimée était, pour Napoléon III, l'occasion de faire construire cinq batteries flottantes, bientôt complétées, en 1858, par la construction du premier cuirassé à marche rapide (2).

D'autre part, durant la guerre de Sécession, les sudistes avaient semé la mer de torpilles, ces « surprises du diable ».

Explorations et inventions vont être la source féconde où puiseront les romanciers d'aventures les plus connus des petits Français :

Louis Desnoyers (1805-1868) ; Gustave Aimard (1818-1885) ; Assollant (1827-1880) ; Carrey (1820-1880) et enfin, l'incomparable Jules Verne (1828-1905).

Louis Desnoyers s'indignait dès 1843 que l'on considérât la tâche d'instruire et d'intéresser l'enfance comme à la portée de tous les auteurs et principalement des plus médiocres. « Quand on ne se sentait ni assez d'imagination, ni assez de grammaire pour s'adresser aux hommes, on se

(1) Vinsley : *Water-Babies.*
(2) La frégate « La Gloire », construite par Dupuy de Lôme.

jugeait encore assez bon pour radoter avec les enfants ».

Qu'est-ce que ces piètres auteurs vont raconter aux enfants ? ou des contes bleus « comme si pour détériorer l'esprit des enfants ce n'était pas assez de la conversation de leurs servantes » ou des histoires morales dans lesquelles on aligne « des choses fort ennuyeuses sur l'inconvénient de déchirer son pantalon, de se mettre les doigts dans le nez, d'aimer trop les confitures ».

Lous Desnoyers veut changer tout cela : il a l'ambition d'intéresser les enfants, non pas, en écrivant pour eux, un ouvrage spécial, mais tout simplement en leur contant ce qu'il conterait à des adultes, en s'interdisant d'introduire dans ses drames « aucun des sentiments qui n'appartiennent pas à la période calme et pure de la vie ».

Son plan ou plutôt sa chimère, est de composer une suite d'études, comprenant tout l'alphabet de la vie humaine : la lettre A, ce sont *les Aventures de Jean-Paul Choppart,* la lettre B, *Robert-Robert.*

Ces œuvres parurent d'abord dans le *Journal des Enfants* (1843). Une deuxième édition de *Robert-Robert* fut donnée par *le Siècle* dans son Musée littéraire en 1848.

En étudiant l'une de ces œuvres, on étudie l'autre, car les aventures de Robert-Robert sont, à peu de chose près, celles de Jean-Paul Choppart; mais la seconde œuvre, maintes fois retouchée, semble avoir eu les préférences de l'auteur, aussi est-elle plus caractéristique de sa méthode. Sur un ton mi-badin, mi-sérieux, Louis Desnoyers nous conte le voyage de Robert-Robert, garçonnet de quatorze ans qui, pour recueillir à l'île Bourbon l'héritage d'un oncle millionnaire, quitte sa mère et ses sœurs et s'embarque sur *la Rapide,* en compagnie d'un ami de sa famille, grotesque personnage répondant au nom ridicule de Toussaint Lavenette.

Comment, dès le premier jour de la traversée, une maladresse de Lavenette cause la mort de huit matelots, comment, dans un combat naval, Robert-Robert enlève le pavillon anglais, puis se bat en duel avec un traître, échoue après naufrage dans une île dont il est proclamé roi, et embarqué sur un négrier, arrive enfin à Saint-Denis pour trouver son héritage envolé en fumée, tout ceci serait bien long à conter.

Cela paraissait bien long aussi dans le récit de Desnoyers, et les enfants appréciaient assez peu, me semble-t-il, ce genre à la fois comique et sentimental, et sympathisaient peu avec ce gamin de quatorze ans, à l'âme décidément trop virile. Les scènes réalistes dont le négrier était le théâtre déplaisaient fort aux petites filles et les longues descriptions géographiques ennuyaient un peu tout le monde.

Tel qu'il est, ce Robinson d'un nouveau genre est aujourd'hui bien désuet, et les enfants du vingtième siècle ne le lisent plus guère.

Le roman d'aventures qui rappelle le plus *Robert-Robert* est le *Robin Jouet* d'Emile Carrey.

Toutefois, nous ne trouvons pas, dans cette œuvre, la fantaisie qui égaie l'œuvre de Desnoyers.

Ici, point de personnage ridicule dont les maladresses détendent les situations, point de matelot facétieux dont les boutades parfois triviales ramènent le sourire sur des visages angoissés. Robin Jouet raconte tout simplement sa vie, sa vie solitaire sur une plage de Guyane où les vagues l'ont porté.

L'énergie qu'il déploie pour échapper aux mille dangers qui le menacent n'a rien qui dépasse les limites de la vraisemblance. Evidemment, il se construit un radeau, tue des tigres et des jaguars, pêche des tortues d'eau douce, et

après mille aventures regagne enfin Paris, où il est considéré, pendant un mois, comme une bête curieuse.

L'intérêt de ce livre réside dans ce fait que l'auteur essaie de tirer de tous les événements qu'il rapporte un enseignement philosophique Le premier de ces enseignements c'est qu'il faut se garder de gaspiller, dans l'oisiveté, les heures précieuses et fugitives où nous jouissons de la plénitude de nos forces physiques et morales :

« Croyez-moi, semez pendant que vous êtes jeunes. Voyagez, travaillez, meublez votre mémoire, afin que plus tard, quand le chemin des ans aura fatigué vos jambes, vous ayez des souvenirs aimés pour repaître les longs soirs de votre vieillesse» (1).

Plus loin, Robin Jouet ayant étudié de près les mœurs des Indiens, sous le carbet desquels il séjourne durant une longue maladie, en arrive à cette conclusion qu'en observant une société au berceau, l'on apprend à se connaître soi-même, et que, se connaissant, l'on va se perfectionnant chaque jour si bien que l'on « rayonne à la fin comme un phare vivant à l'usage de ses semblables ! C'est le plus beau rêve d'ici-bas (2).

La conclusion porte, elle aussi la marque de cette élévation morale qui fait l'originalité de cet ouvrage. De ses voyages, et de ses longs jours de solitude dans le Nouveau-Monde, Robin-Jouet a retiré ce profit qu'il a mis de côté « comme vieilleries inutiles un tas de vanités qui embarrassaient sa marche et désormais il va dans la vie, faisant de son mieux, mais résigné à tout ce qu'il plaît à Dieu de décider de sa créature ».

Et ses voyages lui ont appris aussi à ne pas redouter le

---

(1) *Aventures de Robin-Jouet.* — Editeur Mame (p. 89).
(2) *Robin-Jouet* **p.** 395.

suprême départ, car la vie n'est après tout qu'un voyage de quelques vingtaines d'années qui peut finir à toute heure.

« Le grand point est de pouvoir à chaque seconde s'en aller, comme un travailleur qui revient d'une journée bien remplie : s'en aller confiant dans la justice du Maître, parce qu'on sent qu'on a fait son devoir ici-bas. »

C'est encore le roman d'aventures, mais le roman d'aventures, compliqué d'une intrigue romanesque qui va illustrer le nom d'Assollant (1827-1880).

Les *Aventures merveilleuses du Capitaine Corcoran* nous transportent aux Indes, où le désir de découvrir, pour le compte de l'Académie de Lyon, le fameux Gouroukaramta, premier livre sacré des Indous, a conduit le vaillant explorateur et Louison, la fidèle tigresse.

Ce capitaine Corcoran est presque un héros de Dumas : aucun obstacle ne résiste à son audace tranquille. Il chasse avec la même intrépidité, le tigre, l'éléphant, l'hippopotame, le lion et la panthère, déjoue les conspirations des traîtres, et, devenu maharajah de Bhagavapour par son union avec l'héritière du maharajah, il pacifie ses états et les gouverne avec fermeté : jusqu'au jour où les ayant affranchis du joug anglais, il abdique et se retire avec sa femme et ses enfants dans une île paisible.

L'originalité de cette œuvre ne réside pas dans la multiplicité des épisodes qui est le trait caractéristique de tous les récits d'aventures.

Cette originalité naît de plusieurs causes. D'abord se révèle dans cette œuvre un ardent patriotisme, un patriotisme, un patriotisme que l'on appelait chauvinisme durant cette période d'apathie patriotique qui précéda la guerre de 1914. Les apôtres du cosmopolitisme à outrance se déclaraient choqués de l'ardeur avec laquelle le brave Corcoran proclamait la grandeur de la France, son dévouement

aux choses désintéressées, sa loyauté et son élan vers l'idéal. Sans prudence et sans aucun souci des complications diplomatiques, il opposait aux nobles vertus de sa patrie l'égoïsme utilitaire de ses ennemis de la veille, amis du lendemain et peut-être ennemis du surlendemain.

Et sa haine, il la clamait en un langage rude de vieux loup de mer, sans aucun souci d'élégance : « Je ne fais pas plus de cas d'un Anglais que d'un hareng saur ou d'une sardine à l'huile. Je suis Breton et marin, c'est tout dire. Entre la race saxonne et moi, il n'y a pas de tendresse perdue » (1).

Avec des sentiments comme ceux-là, quel devait être l'enthousiasme de Corcoran à la pensée de participer à une guerre contre les Anglais !

« Chasser les Anglais ! c'est-à-dire que, s'ils étaient dans ma vieille Bretagne comme ils sont ici, je les prendrais un par un, au collet et à la ceinture, et je les jetterais à la mer pour engraisser les marsouins. »

Une autre innovation d'Assollant fut d'introduire dans son œuvre des personnages jusque là tenus à l'écart des romans d'aventures : je veux parler des animaux;

La fidèle Louison, dont l'arrivée inattendue plonge dans la terreur la docte assemblée, est sans cesse mêlée aux aventures de son maître, et c'est elle qui, le plus souvent, le tire d'un pas difficile.

Que d'ennemis elle met à mort! et de combien d'embûches elle sait préserver Corcoran, Sita, son épouse, et le petit Rama, son fils! Et à côté de Louison prennent place Garamagrif son frère, Moustache son fils et l'éléphant Scindiah. C'est dans un but déterminé que l'auteur a donné aux animaux « une place si honorable, alors qu'il néglige les mar-

(1) *Aventures merveilleuses du capitaine Corcoran* Tome I. p. 89. Editeur Hachette.

quis, les comtes, les ducs et les archiducs dont le monde est rempli et comme encombré » (1).

Pourquoi la souple tigresse, le lourd Scindiah, le maussade Garamagrif et le mutin Moustache n'auraient-ils pas la place d'honneur dans les récits d'Assollant ?

« Sommes-nous si sûrs d'être supérieurs à tous les autres êtres de la création, que nulle histoire ne nous plaise, excepté la nôtre ? Oui, je préfère le tigre à l'homme. Le tigre est beau, il est fort; il a peu d'amis, mais il les choisit avec soin et ne s'expose pas à les trahir ou à être trahi par eux... enfin, c'est l'une des plus nobles créatures de Dieu » (2).

Boutade ou profession de foi, cette affirmation suffit à expliquer en partie l'originalité de l'œuvre d'Assollant.

Ce récit fantaisiste s'appuie évidemment sur un fonds de vérité : les descriptions de l'Inde, les études de mœurs ont sans doute nécessité une certaine documentation, mais les faits réels sont tellement noyés dans le merveilleux et l'invraisemblable que l'on garde uniquement l'impression d'un conte.

Telle n'est pas l'impression que laissent les récits de Gustave Aimard (1818-1885) qui, bien que tout aussi extraordinaires au point de vue des exploits des aventuriers qui sont les héros de ces œuvres, reposent sur une documentation très serrée.

Pendant plus de quinze ans, Gustave Aimard a vécu dans les savanes du Nouveau-Monde : « Tour à tour squatter, chasseur, trappeur, partisan, gambusino ou mineur, il a parcouru l'Amérique, depuis les sommets les plus élevés des Cordillères jusqu'aux rives de l'Océan, vivant au jour

(1) *Aventures merveilleuses du Capitaine Corcoran*: Tome II page 75.
(2) *Aventures du Capitaine Corcoran.* Tome II. p. 76.

le jour, heureux du présent, sans souci du lendemain, enfant perdu de la civilisation » (1).

Ce ne sont donc pas des romans que Gustave Aimard a l'intention d'écrire, « c'est sa vie qu'il raconte, ses espoirs déçus, ses courses aventureuses ». Cette vie hasardeuse, dans la solitude de la nature sauvage, exerce sur ceux qui s'y accoutument une emprise à laquelle il est difficile de se soustraire. Gustave Aimard parle avec enthousiasme de ces solitudes dont le silence n'est troublé que par le « murmure mélancolique des eaux sur les cailloux des plages, le chant des milliers d'oiseaux cachés sous la feuillée, les bonds des animaux, s'ébattant au milieu des hautes herbes ». Là, très près de la nature et très loin des hommes, dans ces asiles inviolés, se réfugient tous les blessés de la vie, ceux qui n'eurent point de parents, ou ceux que leurs parents maudirent, ceux qui trahirent ou ceux qui furent trahis, ceux auxquels la destinée refusa tout et ceux qui abusèrent de ses dons, ceux enfin qui vécurent aux dépens de leurs semblables et ceux qui, ayant tout donné, ne reçurent rien en échange.

C'est le lamentable troupeau de ces errants, de ces proscrits dont certains sont des réprouvés, que Gustave Aimard place dans le cadre grandiose des prairies de l'Arkansas, des terres chaudes du Mexique, ou des forêts californiennes...

Des combats, dans lesquels un de ces proscrits joue, en général, un rôle héroïque, des embuscades sans nombre, la recherche fiévreuse des pépites d'or, la vente des bœufs sauvages, en un mot toute la vie aventureuse et précaire de ces régions encore sauvages, nous apparaît dans ces œuvres.

---

(1) *Les Trappeurs de l'Arkansas.* Préface ; Amyot, Editeur Paris, 1863.

Les Trappeurs de l'Arkansas, la Fièvre d'Or, Le Rancho du Pont des Lianes, sont les œuvres qui me paraissent les plus caractéristiques de la manière de Gustave Aimard. Ces œuvres furent très lues des enfants, mais comme elles ne leur furent néanmoins pas spécialement destinées, je me contenterai de cette rapide analyse, afin d'arriver plus vite au romancier par excellence de la jeunesse et de l'enfance : Jules Verne.

JULES VERNE, 1828-1905

Nous ne nous trouvons pas, cette fois, en présence d'un auteur qui vécut son œuvre, avant de l'écrire. Si Gustave Aimard pouvait parler de chasses, pour avoir poursuivi le bison avec les Sioux et les Pieds Noirs, s'il pouvait décrire les tortures de la faim et de la soif, pour avoir erré pendant un mois, perdu dans le Del Norte, et si les affres de l'agonie lui avaient été révélées, tandis qu'il était attaché, par les Apaches, au poteau de torture, Jules Verne, lui, promène un ballon entre la terre et le ciel, sans avoir jamais franchi le rebord d'une nacelle, et c'est dans sa paisible maison d'Amiens, non loin d'un yacht, le plus souvent à l'ancre, qu'il raconte ses fantastiques voyages (1).

Et pourtant, si, comme le remarque E. Morel (2) :

« Il est quelque polisson par le monde, que Dumas a pu pousser à se faire mousquetaire, que de marins, d'ingénieurs, de savants, d'explorateurs, de colonisateurs ont dû

(1) Jules Verne fit néanmoins quelques voyages. Il nous dit par exemple, dans « *Maître du Monde* » qu'il se trouvait à Buffalo, le 12 Avril 1867, alors que l'Erié était entièrement pris par les glaces, mais il fut surtout un sédentaire.

(2) *Grande Revue* Mai 1905.

leur vocation et leur foi aux beaux romans qu'on lit vers treize ou quatorze ans ! »

Toute une génération s'enthousiasma pour les livres de Jules Verne, toute une génération, élevée de façon prosaïque, sentit grandir son idéal, par ce passionné contact avec la chimère « Quand on nous donnait en exemple les héros de Plutarque, écrit Louis Lumet, c'étaient ceux de Jules Verne que nous nous proposions d'imiter » (1).

L'œuvre de Jules Verne est immense : depuis son premier livre qui date de 1863 (2), jusqu'à sa mort, survenue en 1905, il n'écrivit pas moins de soixante-quatre romans, relatant des « voyages extraordinaires », auxquels il faut ajouter l'*Histoire générale des grands voyages et des grands voyageurs.*

(Cette Histoire, en trois volumes, étudie la vie et les voyages des premiers explorateurs, puis des grands navigateurs du XVIII^e^ siècle, et, enfin, des voyageurs du XIX^e^ siècle.)

L'originalité de Jules Verne et la raison essentielle de son succès, résident dans le fait que l'extraordinaire et le merveilleux, dont l'enfant a soif, lui sont présentés dans des œuvres qui n'ont rien d'un conte de fées, et qui sont, pourtant, à leur manière, d'admirables féeries.

Mme de Genlis — on s'en souvient — avait eu l'ambition de conter à ses enfants de merveilleuses aventures, dans lesquelles tout l'invraisemblable aurait sa source dans les prodiges de la science. Mais l'imagination de Mme de Genlis avait de trop sages limites pour qu'elle pût évoluer aisément dans l'extraordinaire, et, de plus, la science de

---

(1) Cité par E. Morel: *Grande-Revue.* Mai 1905.

(2) *Cinq semaines en ballon.* (Il s'agit ici des livres pour l'enfance, car Jules Verne avait donné déjà quelques articles et pièces de théâtre).

son temps ne pouvait prêter à de très curieuses applications.

Il en est tout autrement avec Jules Verne. Comme nous le disions plus haut, il vit en un temps où les découvertes scientifiques vont se multipliant : son art est de se servir des éléments qui lui sont fournis par la science moderne, mais son esprit qui semble se jouer dans l'extraordinaire, continue l'œuvre commencée, et suppose résolus les problèmes qui préoccupent les savants.

Chacun sait que Guillaume II tenait Jules Verne en haute estime, et que les fleurs qu'il envoya sur sa tombe, n'étaient peut-être qu'un dernier hommage à celui dont les œuvres donnèrent à l'Allemagne l'idée première des dirigeables et des sous-marins...

A l'aide de moyens de locomotion aussi étranges que perfectionnés, les héros de Jules Verne parcourent toutes les parties du monde : les Amériques — (*César Cascabel — Le Chancellor — Famille sans nom — Nord contre Sud — Le Testament d'un excentrique — Les 500 millions de la Bégum — La Jangada — Le Superbe Orénoque — Bourses de voyage — Le Maître du Monde — Le Volcan d'Or.*); l'Afrique (*Cinq semaines en ballon — Trois Russes et trois Anglais — L'Etoile du Sud — Un capitaine de quinze ans — Le Village aérien — Clovis Dardentor — L'invasion de la mer;* l'Europe : (*Le Château des Carpathes — Les Indes Noires — Le rayon vert — L'Archipel en feu — P'tit Bonhomme — Le Docteur Ox — Un billet de loterie — Le Chemin de France — Voyage au centre de la Terre — Un drame en Livonie*); l'Asie : (*Claudius Bombarnac — Tribulations d'un Chinois en Chine — La Maison à vapeur — Michel Strogoff*) Les terres polaires : (*Aventures du Capitaine Hatteras — Le pays des fourrures — Le Sphynx des glaces* l'Océanie et l'Australie : (*L'île à hélice — Mistress Branican — Les Frères Rip.*)

Parfois, c'est le monde entier que ces héros entreprennent de parcourir : (*Le Tour du Monde en quatre-vingts jours — Vingt mille lieues sous les mers — Les Enfants du Capitaine Grant — Robur le conquérant*).

D'autres fois, ils errent sur les mers et les Océans : (*Une ville flottante — Kéraban le têtu — Mathias Sandorf — Mirifiques aventures de Maître Antifer — Les Histoires de J. M. Cabidoulin — Face au drapeau — Le Phare du bout du Monde*) ou bien, montés sur un ballon ou un aéronef, ils explorent les espaces célestes. Ils rêvent même d'atteindre la lune, et la propulsion d'un canon gigantesque envoie le boulet qui les renferme dans les profondeurs du firmament, en un lieu où la Terre ne leur apparaît plus que sous la forme d'un croissant argenté (*Autour de la Lune*).

Ces tentatives audacieuses supposent de la part de ceux qui les accomplissent une force d'âme qui vient à bout des pires obstacles. Les héros de Jules Verne sont, en effet, des hommes d'action : Quel que soit leur but, ils le poursuivent avec une illassable ténacité : Michel Strogoff, Mathias Sandorf, Wilhelm Storitz, le Comte de Gortz (1) ne se laissent décourager par aucun échec et luttent, s'il le faut, jusqu'à la mort pour réaliser leur rêve.

Dans cette lutte, ils sont soutenus par une confiance en eux-mêmes qui ne désarme jamais.

Même un héros de **Jules Verne qui** n'est guère qu'un Tartarin : Clovis Dardentor a, en sa bonne étoile, une inébranlable confiance. Il plonge dans l'ébahissement tous ses interlocuteurs en leur affirmant qu'il ne craint rien, ni la maladie, ni la mort.

Et au médecin qui lui affirme qu'il mourra comme tout le monde, il répond en riant aux larmes « Pourquoi cela, puisque je ne vois jamais de médecin ? »

Cette confiance, les héros de Jules Verne la fondent aussi

---

(1) *Le Château des Karpathes.*

sur la science qui est devenue pour eux un instrument docile.

Le Capitaine de l' « Epouvante », ce prodigieux tour à tour navire, sous-marin — automobile et avion, déclare qu'en possession d'un tel joyau, on est vraiment le Maître du Monde ».

Et Wilhelm Storitz, ayant découvert le fluide mystérieux, capable, tel l'anneau magique du vieux conte, de le rendre invisible, peut plonger dans la terreur une ville entière. C'est presque à la mort que les héros de Jules Verne peuvent commander puisque, grâce à des phonographes perfectionnés, complétés par un extraordinaire système de projections ils peuvent faire réapparaître, sur la scène, une incomparable artiste disparue, dont la voix d'or retrouve pour eux les accents d'autrefois (1).

Cette volonté, sûre de vaincre, et qui dispose de si puissants moyens pour arriver à ses fins, donne à l'œuvre de Jules Verne, un caractère d'optimisme encourageant. Est-on jamais en droit de désespérer, puisque, dans les pires conjonctures, perdus dans les îles désertes, égarés au fond des océans, suspendus dans les airs, errant dans les jungles ou sur les icebergs, les héros de Jules Verne parviennent toujours à triompher des obstacles ?

Et, les progrès de la science étant constants, le jour viendra où l'homme sera vraiment le roi de la création.

Dans une nouvelle assez peu connue : « *Au XXIX^e^ siècle* » (2), J. Verne nous donne l'amusante vision de la journée d'un journaliste, en 2889. Avec cette prescience qui caractérisa parfois les hommes de génie, Jules Verne sup-

---

(1) *Le Château des Karpathes.*

(2) Parue en février 1889 dans la revue américaine « *The Forum* » éditée depuis dans « *Hier et Demain* ». Hetzel.

pose réalisés, des progrès, dont notre époque semble avoir eu l'initiative.

Il y mentionne la découverte d'un corps nouveau : « le nihilium », dont le gramme vaut trois millions de dollars. En ce XXIX[e] siècle, le moyen de locomotion le plus usité est l'aéro-car « cette admirable machine, fondée sur le principe du plus lourd que l'air » (1).

Et l'auteur suppose également que la fin du vingtième siècle a vu la découverte de la photographie en couleurs. Pour cette fois, nos hommes de science ont été plus vite que l'imagination hardie du romancier, et c'est au début, et non à la fin du vingtième siècle, que se place cette découverte qui satisfait, à la fois, le savant et l'artiste.

Nous n'aurons peut-être pas besoin d'arriver en l'an 2889 pour voir le journaliste, devenu roi du monde, donner des conseils aux ambassadeurs et aux ministres !

Ces journalistes de l'an 2889 ne sont plus des écrivains, mais des orateurs, car le journal est, chaque matin, parlé par téléphone, aux abonnés, et, par phonographe, aux acheteurs au numéro. Jules Verne fut-il l'inspirateur de celui qui imagina, l'an dernier, l'originale *Parole libre* (2) ?

Mais nous avons encore bien du chemin à parcourir, avant d'atteindre le degré de civilisation auquel sont parvenus ces gens du XXIX[e] siècle qui, à l'aide du « téléphote » qui reproduit les images à distance, voient, à toute heure du jour, ceux dont ils sont séparés par des milliers de lieues !

Hélas ! nous nous heurterons bien longtemps, sans doute, aux complications domestiques, avant qu'une « Société

(1) *Hier et Demain.* p. 239.

(2) Journal parlé, à Paris, en séances hebdomadaires, et dont les principales rubriques sont tenues par des journalistes de profession.

d'alimentation à domicile » ne distribue, par tubes pneumatiques, mille espèces de mets à ses clients.

Et, qu'il serait pratique, pour l'homme pressé, de s'introduire, chaque matin, dans l'habilleuse mécanique, qui, « deux minutes après, le déposerait, lavé, coiffé, chaussé, vêtu et boutonné de haut en bas, sur le seuil de ses bureaux » (1) !

Tels sont les éléments de l'optimisme de Jules Verne : la vie lui apparaît comme un immense voyage de découvertes à travers le monde, découvertes qui, se complétant chaque jour, aboutiront, en fin de compte, à l'absolu confort, et à la suppression de la plupart des difficultés matérielles.

Il semble qu'à la fin de sa vie, le romancier ait eu des doutes sur la réalité de l'idéal que, pendant des années, il fit entrevoir à des milliers de lecteurs. L'humanité est-elle, vraiment, en marche vers le progrès, ou bien, dans une formidable régression, les hommes, refaisant, en sens inverse, le chemin parcouru par les générations précédentes, se retrouveront-ils, un jour, aussi misérables que leurs ancêtres de l'âge de pierre ? C'est la vision désespérante que nous donne le vieux conteur, dans *l'Eternel Adam* (2).

Il suppose qu'un savant de l' « Empire des Quatre Mers » s'enorgueillit du degré de civilisation auquel est arrivé son peuple, et voici qu'il découvre soudain que, quarante mille ans auparavant, des hommes ont vécu dans ces mêmes lieux, et y ont joui de tous les bienfaits d'une civilisation avancée.

A la suite d'un cataclysme, au cours duquel, les terres

(1) *Hier et Demain* (p. 226).
(2) *Hier et Demain*: L'Eternel Adam (p. 249).

furent submergées, cette race a été engloutie, et le journal de l'un des « rescapés » ayant été exhumé, le savant docteur y lit, avec stupeur, le récit des étapes parcourues par l'intelligence humaine, en route vers l'animalité.

Et l'autobiographe a la vision de ce que sera l'humanité, le jour où disparaîtra la génération qui a connu une autre vie que celle qui s'impose à l'homme, lorsque la conservation de la vie matérielle devient son unique souci.

Il se représente « ces adultes qui ne savent pas lire, à peine parler, ces enfants aux dents aiguës qui semblent n'être qu'un ventre insatiable » (1).

La vie de l'humanité ne serait-elle pas une ascension progressive et constante ? Semblable à l'enfant qui, ayant tenté de gravir une pente inaccessible, retombe à mi-chemin, sans que ses efforts antérieurs facilitent en rien ses nouvelles tentatives, l'homme n'atteint-il un degré de civilisation que pour retomber de plus haut, et ceux qui viendront, après lui, ne devront-ils pas reprendre « du bas de la montée [leur] ascension vers la lumière » (2) ?

Et qu'importe, après tout ? serions-nous tentés de répondre au romancier qui, après nous avoir donné de si belles leçons de courage, se laisse envahir par le doute déprimant. Qu'importe, si c'est précisément cette marche toujours interrompue, et toujours reprise, qui donne à la vie son vrai sens ?

Peut-être les hommes, héritiers passifs des conquêtes de leurs devanciers, s'aveuliraient-ils dans les jouissances amollissantes d'une vie trop facile. C'est le perpétuel recommencement des choses qui nécessite la perpétuelle mise en œuvre de cette volonté dont Jules Verne nous a si souvent montré la toute-puissance.

(1) *Hier et Demain*: L'Eternel Adam. p. 311.
(2) Jules Verne: *L'Eternel Adam* p. 315.

Et ainsi, même la dérogation du romancier à ses habituelles théories ajoute une pierre de plus au temple qu'il élève, par son œuvre, à l'énergie, souveraine du monde.

Comme tous les autres genres, le roman d'aventures a, aujourd'hui, changé de caractère. Il montre, trop souvent, aux enfants, des aventuriers sans scrupules, et, c'est d'argent plus que de gloire que les héros modernes sont avides !

Les vieux romanciers, qu'on ne lit plus, avaient, sur les romanciers d'aujourd'hui, cette supériorité, qu'en contant de merveilleuses aventures, ils se gardaient d'oublier qu'ils écrivaient pour un peuple dont la légende ne saurait dépasser l'histoire, pour un peuple ayant au cœur cette ardeur enthousiaste qui portait ses ancêtres vers l'inaccessible Graal.

Et si les enfants ont goûté et goûtent encore l'œuvre de Jules Verne, c'est qu'elle fournit à leur imagination le genre d'aliment qui lui convient.

Les enfants voient grand et se rient, en imagination, des obstacles opposés à la réalisation de leurs rêves. Entendent-ils le récit d'exploits audacieux dont les héros ont échoué près du but, ils ont toujours un moyen à suggérer, moyen qui eût assuré la victoire.

Dans une séance cinématographique, en face du film reproduisant les infructueux efforts de Shackleton pour atteindre le pôle Sud, les enfants des écoles étaient dans un état d'extrême agitation : « Son bateau était trop grand » disaient les uns. — « Il aurait dû faire un pont sur la glace » disaient les autres. Il n'était pas jusqu'aux petites filles qui ne suggéraient timidement qu'on aurait pu « atteindre le pôle en avion ».

Comment les enfants n'aimeraient-ils pas le romancier, aux ingénieuses trouvailles, qui, lui, non plus, n'admet pas

les obstacles, et qui, lorsqu'il s'est mis en tête d'atteindre la lune, dispose toujours d'une échelle assez longue ?

Les enfants, précisément parce qu'ils ne peuvent agir sans se heurter aux bornes de leur liberté, ont une soif ardente d'indépendance. Aussi, avec quelle envieuse admiration suivent-ils, en pensée, les héros de Jules Verne qui disposent de l'immensité des mers, arpentent les déserts, se décident, d'une minute à l'autre, à parcourir le monde, sans qu'aucune entrave vienne jamais limiter leur activité!

Et puis, en parcourant le monde, on voit des choses si intéressantes : des sauvages aux costumes bariolés, d'étranges animaux, des fleurs merveilleuses et l'enfant curieux, avide d'inconnu, aime ces œuvres qui l'arrachent, en pensée, à sa petite vie étroite, cette vie dans laquelle « il ne se passe rien ».

Ce besoin de nouveauté est, en effet, si fort, chez l'enfant, qu'il le rend, parfois, inconsciemment cruel : « Que je suis contente ! » s'écriait un jour une petite fille « Maman est malade, alors je vais en voyage ! »

Quel mystérieux attrait exerce sur l'enfant ce mot, voyage ! et comment s'étonner, si le romancier qui lui permet de satisfaire, du moins en imagination, ce besoin de mouvement et cette soif d'inconnu, est l'un des romanciers préférés de l'enfance.

Les petites filles aiment, sans doute, les romans de Jules Verne; pourtant, elles les apprécient généralement moins que ne le font les petits garçons. Le plus souvent, elles lisent rapidement les pages dans lesquelles sont décrits les appareils dont se servent les héros de Jules Verne pour fendre les flots ou les airs, et parcourir la terre. Elles sont plutôt attirées par le but poursuivi; les petits garçons, eux, s'intéressent, en général, à toutes les questions de mécanique. Le portrait, tracé par L. Népoty dans *les Petits,* du

collégien qui tire de toutes ses poches, les plans de l'avion dont il est l'inventeur, est vraiment pris sur le vif. En décrivant, même de façon fantaisiste, mille appareils compliqués, Jules Verne a donc satisfait le goût de la plupart de ses petits lecteurs. C'est du reste à cette raison, qui fit en grande partie sa vogue, que Jules Verne doit de vieillir vite, à l'époque actuelle où la réalité est près de dépasser les plus audacieuses conceptions de son imagination.

— Peuh ! une maison à vapeur ! s'exclamait un bambin de dix ans ! on aurait bien pu la faire marcher à l'électricité ! —

Les romans de Jules Verne ont vieilli aussi pour une autre raison que je n'ai pas découverte sans surprise : Les enfants trouvent ces livres trop longs..... Autrefois, — je parle évidemment des enfants qui aimaient la lecture — autrefois, un livre d'enfant n'était jamais trop long : on ne le fermait pas sans une certaine mélancolie; on s'était attaché à lui et ses héros vous étaient chers (1).

Aujourd'hui, pour les raisons que nous avons indiquées en parlant des publications périodiques, les enfants disposent de moins de temps que jadis. Aussi désirent-ils des œuvres qu'il soit possible de lire rapidement « pour connaître la fin » et les romans de Jules Verne ne sont pas de ce nombre.

Il faut donc saluer en Jules Verne le dernier représentant d'un genre qui s'en va, pour revenir peut-être, si la prédiction du vieux conteur s'accomplit un jour, et si tout ne finit que pour recommencer.

---

(1) Il est à remarquer que les romans de Mme de Ségur, de Zénaïde Fleuriot... avaient presque toujours une « suite ». Il en est rarement de même aujourd'hui.

CHAPITRE IX

LES IDEES SOCIALES ET LA PIETE POUR LES FAIBLES LES ENFANTS MALHEUREUX

Les théories de Rousseau, et l'avènement de la sensibilité, succédant à la raison pure, avaient eu pour première conséquence d'attirer l'attention sur l'enfant, être d'impulsion et de sensibilité. Mais, ces idées évoluant devaient aboutir à cette autre conception : la souffrance de l'enfant est un paradoxe, il ne faut pas que l'enfant souffre.

Entre toutes, une voix se fit entendre pour plaider la cause de l'enfance : ce fut celle du grand poète qui voit dans l'enfant, l'intermédiaire entre le ciel et la terre, et qui n'hésite pas à menacer des foudres célestes les auteurs responsables des malheurs de l'enfance :

Oh ! quel tonnerre au fond des Cieux,
Quand Dieu cherchant ces êtres frêles
Que, dans l'ombre où nous sommeillons,
Il nous envoie avec des ailes,
Les retrouve avec des haillons.

(*L'art d'être grand'père* : Les Enfants pauvres).

C'est d'ailleurs dans une œuvre de Victor Hugo, que le grand public puise des raisons de s'intéresser à la cause de l'enfant, victime des plaies sociales. En 1862, paraissent *les Misérables* qui éveillent, dans l'âme des foules, des sentiments nouveaux. On comprend que la misère matérielle entraîne souvent la misère morale et que les méprisés sont, parfois, plus malheureux que méprisables.

Une infinie pitié s'éveille, pour ces parias auxquels le sort fut contraire. L'on pleure sur Jean Valjean et sur

Fantine, et il semble que la magnanimité de Monseigneur Myriel ait soudain gagné tous les cœurs..... Et voici qu'une frêle silhouette émerge de la multitude des personnages mis en scène, une petite ombre en haillons, dont le peintre va bientôt fixer, sur la toile, la touchante figure :

C'est Cosette, succombant sous le poids d'un énorme seau d'eau, Cosette livrée aux brutalités des Thénardier, Cosette emmaillotant une poupée de bois ou mettant avec confiance sa toute petite main dans la main de Jean Valjean. Et c'est aussi l'innocente victime de fautes qu'elle ignore, le jouet fragile d'un inclément destin. Cosette devient l'idole des foules. Victor Hugo a ouvert la voie dans laquelle marcheront désormais de nombreux écrivains, et nous verrons bientôt mille petites Cosettes se lever en masse, et tendre vers l'humanité qui les opprime, le regard implorant de leurs yeux trop profonds, et la supplication de leurs mains au geste lassé.

Le romantisme a, d'ailleurs, donné, aux écrivains de l'enfance, d'autres modèles en favorisant la traduction d'œuvres étrangères. Charles Dickens fut un observateur si pénétrant de l'âme enfantine que les figures de David Copperfield, de la petite Dorrit, ou de Nell du *Magasin d'Antiquités* devinrent bientôt populaires, à l'égal de bien des héros de nos œuvres nationales. Et, quel est l'enfant français qui n'a pleuré sur les infortunes de Gertie (1) et n'a senti son cœur se serrer, au bruit sourd de la chute du petit chat, lancé par Nan Grant dans un baquet d'eau bouillante? Comment oublier, parmi les émouvantes descriptions des malheurs de l'enfance, le portrait, tracé par Florence Montgonmery, de ce petit *Méconnu,* dont la tendresse se cache si bien, sous les apparences d'une

---

Miss Cummins. — *L'Allumeur de Réverbères.*

vigueur insouciante, que le père même s'y laisse prendre, et ne pénètre le cœur de son enfant que lorsqu'il est trop tard.

Si la réalité, observée par les écrivains, à la lueur des sentiments nouveaux qui envahissent la société, peut donner naissance à des œuvres exactes, émouvantes par leur accent de vérité, il arrive aussi que la réalité atteigne un degré d'horreur et d'étrangeté qui la rapproche des plus étonnantes fictions.

Dès lors, l'écrivain se penchant sur cet abîme, où le vrai côtoie l'invraisemblable, n'a d'autre effort à faire que de s'écarter le moins possible de cette réalité, qui lui fournit tous les éléments d'un récit dramatique.

C'est pourquoi Gaspard Hauser peut être considéré comme le prototype de tous ces enfants trouvés, ou substitués à d'autres, dont est peuplée la littérature enfantine.

Comment l'imagination des foules et celle des écrivains, n'aurait-elle pas été séduite par l'étonnante destinée de cet enfant mystérieux, trouvé le 26 mai 1828, aux portes de Nuremberg, et dont les jambes atrophiées par un trop long repos, les yeux inaccoutumés à la lumière, et les lèvres muettes portaient la marque d'une longue séquestration ?

Les historiens ont attribué, à cet étrange inconnu, bien des noms divers, et les savants ont discuté, à son sujet, sur l'évolution du langage et sur la puissance de l'habitude.

Les romanciers de l'enfance n'ont voulu voir en lui que le pauvre être sevré de tendresse, grandissant dans l'obscurité d'un cachot, avec, pour toute compagnie, un humble cheval de bois, et pour toute nourriture le pain et l'eau du prisonnier.

De ces influences diverses, est née toute une littérature à l'usage de l'enfance, littérature très féconde, bien qu'assez peu variée

Ces œuvres peuvent se grouper selon des thèmes à peu près invariables. Les romanciers mettent en scène les enfants abandonnés ou volés, les enfants pauvres, les enfants persécutés, les enfants malades.

Parmi les enfants abandonnés, se trouvent naturellement, des enfants directement modelés sur Cosette et qui, arrachés à l'affection des leurs doivent vivre dans un milieu hostile.

Mais les romanciers se trouvaient ici en présence d'une difficulté : il s'agit, ne l'oublions pas, d'œuvres destinées aux enfants, il ne saurait, par conséquent, y être question de naissances illégitimes, ou des raisons plus ou moins équivoques, que l'on peut avoir d'éloigner un enfant. On a résolu la question à l'aide d'un certain nombre de procédés plus ou moins originaux.

Tantôt, l'enfant trouvé tombe entre les mains de parents adoptifs, à la façon traditionnelle. On le trouve — comme fut trouvé le petit Jean le Rond qui devait, plus tard, s'appeler d'Alembert — à la porte d'une église, ou encore dans l'embrasure d'une porte cochère, voire même devant une caserne. C'est le cas du petit *Sans famille* d'Hector Malot, de *l'Enfant du* 26e de Gérard, et de tant d'autres.

D'autres fois, l'enfant commence sa destinée d'épave, ballottée à tous les vents du sort, en n'étant vraiment qu'une frêle épave qu'apporte la mer. Il en est ainsi pour la *Seulette* de Pierre Maël, et le *Pauvre Petit* de Mme Cazin.

Mais, les romanciers de l'enfance introduisaient peu à peu, dans leurs œuvres, un élément dramatique qui devait donner lieu à mille aventures romanesques. L'enfant, au lieu d'être simplement un pauvre abandonné dont se désintéressaient des parents indifférents ou avares, devenait parfois l'otage que l'on ne remettait que contre rançon, tel, le petit Régis de *Sauvons-le* (Mlle Carpentier). Il pouvait

être aussi l'être gênant dans lequel un héritier cupide ne voyait qu'un obstacle à sa fortune (*Sans Famille,* H. Malot) (*Fauvette,* M. Levray).

A qui s'adresser pour consommer le rapt ? Evidemment à des gens sans aveu : écumeurs de mer ou saltimbanques.

Ces personnages une fois introduits dans l'action, pouvaient aussi être considérés comme agissant pour leur propre compte, et nous nous trouvions en présence des « loueurs d'enfants» (*Les Petits Cinq* de C. Normand) ou des bohémiens qui disloquent les enfants (*Les Filles du Clown,* M. Delorme); (*La Fille de Carilès,* Mme Colomb); (*Le Général du Maine,* Mme de Nanteuil).

Les circonstances qui accompagnent l'enlèvement sont, à peu de chose près, toujours les mêmes : l'enfant qu'une imprudence a éloigné de sa maison est soudain entraîné dans une course folle, à moins qu'il ne soit saisi dans deux bras puissants. Un bâillon étouffe ses cris. Il arrive, dans la nuit, à une roulotte de saltimbanques, ou à bord d'un vaisseau : on lui enlève en hâte ses coquets vêtements, on le revêt de haillons, on le nourrit d'un brouet clair, et il s'endort en pleurant.

Et ce sont ensuite les exercices d'acrobatie auxquels un homme brutal veut assouplir ses membres délicats, ce sont les coups et les injures, jusqu'au jour où, à la suite d'événements aussi heureux que surprenants, l'enfant est rendu aux siens (1).

---

(1) En outre des œuvres déja citées, voir encore:
H. Germain *L'Enfant perdu* Hachette.
Proulx *L'Enfant perdu et retrouvé* Montréal, Beauchemin, 1893
Figuier *L'Enfant trouvée* Paris, Tresse et Stock, 1895).
Mme Hameau *Abandonnée*, A. Colin, 1895.
Mme Louise Riboulet *Abandonnée* (Hachette 1896).
François Benn *Abandonnée* (1896) Hachette.
Ed. Pascal *Robert le Diable et Cie*. A. Colin 1890.
Mme de Stolz *La Maison roulante*. Bibliothèque rose.

Les romanciers n'ont pas eu à varier beaucoup les épisodes de leurs récits, ou les caractères de leurs héros, sûrs qu'ils étaient de plaire à l'enfance par le sujet même de leurs œuvres.

Un type à peu près uniforme, c'est celui de l'enfant insouciant, aventureux, d'ailleurs franc et généreux, mais incapable de se soumettre à une discipline. Le plus souvent il se laisse prendre au mirage qu'un habile aventurier fait miroiter devant ses yeux parce qu'il est imaginatif, enthousiaste, amoureux de l'inconnu (1). L'un brûle d'aller tout seul rejoindre le vaisseau de son père, l'autre meurt d'envie de voir « la pierre qui tourne ».

Dans son sillage, l'enfant téméraire entraîne souvent un autre enfant, timide celui-là, et raisonnable, mais que l'affection pour son aîné aveugle, et qui ne se lance qu'à son corps défendant, dans des aventures que sa nature réprouve.

Cet enfant-là met généralement dans le récit une note de tendresse et de poésie. C'est lui qui, dans les pires tristesses, évoque le souvenir d'une mère ou trouve, dans son cœur fervent, une prière réconfortante, et parfois aussi, fait montre d'une ingéniosité insoupçonnée. Ce petit frère ou cette petite sœur est, pour le héros principal, l'occasion de donner libre cours à sa générosité et à son dévouement.

Le gavroche de Victor Hugo, qui couvre de ses vêtements, nourrit de son pain et réchauffe de sa chaleur vitale le gamin peureux qui s'est confié à lui, a bien des imitateurs dans ce petit monde d'enfants perdus qui nous occupent. On y voit fréquemment le fort portant le faible, le soignant

---

(1) Mlle Carpentier. *Sauvons-le, Les Mémoires de Barbe-Bleue.*

dans ses maladies, travaillant et se privant pour lui, ou s'exposant à sa place aux coups et aux brimades. C'est que, généralement, il ne manquait à ces enfants aventureux que la souffrance qui leur fait toucher les limites de leurs forces, pour les transformer, si bien que ce sont des enfants assagis et raisonnables qu'au jour de la libération, les heureux parents serrent dans leurs bras.

Ce dévouement, mis au service de plus faibles qu'eux, n'est d'ailleurs qu'une forme de cette énergie toute virile qui anime ces enfants, et fait qu'ils opposent à l'adversité une résistance qui finit par en triompher.

En face de cette volonté, sûre de vaincre, le romancier place généralement la volonté brutale d'un homme ou d'une femme répondant à un type à peu près uniforme. Ce type se rapproche sensiblement de celui des Thénardier, êtres vulgaires, insensibles, avides d'argent et d'alcool, capables de terroriser leurs victimes, ou de ramper obséquieusement à leurs pieds quand la fortune a tourné. Carol, dans *Sauvons-le,* Rosalba, dans *Fauvette*, Garofoli, dans *Sans Famille,* Vanizzi dans les *Petits Cinq* appartiennent à cette lignée.

Il n'est pas rare qu'entre l'oppresseur et l'opprimé, se place un personnage intermédiaire, dont la pitié s'émeut de la souffrance qu'elle devine, et qui devient le protecteur de l'enfant malheureux.

La moralité de ces œuvres, réside d'ailleurs, le plus souvent, dans le fait que le dévouement et l'oubli de soi entraînent avec eux leur récompense, et que, par un changement de rôle assez fréquent, le bienfaiteur devient l'obligé. Quand le père Carilès (1), à l'imitation du père True de

(1) Mme Colomb. *Le Père Carilès.* Bibliothèque de la Jeunesse. Hachette.

Miss Cummins (1), ouvre sa maison et son cœur à la toute petite fille que de terribles saltimbanques se proposaient de disloquer pour en faire une attraction de foires, il est obligé d'abord de se gêner beaucoup. Il ne sait guère que promener, dans les rues, sa provision de moulins de papier, en chantant d'une voix monotone :

« *Pleurez, pleurez ! petits enfants,*
« *Vous aurez des moulins à vent !...* »

mais il ne sait pas apaiser d'autre façon les pleurs des enfants et se demande comment il va loger et vêtir la petite abandonnée qui lui tombe du ciel. Mais, patience ! l'enfant craintive se révèle bientôt une alerte petite ménagère qui fait entrer le soleil dans la chambre maussade, rien qu'en nettoyant les carreaux des fenêtres, « ce dont un homme, voyez-vous, ne se serait jamais avisé ».

Elle se révèle aussi une habile petite ouvrière qui, la main dans la main du vieil homme, vend, dans la journée les balais qu'elle fabrique à la veillée... L'enfant grandit, elle ne fabrique plus de balais, mais elle habille des poupées, et, tout en les revêtant de robes de brocart et de manteaux de velours, elle suffit à ses besoins, et à ceux de son bienfaiteur devenu aveugle.

La vieillesse solitaire eût été la punition de l'égoïsme du père Carilès; c'est à son dévouement qu'il doit de couler ses derniers jours dans l'atmosphère paisible du jeune foyer qui s'est fondé, grâce à lui.

Avec les enfants brutalement arrachés à leur famille, et traversant les mille péripéties qui aboutissent en fin de compte à leur retour triomphal au foyer paternel, nous avons étudié la catégorie d'œuvres qui offrait, aux écrivains, une matière très riche.

---

(1) *L'Allumeur de Réverbères.*

L'enfant est si bien fait pour la vie familiale, son être physique et moral appelle si intensément la protection du foyer, que son dépaysement est, à lui seul, tout un drame: d'autre part, l'enfant est si faible et si incapable de se suffire, que son isolement au milieu d'être hostiles est toujours infiniment pathétique.

La tâche a été moins aisée pour les écrivains qui, renonçant aux aventures conventionnelles, au rapt classique, et aux inévitables saltimbanques, ont étudié la misère enfantine, n'ayant d'autres facteurs que la ruine, le deuil, l'abandon.

Une des premières œuvres, consacrées « aux éternels parias de cette race errante qui engendra les Jacques et les ribaud-nus » (1), est une œuvre d'un caractère original, parce que c'est aux opprimés eux-mêmes que Charton a demandé le récit de leurs misères (2).

Ayant puisé dans les Mémoires de Valentin Jamerai Duval (1695-1775) de William Hutton (1723-1815) et de Henri Stilling (1740-1817), l'auteur entreprend de conter aux enfants l'histoire de ces trois petits malheureux, dont les souffrances excitent la pitié, et dont la vaillance éveille l'admiration.

A l'âge où les enfants jouissent, d'ordinaire, des douceurs de la vie familiale, ces trois petits sont exposés aux dangers des grands chemins, aux promiscuités de l'atelier, aux tristesses de l'abandon. Valentin Jamerai Duval a dû fuir le foyer où son père est remplacé par un homme méchant et brutal. Il se place comme berger et, durant le terrible hiver de 1709, il erre dans la campagne jusqu'au

---

(1) Gegout. *Les Parias.*

(2) *Histoires de trois pauvres enfants racontées par eux-mêmes* Charton. Hachette 1865.

jour où, atteint de la petite vérole, il demeure, pendant des semaines, couché dans un lit de fumier.

« Quel sort aurait-on pu prédire à un malheureux petit villageois de treize ans, indigent, faible, errant seul, au hasard, sur des chemins inconnus, au milieu de champs glacés ? »

Et c'est un sort analogue qui semblait attendre le petit William Hutton, placé à sept ans, dans une fabrique de soie, et auquel il faut confectionner des patins à talons, pour lui permettre d'atteindre la machine.

C'est encore le même sort misérable qu'il eût fallu prédire au pauvre Henri Stilling, privé, à deux ans, de l'amour de sa mère, et, de santé si délicate, qu'il ne peut piocher ou faucher « sans que tous ses membres tremblent ».

Et pourtant, Jamerai Duval est devenu bibliothécaire du duc Léopold de Lorraine, Professeur d'histoire à l'Académie de Lorraine, conservateur du cabinet des Médailles de l'Empereur d'Autriche... William Hutton a acquis dans le commerce de la librairie, une énorme fortune, et Henri Stilling, disciple de Goethe, fut médecin et littérateur.

C'est que tous ces enfants gardaient, dans les pires misères, l'amour du travail et la foi au succès.

« J'ai, dans le Ciel, un Père qui est riche et qui me donnera, j'espère, ce dont j'ai besoin » disait l'un d'entre eux (1).

« J'ai compté sur moi-même, et, en récapitulant avec impartialité les actions de ma vie, j'ai trouvé que mes intentions avaient toujours été justes et droites » disait un autre.

Cette confiance et cette honnêteté devaient être si bien récompensées que tous eussent pu dire avec W. Hutton :

---

(1) H. Stilling.

« Si, au matin de ma vie, mon ciel a été lourd et triste, le soir, il a brillé d'une lumière pure. »

C'est pour cette encourageante conclusion que Charton semble avoir écrit son livre. Il a craint que dans l'âme des petits parias, accablés d'une peine trop lourde, ne lèvent des ferments de révolte ou de désespoir. A tous, mais aux malheureux surtout, il a voulu dire que la souffrance, vaillamment supportée, est féconde en bienfaits de toutes sortes.

« Si misérable que l'on soit au commencement de la vie, on peut toujours arriver à l'aisance et à la considération avec une forte volonté, l'amour de l'instruction, une application constante au travail, et surtout, avec l'honnêteté et la régularité des mœurs qui attirent la sympathie et commandent l'estime. »

Vers la fin du second Empire, alors que commençait l'apothéose de l'enfance un écrivain, Siebecker, fut frappé du développement que prenait le culte de l'enfant, dans les familles ayant la plus petite aisance.

« Alors, dit-il, les journaux élégants citaient des mots d'enfants, les bals d'enfants se multipliaient, et, aux alentours de Noël et du jour de l'an les vitrines se remplissaient de jouets somptueux. »

Bien plus, tous les efforts semblaient converger pour montrer à l'enfant, la vie comme une grande féérie, où les efforts ne comptent pas, et où tous les événements sont dirigés par des génies bienfaisants.

Et l'auteur conclut :

« L'enfance est bonne et juste : j'entrepris, sans prévoir la guerre, de faire connaître l'enfance malheureuse à l'enfance heureuse » (1).

(1) Siebecker: *Les Enfants Malheureux.* Dupont éd. 1869.

Il va donc pénétrer dans les misérables logis où se blottit l'innombrable population de ceux qui vivent des petits métiers de la rue. Il interrogera, à la sortie des usines, ou à l'angle d'un trottoir, les garçonnets déguenillés et les fillettes pâlottes qui vendent des allumettes ou proposent des fleurs.

Et quand il aura sondé ces misères, il contera en un style simple et émouvant des choses, dont la seule évocation arrêtera pour un instant le rire sur des lèvres trop insouciantes.

...C'est la petite fille, employée dans une mine à tirer un chariot, à quatre pattes... c'est le petit manœuvre qui, arrivé sur le toit, doit fermer les yeux, parce que, « Monsieur, quand je regarde, la tête me tourne ».

Tous, ils défilent dans le livre de Siebecker, les petits martyrs du travail meurtrier, l'apprentie blanchisseuse que la phtisie guette, le jeune mécanicien happé par la courroie, le mousse que la vague emporte, le tireur de papiers peints qui court sans relâche, et le verrier dont la gorge se sèche auprès du foyer rouge.

Et ce sont aussi les victimes des crimes des autres : l'enfant du guillotiné, le petit « éclaireur » que des parents indignes dressent au brigandage et ce lamentable gamin des rues qui frappe sur le comptoir, en criant « Garçon, une absinthe ! »

Ces enfants, comme l'écrivain en a su rendre la précoce lassitude et la navrante mélancolie ! La vie leur a été si rude qu'ils n'attendent plus rien d'elle, et qu'ils n'en apprécient plus même les douceurs. Siebecker, attendri par les grands yeux implorants d'une petite marchande de violettes, lui achète un bouquet, en insistant pour le lui laisser. Mais, sans un sourire, l'enfant repousse l'offre délicate : « Merci, Monsieur, je n'aime pas les fleurs »...

Voilà deux livres qui ne sont pas des romans, deux livres dont la vie de chaque jour a fourni les éléments et qui peuvent être considérés comme les premières manifestations d'une inspiration nouvelle.

Les mêmes modèles vont inspirer aux romanciers de l'enfance des œuvres d'imagination non moins émouvantes.

J'en sais peu de plus douloureusement tragique que cette *Histoire de deux enfants de Londres,* parue, en 1890, dans le *Petit Français illustré* et dont on a tiré récemment un film dramatique, intitulé *Pauvres Petits*. Aucun mystère ne plane sur la naissance de Froggy et de son petit frère Benny. Aucune catastrophe retentissante n'a changé leur fortune en pauvreté, leur bonheur en malheur. Leurs parents, humbles artisans, ont peiné pendant toute leur vie, sans être plus riches, et puis, vaincus par la maladie et la misère, ils sont morts en laissant tout seuls sur le pavé de Londres, deux enfants de six et douze ans. Froggy est un robuste garçonnet qui supporte vaillamment la faim et le froid. Il sèche au soleil, ses vêtements mouillés, déjeûne d'une croûte de pain, et se donne dans la journée tant de mouvement qu'il peut fort bien, la nuit, dormir sans couverture. Tout autre est le pauvre Benny, secoué déjà par la terrible toux qui emporta sa mère, toujours fiévreux et grelottant, et auquel il faudrait de la viande, des remèdes, un bon feu, toutes choses que l'ingéniosité de son frère ne saurait lui procurer.

Si différents l'un de l'autre, les deux petits frères ont, en commun, une horreur sans nom pour le « work-house », cette maison d'assistance où l'on donne, aux malheureux, le vivre et le couvert, en échange de leur travail. Si misérable qui soit leur chambre, ils ont, du moins, l'illusion du « home »; ils se retrouvent tous deux, seuls avec leurs chers souvenirs qui « s'enfuiraient au vent comme un vol

de colombes » le jour où ils ne seraient plus que des numéros dans une foule anonyme.

Et c'est la lutte contre la misère, la noire misère des grandes villes, jusqu'au jour où Froggy, ne pouvant plus réchauffer de ses caresses le corps froid de son petit frère, se laisse conduire, sans résistance, au *work-house* abhorré (1).

On ne peut rendre, en quelques lignes, l'émotion qui se dégage de cette œuvre sans prétention. Ici, point de « ficelles » dramatiques, point d'audacieuses créations. L'enfant pleure sur la vie d'enfants tout semblables à ceux qu'il coudoie chaque jour, et qui luttent avec leurs faibles forces contre les deux fléaux de l'humanité : la misère et la mort.

Il arrive parfois que, dans cette lutte à armes inégales, les enfants trouvent des auxiliaires : la bonté et la charité accomplissent des prodiges, et ces prodiges sont parfois présentés sous une forme bien faite pour captiver des imaginations d'enfants.

La délicate *Princesse Sarah* (2) a pu être tout aussi malheureuse, dans son grenier, que Froggy et Benny, dans leur mansarde. D'abord, interne dans un pensionnat aristocratique, elle est devenue, du jour où son père n'a plus donné signe de vie, la servante et le souffre-douleur de la Directrice et des élèves. Que de larmes elle verse, le soir, dans l'obscurité de son misérable galetas, tandis qu'elle grelotte sous des couvertures trop minces !

Et voici qu'un soir, le logis s'est transformé soudain : un édredon de soie bleue recouvre le lit, une lampe, à l'abat-jour délicatement teinté, éclaire la pièce, un bon feu flambe dans l'âtre, et un souper succulent attend l'enfant.

(1) P. D. *Histoire de deux Enfants de Londres.*
(2) G. Lamy: *Princesse Sarah.* A. Colin.

Hâtons-nous de le dire, il n'y a là aucun prodige. La fée qui accomplit ces transformations n'est autre que le serviteur nègre d'un ami du père de l'enfant, lequel s'est introduit, dans la mansarde, par la fenêtre entr'ouverte.

Dès lors, la vie de la fillette s'améliore sans cesse, jusqu'au jour où, adoptée par son ami inconnu, elle redevient l'enfant adulée qu'elle avait été. Mais je me trompe fort, ou la plupart des petits lecteurs ne lisaient plus qu'avec indifférence, les événements qui suivaient. Ce qui charmait dans cette œuvre, ce n'était pas le récit d'une enfance heureuse, mais bien la description de misères vaillamment endurées, se muant soudain en joies sans nombre.

On contemple, avec moins d'enthousiasme, une vallée inondée de soleil, que la fuite rapide des nuages, et le passage de l'obscurité à la rayonnante lumière.

« *O l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie.*
« *Table toujours servie au paternel foyer...* »

Hélas non, la table n'est pas toujours servie, et le « pain merveilleux » dont parle le poète, est parfois bien inégalement réparti. Qu'un père, une mère, puissent prendre en haine la chair de leur chair, et le sang de leurs veines, qu'ils puissent voir un ennemi dans l'enfant, que d'autres considèrent à bon droit comme la joie du foyer, c'est ce qui dépasse notre entendement.

Ce monstrueux état d'âme existe cependant, et le long martyrologe des enfants, victimes des brutalités de leurs parents, est là pour le prouver. Nul doute que les romanciers n'aient parfois puisé dans les annales judiciaires, pour y trouver des faits, de nature à attendrir le public sur le sort des petits, injustement persécutés par des parents dénaturés. Quand l'écrivain ne s'adresse pas à l'enfance, il n'hésite pas à esquisser les détestables figures de la mère

cruelle et du père sans énergie, dont les faits et gestes inspirent à Poil-de-Carotte cette exclamation déchirante :

« Tout le monde ne peut pas être orphelin !... »

Le romancier de l'enfance a, parfois aussi mis en scène ces parents coupables (1). Mais, le plus souvent, il n'ose pas s'arroger le droit de juger et de condamner les parents de ses héros.

Par définition, le père et la mère, investis d'une autorité sacrée, animés d'un amour sans défaillance, ne peuvent être pour leurs enfants qu'une Providence visible. Même s'ils les punissent ou s'ils les grondent, on sent leur intérêt toujours en éveil, leur sollicitude jamais inactive. Il y a pourtant des enfants qui souffrent, des enfants injustement persécutés, privés de soins et de tendresse, et la souffrance de ceux-là est trop émouvante pour que l'écrivain ait négligé cette source d'inspiration.

Mais il importait, pour ne pas porter la moindre atteinte à l'autorité des parents, de les remplacer, dans ce rôle de persécuteurs, par des personnages moins dignes de respect.

Les seconds maris et les secondes femmes semblent, par tradition, destinés à ce rôle. La marâtre apparaît, dans les plus lointaines légendes, sous des traits que l'imagination populaire a consacrés.

« *Connaissez-vous l'histoire de trois petits enfants,*
« *Dont la mère était morte, le père se remaria*
« *Avec une méchante femme qui battait ses enfants ?*

chante la vieille complainte, et les ouvrages destinés à l'enfance abondent en récits dans lesquels on voit une femme froidement cruelle, obliger les enfants d'un premier

(1) Mme DE SÉGUR. *François le Bossu.* GIRARDIN. *Sans-Cœur.* ZÉNAIDE FLEURIOT. *De Trop.*

lit, à obéir à tous ses caprices, tandis qu'elle leur impose mille privations et les calomnie auprès d'un père lâche et aveugle.

Mme de Ségur, elle-même, si peu romanesque qu'elle soit, n'a pas manqué de nous donner le type de Mme Fichini, femme vulgaire et violente, qui accuse Sophie de tous les méfaits, et la fouette sans pitié (1).

C'est parfois à des oncles et à des tantes qu'échoit ce rôle de persécuteurs. Le romancier admet généralement qu'ils sont incapables d'élever leurs neveux, et ne sauraient avoir, à leur égard, que de mauvais procédés.

Comment une grave chanoinesse saurait-elle ce qui convient à la rêveuse petite Aurore (2), égarée dans un coin de l'hôtel seigneurial ? Comment la mère de sept garçons turbulents admettrait-elle que la pauvre « Seulette » (3) est douce et timide, et ne songe jamais à faire de farces? Comment enfin des vieillards grincheux supporteraient-ils, sans récriminer une présence enfantine ? (4).

Cette souffrance de l'enfant incomprise par une parente au cœur fermé a été étudié de main de maître par Gyp, dans une œuvre parue en 1888 : *Petit Bleu* (5).

La petite Antoinette de Champreu n'est pas uniquement la gamine gouailleuse, et un peu gavroche, dont le grand écrivain a créé le type immortel. Il semble que, dans cette peinture délicate de l'âme enfantine, l'auteur ait voulu nous montrer une autre face de son talent. Elle s'y révèle tendre sans mièvrerie, enjouée sans brusquerie, et si délicatement maternelle !

---

(1) Mme de Ségur: *Les Petites filles Modèles.*
(2) Mlle de Martignat: *Ginette.*
(3) Mme de Pressensé: *Seulette.* Fischbacher.
(4) Zénaide Fleuriot: *Câline.* Hachette.
(5) Calmann-Lévy éd.

L'enfant qu'elle met en scène est une petite âme vibrante, toute d'impulsion et de spontanéité, une âme ardente à laquelle la vie ne pourrait jamais donner tout ce qu'elle attend d'elle. Dans le ciel nuageux de cette matinée, où la porte du couvent va se refermer sur elle, elle poursuit sans se lasser un petit coin de bleu.

— « Le bleu, c'est des bêtises », lui dit dédaigneusement une grande élève, et Toinon continue pourtant à aimer « le bleu », c'est-à-dire le ciel, les oiseaux, les fleurs, comme l'aime aussi l'oncle indulgent dont la mort atteindra, en plein cœur, la petite orpheline. Brisée par ce premier contact avec la vie — car, suprême paradoxe, connaître la vie, c'est se heurter au mystère de la mort — l'enfant ne survit pas au seul être qu'elle eût aimé et,

« indiquant de son petit doigt tout pâle, le ciel pur qui semblait venir au-devant d'elle par la fenêtre ouverte, elle dit épuisée en refermant les yeux : « Eh bien ! je vais aussi « chez le Petit Bleu, moi ! »

On ne saurait mieux rendre les angoisses d'une âme d'enfant, comprimée dans un milieu hostile et indifférent, les affres d'un oiseau palpitant, pour lequel la cage du monde eût toujours été trop étroite.

Les persécuteurs de l'enfance apparaissent parfois aussi sous les traits de maîtres cruels, qui font de l'internat, un enfer.

Les romantiques, ennemis de toute contrainte, devaient s'élever avec énergie, contre le joug imposé à l'enfance par le pensionnat, cette prison. Lamartine ne put jamais supporter « la cage », Victor Hugo oppose avec véhémence l'éducation donnée par le jardin paisible, au savoir acquis dans ces

...« *salles qu'on verrouille, et qu'à tous les piliers*
« *Sculpte, avec un vieux clou, l'ennui des écoliers.* »

Plus tard, Sully-Prudhomme devait trouver des accents émouvants pour chanter cette *Première solitude* de l'enfant mélancolique et tendre, perdu dans la foule de condisciples vulgaires, tremblant sous l'œil du maître, et ne se consolant pas d'être éloigné de sa mère « coupable absente ».

Le gymnase Monroval, dans lequel est emprisonné le petit *Jack*, tiède encore des caresses maternelles, le sinistre dortoir, où l'infortuné roi sans royaume essaie vainement de réchauffer ses doigts gourds à la flamme d'une lanterne, semblent avoir laissé dans l'esprit des romanciers, des images évocatrices.

Certes, tous les internats ne ressemblent pas à ces bagnes d'enfants que nous décrit Daudet après Dickens, ils ont tous pourtant quelque chose de profondément triste, et il a suffi aux auteurs de les décrire avec exactitude pour donner, aux lecteurs, cette impression de solitude et d'abandon que l'on y respire à chaque pas (1).

Je me hâte, d'ailleurs, d'ajouter que certains auteurs optimistes ont tenté de réhabiliter l'internat, dont ils ont fait un asile riant (2), les oncles et tantes qui sont devenus des parents indulgents (3), voire même les belles-mères qui nous apparaissent animées des meilleures intentions.

Il y a, en effet, un danger à persuader l'enfant que toute belle-mère est, à priori, une persécutrice née. Les circonstances obligent parfois le père ou la mère, à se créer un nouveau foyer, et il est douloureux pour des beaux-parents bienveillants de se heurter à l'hostilité d'enfants aux idées préconçues.

(1) Mme de Ségur: *Un Bon petit Diable.*
Mme de Pressensé: *Pauvre Petit.* Fischbacher éd.
(2) Pierre Mael: *Seulette.* Hachette.
(3) Mlle de Martignat: *Ginette.* Zénaide Fleuriot: *Les Premières Pages* Ch. Rieder. : *Les Epreuves de Charlotte.*

Aussi doit-on savoir gré aux écrivains, très rares d'ailleurs, qui ont compris la situation particulièrement délicate de la seconde mère :

Magbert nous a donné, dans cet ordre d'idées, un ouvrage charmant *Les Lunettes bleues* (1890).

Elle nous introduit dans une nombreuse famille, dont la mère manque, et dont les enfants, élevés à la diable, se sont juré de rendre la vie impossible à toutes les institutrices que l'on s'aviserait de leur donner. Ils y réussissent si bien, que l'on voit, en quelques mois, se succéder auprès d'eux, des jeunes filles de toutes nationalités qui, après quelques efforts infructueux pour mater les petits sauvageons, abandonnent une tâche au-dessus de leurs forces Et le grand-père se désole de voir apparaître à la table familiale des fillettes aux mains sales, aux cheveux ébouriffés, uniformément vêtues de sarraux de toile qu'elles se refusent à échanger contre d'autres vêtements.

Une toute jeune institutrice, dont les yeux clairs s'abritent sous d'énormes lunettes bleues, vient à bout cependant, de la tâche réputée impossible : elle se fait supporter, mieux encore, aimer de ses petits élèves. C'est seulement lorsqu'elle leur est devenue nécessaire, lorsqu'elle a gagné la confiance de leurs cœurs fermés, qu'elle révèle sa véritable personnalité : elle est la nouvelle maman que leur père vient de leur donner (1).

Cette œuvre méritait d'être signalée, tant à cause de la vérité de l'observation qu'à cause de la personnalité de l'auteur; l'une expliquant l'autre. Magbert (2) n'appartient pas, en effet, à la catégorie des écrivains de métier : Mariée très jeune à un fonctionnaire, elle eut, dit-elle, (3) « de longues heures de solitude dans une petite ville de montagnes ».

---

(1) Magbert: *Les Lunettes bleues*. A. Colin.
(2) Mme Berthet, née Lobrichon.
(3) Lettre inédite de l'auteur (Novembre 1922).

Jeune femme d'abord, jeune mère ensuite, elle emploie ses loisirs à décrire, dans une langue très pure, les scènes journalières de la vie des enfants. Lorsque, après l'incendie qui détruit ses biens et ses chers souvenirs, et après la mort de son mari, elle se trouve seule à assumer la lourde tâche de l'éducation de quatre enfants en bas âge, « (1) elle conçoit l'idée audacieuse d'utiliser les manuscrits écrits en des heures plus heureuses ».

L'avenir démontra que l'audace n'avait point été téméraire, car, le premier ouvrage de Magbert : *Histoire d'un Vaurien* fut accepté, à la fois, chez trois éditeurs. C'est Armand Colin qui eut la priorité, et qui publia dès lors, dans *le Petit Français Illustré,* la plupart des œuvres de Magbert (2).

La situation des enfants, dans la famille, n'est pas l'unique cause de leurs souffrances. Au temps où les romantiques, laissant croître leur chevelure pour se donner l'air fatal, allaient clamant leur lassitude de vivre, il était de bon ton de porter, dans le monde, une pâleur distinguée, et tous les symptômes d'un mal implacable. Certaines maladies étaient, on ne sait trop pourquoi, réputées plus poétiques que d'autres, et les écrivains aimaient à chanter, en vers ou en prose, le jeune mourant dont les jours s'écoulent avec les feuilles qui tombent. Les romanciers de l'enfance n'ont pas échappé à cette vogue, et les livres les plus appréciés des petits lecteurs, ceux que l'on se passait, les yeux mouillés, étaient ceux dans lesquels le premier

(1) Lettre inédite de l'auteur (Novembre 1922).

(2) *Histoire d'un Vaurien. — Le Père Giroflée. — Les Lunettes bleues. — Récits jurassiens. — Mon Ami Rive-Gauche* (couronné par la Société d'Encouragement au bien).

Mme Berthet a donné à la « *Femme Nouvelle* » *Les Roses,* nouvelle illustrée par son frère, le peintre T. Lobrichon et Mme Laure Le Roux, ainsi que le roman de « *Barbelette* », éd. du *Fauconnier,* Paris.

rôle était tenu par une fillette ou un garçonnet perpétuellement étendu sur une chaise-longue, ou promené dans une longue voiture.

On ne peut parler des enfants malades sans voir se dresser devant soi les pâles figures des petits héros de Mme de Pressensé. Cet écrivain s'est penché sur l'enfance malheureuse et souffrante, et, bien que les sujets de ses œuvres présentent de nombreuses analogies, les enfants, spécialement les enfants protestants, les lisent toutes avec un intérêt égal. Un des types les plus connus est celui de *Seulette,* une petite orpheline qui vit paisiblement à la campagne, entre sa mère, un vieil oncle et une vieille tante... Sa mère morte, elle doit aller rejoindre, à Paris, la famille de son père qui l'accueille avec froideur, et l'enfant devient bientôt le souffre-douleur de ses nombreux cousins.

Accusée de fautes qu'elle n'a pas commises, injuriée, blessée sans cesse, Seulette sent son cœur se briser. « Chère Tante, écrit-elle, il faut venir me chercher, car je mourrai ».

Le rayon de soleil de sa triste vie, c'est l'amitié d'une petite infirme à laquelle elle aime à conter les merveilles de ce *Pré aux Saules* où s'est écoulée sa première enfance. Elle lui décrit « les arbres couverts de fleurs au printemps, l'herbe verte semée de pâquerettes et de boutons d'or » et l'enfant qui ne connaît, en fait de campagne, que le vieil acacia de la cour, s'écrie, en fermant les yeux :

« Mais c'est beau comme au Paradis. »

La pauvre *Petite Mère* qui doit, à dix ans, subvenir à tous les besoins de son petit frère, puisque la mère est morte et le père à l'hôpital, est accusée, elle aussi, d'un larcin dont elle est innocente. La douleur trop forte fait presque sombrer la frêle raison, et l'enfant, clouée sur la mince paillasse que recouvre une couverture déchirée, se débat, pendant des semaines, contre la fièvre qui la mine. Rien

de déchirant comme le récit des efforts faits par la pauvre petite pour dominer le mal qui l'accable et s'occuper, comme chaque jour, de son petit frère :

« Allons, lève-toi, tu es assez reposée maintenant » lui dit le petit égoïste. « Je ne peux pas, Charlot, laisse-moi me recoucher. Je ne peux pas me tenir debout ».

« L'enfant la tira par les bras et Petite Mère tomba sur le plancher où elle resta sans mouvement. »

C'est encore une accusation fausse qui met à deux doigts de la mort le « pauvre petit » dont la fragilité est pour son père une continuelle source d'humiliation.

« A force de vouloir faire les enfants forts, on les fait morts » disait Rousseau, et le père du petit Gaspard aurait eu intérêt à méditer cette observation ». Pas de gâteries, pas de caresses amollissantes, pas de petits noms mignards, sous prétexte qu'il est petit... un lit dans une chambre froide, levé à six heures, hiver comme été, obéissance à la baguette ». Quel lourd programme pour l'éducation d'un petit être, toujours apeuré, qui ne se trouve bien que blotti, derrière le fourneau de la cuisine, auprès de la pauvre bonne qui est la seule personne dont la présence le rassure. Lorsqu'on accuse le pauvre innocent d'avoir dérobé une pièce de cinq francs, il fuit, il fuit dans la neige, accompagné d'un gros chien, son seul ami. On le retrouve, on le soigne et pendant des mois, il répond de plus en plus au signalement donné de lui par une vieille servante au franc-parler :

« C'est maigre à faire pitié : des bras, comme des allumettes, avec des pattes d'araignées au bout. »

Toutes les œuvres de Mme de Pressensé ressemblent à celles que j'ai citées : elle a, sans contredit, le don d'émouvoir, mais ses livres demeurent un peu sombres. La conclusion est généralement heureuse, et comme disent les enfants, ses livres « finissent bien ». Mais cette fin n'arrive

pas à détruire l'impression d'ensemble qui est d'une poignante mélancolie (1).

Tout autre est l'impression qui se dégage d'une œuvre publiée vers 1880, (2) et, par laquelle J. Lermont nous fait pénétrer dans une famille de petits indépendants, auxquels la sœur aînée, qui devrait pourtant remplacer la mère disparue, ne fait guère que donner l'exemple de l'audace et de l'indiscipline.

Mais, voici que la catastrophe se déchaîne sur ce joyeux petit monde. La malencontreuse rupture d'une corde d'escarpolette a fait de l'aînée des enfants, une malheureuse infirme.

De la chaise-longue où elle est désormais clouée, Kate verra la vie sous un jour tout nouveau. C'en est fait désormais de sa rayonnante gaieté. elle ne peut plus diriger les ébats de la bande joyeuse, mais elle a mieux à faire. La maladie ne nous est-elle pas donnée comme un répit, durant lequel, se forment dans l'intimité de l'âme, les pensées fécondes et les sages résolutions ?

Kate ne sera plus l'inspiratrice des jeux, mais n'étant plus les jambes qui marchent, elle sera le cerveau qui commande. Elle deviendra, pour tous les petits, une conscience vivante, l'arbitre écouté des puériles querelles, celle qui, ayant reçu « le don des larmes », saura sécher les larmes des autres.

« Tu sauras, lui a dit sa cousine, malade elle aussi, tu sauras que les malades ont, pour se faire aimer, des facilités qui manquent aux personnes bien portantes. Ainsi,

---

(1) Mme de Pressensé: *Seulette.* — *Pauvre Petit.* — *Petite Mère.* Fischbacher, Editeur.
(2) J. Lermont: *L'Aînée* (Hetzel).

on n'a pas besoin de les chercher à droite et à gauche; on sait toujours où les trouver. »

Je n'ai trouvé, dans un livre destiné à l'enfance, l'équivalent d'une leçon semblable, que dans une œuvre plus récente, publiée chez Hachette par Thérèse Jeanroy (1). Un vieux musicien aveugle explique à un petit malade surnommé « l'enfant des fées » que la fée dont il est l'enfant, c'est la fée Douleur. « C'est à elle, dit-il, que tu dois d'être ce que tu es devenu, l'enfant chéri de tous, la douceur, la beauté, la grâce de notre pauvre pays égoïste et brutal ».

Nous le disions plus haut; la maladie de langueur, les maladies à marche lente qui clouent, pendant des années, les enfants sur des chaises-longues ou dans des gouttières, ont souvent servi de thèmes aux romanciers de l'enfance. Je n'en connais qu'un seul : Mme Colomb (1833-1892) qui ait songé à une affection d'un autre ordre, et qui ait, de ce fait, conçu une œuvre des plus originales.

On peut être malade avec des membres intacts et une apparente vigueur, et ce beau petit Jean (2) qui revient de nourrice, et dont la mère admire les bras potelés, la bouche rose et les grands yeux bleus, a toutes les apparences de la santé.

Avec quelles angoisses croissantes, les parents et les grandes sœurs, surveillent-ils la croissance de l'enfant, qui devient, chaque jour, plus fort et plus aimant, mais dont le pauvre cerveau embrumé ne perçoit que des lueurs, n'enregistre que des bribes de connaissances !

Il faut bien, enfin, se rendre à l'évidence « Jean est innocent ! », c'est le mot que chuchotent, sur son passage, les autres enfants, c'est le mot qui échappe au médecin, et enlève tout espoir aux parents désolés.

---

(1) *L'Enfant des Fées*

(1) Mme Colomb: *Jean l'Innocent*, illustré par Zier in-8°, Hachette 1887.

Madame Colomb, qui a le secret des situations pathétiques, nous décrit alors la déception de la grande sœur, dont le mariage est rompu, le jour où les parents du fiancé apprennent que le futur beau-frère de leur fils n'a jamais pu apprendre à lire.

Et c'est alors le récit des efforts douloureux du petit Jean, auquel son cœur a révélé ce que sa pauvre intelligence ne pouvait comprendre. Sa grande sœur, sa chère « Za » serait malheureuse à cause de lui ? Il faut que vite, bien vite, il apprenne à lire.....

Et quand il sait lire, il n'y a plus d'obstacle au mariage, et il peut mourir, emporté par la méningite, avec, aux lèvres, la première phrase qu'il a déchiffrée et qui est un verset de l'Evangile :

« Nul ne peut donner une plus grande marque d'amour que de mourir pour ses amis. »

Donc, à mesure que nous nous éloignons des œuvres que l'on pourrait considérer comme les débuts du genre, les situations se compliquent, des problèmes plus graves sont abordés, et, chose très importante, la psychologie est beaucoup plus poussée.

Les auteurs qui succèdent à Mme de Ségur dans *la Bibliothèque Rose :* Mmes Chéron de la Bruyère, de Martignat, Carpentier, Maréchal, de Stolz, Chabrier-Rieder, nous présentent des petits héros, déjà pourvus d'une personnalité, des enfants, dans l'âme desquels la souffrance produit des effets différents parce que toutes ces âmes n'ont pas été coulées dans un moule uniforme.

J'en veux pour exemple la petite Charlotte (1) de Mme Rieder-Chabrier, cette Charlotte dont elle nous dit, dans

(1) Mme Rieder-Chabrier *Les Epreuves de Charlotte,* Bibliothèque rose. (1898).

sa Préface, avoir étudié la vie, auprès d'enfants bien réelles, et plus malheureuses encore que son héroïne.

Elle n'est pas parfaite, certes, et quand la mort du grand-père, son seul soutien, l'oblige à vivre en Allemagne, chez des parents éloignés, elle saisit bien vite leurs ridicules, et s'amuse des vêtements aux couleurs criardes, de l'épaisseur des tailles, et des singulières façons que l'on a de se divertir.

« C'est drôle, ici, quand on veut s'amuser, on boit de la bière. C'est bien ennuyeux pour les personnes qui n'aiment pas la bière, comme moi, par exemple, parce qu'alors, elles ne s'amusent jamais. »

Un tantinet moqueuse, Charlotte est aussi quelque peu violente, et, lorsque, lasse du mutisme de son cousin Friedrich, elle lui a administré deux gifles retentissantes, avec quelle rage, elle dit à la mère qui s'attendrit sur son cher garçon, son « lieber Fritzele » : Votre garçon n'est pas un cher garçon ni un gentil Fritzele, Madame ; c'est un très vilain garçon, au contraire... » !

Elle a donc ses défauts, notre pauvre Charlotte, mais quelle droiture dans cette petite âme, quel désir d'être utile, et quelle puissance d'aimer ! Que d'efforts elle fait pour gagner le cœur du maussade Friedrich, qui ne répond à ses avances que par de nouvelles persécutions !

« Charlotte se disait que le chemin des âmes ne se trouve pas du premier coup ; pour arriver à celle-ci qui lui paraissait particulièrement impénétrable, il fallait s'armer de patience et de bonne humeur. »

Et quand tous ses efforts ont été vains, et que Charlotte a été sur le point de payer de sa vie la dureté implacable de ceux qui devaient remplacer, auprès d'elle, ses parents disparus, elle garde le regret de son œuvre manquée.

« Elle ne pouvait se consoler d'être restée sans influence sur cet être bizarre et malfaisant dont elle s'était flattée de faire la cure morale. »

Voici vraiment une originale petite fille que ce précoce désir d'agir sur les âmes suffirait, ce me semble, à individualiser. Mais cette originalité n'exige-t-elle pas le sacrifice de la vraisemblance ? Y a-t-il beaucoup d'enfants de douze ans qui nourrissent des rêves semblables à celui de Charlotte ?

Peut-être le romancier de l'enfance se heurte-t-il, ici, à l'une des difficultés les plus réelles de son œuvre : s'il ne présente à ses lecteurs que le type classique de l'enfant insouciant, turbulent, paresseux et candide, on l'accuse de ne pas pousser son étude de caractère.

S'il pousse trop loin cette étude, ne risque-t-il pas de la fausser, et les ouvrages dans lesquels on s'applique à saisir les nuances de l'âme enfantine, ne préparent-ils pas les œuvres subtiles de nos romanciers actuels, qui ne contemplent l'enfant qu'à travers l'homme qu'ils sont devenus ?

Quoi qu'il en soit, ces études d'enfants malheureux ont donné naissance à des œuvres très différentes de celles que nous avons étudiées précédemment. Jusqu'ici, les petits personnages, mis en scène, pouvaient être étudiés avec soin, leur vie de chaque jour pouvait présenter un certain intérêt, mais la source d'émotion manquait. On prenait et on abandonnait le livre sans éprouver cette intense curiosité, cet ardent désir de « connaître la suite » qui vont désormais lier les âmes des enfants à l'âme du conteur.

Un romancier moderne analysait récemment cette souffrance de l'enfant qui, après avoir vécu, pendant quelques jours, en intime communion avec les personnages d'un

livre, achève ce livre, et s'aperçoit soudain que ces personnages lui sont enlevés, qu'ils ne tiennent plus dans sa vie la place qu'il leur avait donnée... qu'ils sont morts, pour ainsi dire.

Cette communion d'âme n'existait pas pour les lecteurs de Berquin, de Bouilly ou de Mme de Genlis. Elle est née seulement le jour où des âmes d'enfants se sont émues, au contact de souffrances fictives et pourtant vécues. C'est ce jour-là seulement, que l'enfant a vraiment aimé la lecture. Il l'a aimée, parce que c'est par elle, qu'arraché à son inconscient égoïsme, il a entrevu, au-delà de l'atmosphère lumineuse où il vit, un monde ténébreux où s'agitent des ombres menaçantes.

Dans la tiédeur du nid douillet, entouré de la tendresse protectrice des siens, l'enfant aime à craindre pour d'autres et à pleurer sur d'autres, et l'on voit, couramment, les bambins heureux de vivre, réclamer à cor et à cri « des histoires tristes ».

Ce goût, l'enfant le partage, du reste, avec le peuple, cet autre enfant.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré ! »

s'écriait déjà Musset, et, de nos jours, il suffit d'assister — à l'Ambigu ou à la Porte Saint-Martin — à une représentation des *Deux Gosses* ou de *l'Enfant du Temple* pour constater qu'il n'est pas de source plus féconde aux larmes du peuple que le tableau des malheurs de l'enfance.

CHAPITRE X

LES ANIMAUX DANS LA LITTERATURE ENFANTINE

GENRE COMIQUE

La peinture des animaux est de tradition dans notre littérature, et, depuis les temps lointains où le Roman de Renart divertissait nos ancêtres, de nombreux écrivains se sont penchés sur ceux que Saint François d'Assise appelait si gracieusement « nos frères et nos sœurs », et ont essayé de découvrir.

« *Quel degré de l'échelle de l'être* »
sépare l'instinct de l'animal
de l'âme de son maître. »
(Lamartine *Jocelyn*).

Et l'on s'est penché, avec La Fontaine, sur le terrier où gîte Jeannot Lapin, l'on a médité, avec Alfred de Vigny, sur le fier stoïcisme du Loup; l'on a étudié, avec Michelet ou Maeterlinck, les innombrables manifestations de l'intelligence des oiseaux ou des insectes; l'on s'est attendri, avec Victor Hugo, sur le cheval maltraité et le crapaud méprisé.

S'il est un être qui, plus que tout autre, s'intéresse aux faits et gestes du menu peuple qui vit auprès de lui, c'est bien l'enfant, toujours prêt à tenir

« ... *des propos touchants*
« *A la nature tout entière,*
« *Aux animaux, aux fleurs des champs*
« *Qui répondent à leur manière.* »

(Sully-Prudhomme : *Les Enfants*).

La petite-fille de Victor Hugo est « en ménage, avec un jeune chat » et, comme elle, la plupart des enfants ont un animal familier, auquel ils s'attachent d'autant plus qu'ils sont plus isolés. Quelle place tient, dans la vie de la *Petite Régine* de Mme Octave Feuillet, le petit singe frileux, dont la mort lui cause un si cruel déchirement !

La tradition française et la nature même de l'enfant, devaient donc amener, tout naturellement, les conteurs à choisir, parfois, les héros des romans enfantins dans ce monde des bêtes, si familier à l'enfant. Mais, en 1850, précisément au moment où la littérature enfantine commençait à évoluer, un fait digne d'être noté devait attirer l'attention sur les animaux, en révélant au grand public les souffrances de ces humbles serviteurs, indignement exploités, ou injustement persécutés. La loi Grammont assurait la protection des animaux, et prévoyait des pénalités, pour toute personne convaincue d'avoir indûment maltraité un animal domestique.

Nous ne nous étonnerons donc pas si, durant la période féconde de la littérature enfantine, les histoires d'animaux vont se multiplier.

Dans ce domaine comme ailleurs, la librairie Hetzel doit être citée l'une des premières. C'est à Stahl que nous

devons *l'Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles, l'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot.*

Et, toujours dans la même Bibliothèque illustrée, Frœlich nous donnera : *Un drôle de chien, L'Ours de Sibérie, Le Premier Chien* et *le Premier Pantalon.*

Nous aurons encore *Chiens et Chats* (Lambert), *Caporal, le Chien du Régiment* (Lançon) et *l'Histoire d'un Perroquet* (Pérodon).

Mais il s'agit là de livres destinés aux tout petits, et presque exclusivement comiques. Les animaux y sont montrés dans des attitudes amusantes que les illustrations contribuent à rendre irrésistibles, mais il n'y a, dans ces œuvres, aucun essai de psychologie, et l'auteur se contente des quelques traits conventionnels prêtés aux animaux. Le chat est hypocrite, le chien fidèle, le perroquet grincheux, mais ils sont tous amusants, et c'est là l'important.

Lorsque l'œuvre est destinée à des enfants plus âgés, le caractère change, et la vie des animaux fournit parfois, aux écrivains de l'enfance, de véritables petits romans, dans lesquels, à vrai dire, les animaux n'ont guère que l'extérieur de leur race, mais se comportent comme des hommes, dont ils ont les sentiments et le langage. Telle est cette étonnante *Famille Martin* (1) que l'auteur nous présente en ces termes :

« Une aimable et charmante famille vivait heureuse, sur un des plateaux les plus pittoresques et les plus escarpés de la Suisse. Le mari était plein d'attentions pour sa femme, la femme était de celles qui savent recevoir avec grâce. »

Cette charmante Mme Martin est, cependant, parfois, mélancolique, car elle s'attriste d'être sans enfants, mais le jour vient où ses vœux sont comblés par la naissance

(1) Génin: *La Famille Martin.* Hetzel.

de deux petits oursons, car, ne nous y trompons pas, c'est dans une famille d'ours que l'auteur nous a introduits.

Les angoisses maternelles de la bonne ourse ne sont pas moins humaines que son mode de vie. « Basile est très nerveux, dit-elle, quant à Martin, il est très délicat, je crains même pour sa poitrine ».

Il faut grandir pour apprécier le sel de toutes ces réflexions prêtées à des ours, mais, je me trompe fort, ou les enfants qui lisent ce livre, oublient à qui ils ont affaire, et lisent les aventures de *la Famille Martin* comme ils liraient les aventures d'être humains.

Ces aventures sont, d'ailleurs, variées : Martin se bat avec un aigle, avec un bélier, comme un enfant turbulent avec des camarades taquins, il s'enivre en mangeant du raisin, et prend des rhumes de cerveau tels que « pendant vingt-quatre heures, l'écho de la montagne résonne de ses éternuements. »

Enfin, fait prisonnier, l'ourson téméraire parcourt le monde, à la suite d'un montreur, et échoue au Jardin Zoologique de Berne, où, pour le tirer de sa mélancolie, on le fiance à une petite ourse noire à laquelle il se refuse à adresser la parole.

Ayant enfin retrouvé sa mère, le jeune Martin lui prodigue mille encouragements :

« Ne vous tourmentez pas ainsi, ma chère mère, nous avons tous besoin de notre santé. Je suis sûr que nous finirons par sortir de cette prison. »

Cette confiance n'est pas trompée, et le jour vient où la famille entière se trouve à nouveau réunie dans la sécurité des grands bois.

Encore une fois, c'est là une histoire d'animaux, mais les noms seuls changent, et c'est, à peu de chose près, l'aventure d'un jeune imprudent que sa curiosité et son

audace ont arraché, pour un temps, aux joies de la famille.

La mode est si bien aux histoires d'animaux qu'en novembre 1875, George Sand donnait à la *Revue des Deux-Mondes* un de ses Contes de Grand'Mère, mettant en scène un éléphant blanc (1). Elle y raconte qu'un brave homme, Monsieur Dechien, a, un jour, annoncé à son chien désobéissant, qu'il ne deviendrait jamais un homme.

Aux enfants que cette menace étonne, il conte qu'il se souvient fort bien d'avoir, lui-même, passé par divers états. Au cours de sa métempsycose, il fut, dit-il : truite, papillon, chien, et enfin éléphant blanc.

Et George Sand se plaît à décrire l'existence libre de l'animal sacré, grandissant dans les jungles et les forêts de la presqu'île de Malacca, au milieu « des cinnamomes et des gardénias en fleurs, et dormant à l'ombre parfumée des bananiers, des baumiers et des cannelliers. »

Le précieux fétiche qu'est pour les Hindous, l'éléphant au pelage immaculé, a inspiré aussi un autre écrivain : Judith Gautier, qui, en septembre 1893, donne au *Petit Français illustré,* les délicieux *Mémoires d'un Elephant blanc.*

Cet éléphant, très soucieux de la vraisemblance, nous explique d'abord comment il a appris à écrire, en contemplant dans la cour voisine de son enclos de Golconde, des petits écoliers devant un tableau noir. Le jour vient où, d'une trompe impérieuse, il enlève le morceau de vermillon des mains d'un paresseux et trace sur le tableau blanc un E gigantesque.

C'est grâce à ce merveilleux talent qu'Iravata pourra conter aux petits enfants les mille péripéties de sa longue

(1) *Le Chien la Fleur Sacrée.*

vie. Ils pénétreront, avec lui, chez le rajah de Golconde et sa charmante femme « Saphir-du-Ciel », entendront, comme lui, les bruits de la bataille, durant laquelle il a l'honneur de porter son maître.

Ils le verront, plus tard, contribuer à l'éducation de la charmante petite princesse qu'on lui confie, et qu'il sait balancer sur sa trompe ou promener à son cou dans une corbeille de lianes.

Les descriptions gracieuses et poétiques, tout imprégnées de couleur locale, font le charme de cet ouvrage. Telle est cette description de la forêt vierge, dans laquelle Iravata s'est enfui, en portant la petite Parvati.

« Les arbres avaient plus de fleurs que de feuilles, et des buissons d'abeilles pendaient à toutes les branches. De petites corolles jaunes et bleues poussaient sur les troncs eux-mêmes, après avoir percé l'écorce. Il y avait des parterres de plantes grasses où s'épanouissaient des fleurs épaisses. C'étaient les fleurs sacrées où les esprits bienfaisants habitent, dispensateurs des grandes joies et des désirs réalisés. »

Et quel délicieux portrait l'éléphant fidèle nous trace de la petite princesse : « Elle devenait belle comme le soleil et jolie comme la lune!... Elle était vêtue d'un tissu aussi léger que le brouillard... sa chevelure était luisante et sombre, comme un ruisseau, la nuit. »

Cet éléphant a ceci de particulier qu'il est bien étudié par l'écrivain, en tant qu'éléphant, et que, malgré ses dons prodigieux, la distance qui le sépare des hommes est nettement marquée, si nettement, que c'est pour lui un réel danger de devenir trop intelligent.

« Qu'il prenne garde, cet éléphant, dit, en parlant de lui, un anachorète quelque peu prophète... En se rapprochant de l'homme, par la pensée, il gagnera aussi les défauts et

les passions de l'homme. Je vois dans la suite de sa vie, je vois qu'il sera malheureux, et l'artisan de son malheur, à cause d'un sentiment trop humain. »

Ce sentiment trop humain, c'est l'affection protectrice que l'éléphant a vouée à sa petite maîtresse, affection si exclusive, qu'en apprenant les fiançailles de Parvati, Iravata s'enfuit à l'aventure, et va échouer dans un cirque, lui, l'éléphant sacré.

D'autres écrivains favoris de l'enfance ont mis en scène des animaux plus humbles et plus familiers à l'enfant : Mme de Ségur a conté les aventures du brave Cadichon qui participe à toutes les promenades de ses jeunes maîtres, et se trouve quotidiennement associé à leur vie (1).

Mme de Nanteuil a décrit les exploits de Capitaine, le vaillant chien au dévouement héroïque (2).

Mais, dans ces histoires d'animaux, comme dans les œuvres étudiées précédemment, nous voyons se manifester nettement les deux tendances que nous avons déjà signalées.

Mlle Zénaïde Fleuriot écrivant l'histoire d'une poule (3) ne se contente pas d'amuser les enfants par les caprices de son imagination : elle donne à son œuvre un caractère nettement spiritualiste, et n'hésite pas à aborder la grave question de « l'automatisme des bêtes ». La petite Bigarrette, que les flatteries de ses premiers possesseurs, les témoignages d'affection d'un vieux savant, et les caresses d'une enfant malade, ont comblée d'orgueil et de confiance en elle, se croit presque supérieure à l'homme :

« Les animaux, dit-elle, ont cet avantage sur les hommes, qu'ils mènent tout de suite, une vie personnelle et indépendante. »

(1) *Les Mémoires d'un Ane.* Bibl. Rose. Hachette.
(2) *Capitaine* un vol. in-8 chez Hachette.
(3) *Bigarrette.* Bibl. Rose, Hachette.

Elle est fière de son plumage qui la fait ressembler à une perdrix, de sa crête pourpre, de ses pattes agiles, et surtout de son intelligence, qui lui a permis d'échapper à tous les périls de l'enfance.

« Je naquis, je crois, très avisée, et, la preuve, c'est que je restai la seule d'une nombreuse famille. »

Pauvre Bigarrette ! le jour où un caprice de sa destinée la fait tomber entre les mains d'un pauvre curé de campagne, elle est bientôt détrompée, quant à la valeur comparée que les hommes lui attribuent.

Curieuse et effrontée, elle s'est juchée sur le toit de la sacristie, et ayant passé sa tête à travers une touffe de lierre, elle regarde dans l'église. C'est l'heure du catéchisme et Bigarrette entend, avec douleur, le bon curé expliquer aux petits paysans en haillons que « s'il y a des animaux qui paraissent quasi aussi intelligents et aussi bons que bien des hommes : il leur manque l'âme, l'âme immortelle ». Et, retournant, sans s'en douter, le fer dans la plaie, le vieux prêtre cite, en exemple, la petite Bigarrette : « Elle est étonnante de finesse, dit-il, mais ce n'est qu'une poule, elle n'a pas d'âme ».

Et la jolie poule bigarrée, entendant cet arrêt, tombe dans un profond désespoir : « Je comprenais maintenant la misère, la profonde misère de ma destinée ». Qui plus est, Bigarrette va désormais se livrer sans scrupules à tous ses mauvais penchants. « N'ayant pas d'âme immortelle, je ne pensai qu'à vivre de mon mieux ». L'évolution qui s'est produite dans ce cerveau de poule est telle, que le bon curé, ne se doutant guère qu'il fut l'instrument inconscient d'un tel changement, s'écrie un jour : « Bigarrette est une petite matérialiste, sans la moindre conscience. »

Voilà des réflexions philosophiques qui semblent dépasser de beaucoup le cadre étroit des romans enfantins, mais

l'histoire de Bigarrette est si amusante, qu'à la faveur des anecdotes peut se glisser la leçon.

Cette leçon, elle apparaît très nettement en conclusion : la petite poule ayant écrit ses Mémoires, et présenté à sa maîtresse une note, demandant « à les soumettre au jugement d'un éditeur », voit le succès couronner ses efforts : elle est désormais assurée de passer à la postérité... Mais « est-il donc si désirable de vivre, lorsqu'on ne peut pas se survivre, et qu'est-ce qu'un peu de gloire purement humaine, bornée par le temps ? Ah ! que mes lecteurs le sachent bien, je donnerais mon esprit, mes succès, ma vie pour avoir une âme ».

Je ne sais si je me trompe, en attribuant ici une part d'influence au conteur danois Andersen. Ses œuvres, publiées à Leipzig en 1848, furent traduites bientôt après par Xavier Marmier, Muissen, Royer, Mme Lebrun, Grégoire et Moland... Or, tout vit dans les contes d'Andersen : le petit sapin (1) auquel « la brise du matin et le rayon de soleil recommandent de jouir de sa verte jeunesse et de sa libre existence au plein air », la souris qui tourne avec sa queue, la fameuse soupe à la brochette (2), la vieille cigogne (3), qui rêve pour son époux « le bonnet de docteur, transmissible à ses petits et ainsi de suite, à perpétuité »... et la corneille des bois qui, en s'installant dans le carrosse de Gerda (4), se place au fond de la voiture, car « cela l'incommodait d'aller à reculons ».

Mais, dans Andersen, les animaux, les choses, voire même les nymphes et les dryades aux magiques pouvoirs s'inclinent tous, devant la supériorité par excellence, celle de l'âme immortelle.

---

(1) Contes d'Andersen: *Le Petit Sapin.*
(2) Contes d'Andersen: *La Soupe à la brochette.*
(3) Contes d'Andersen: *La Fille du Roi de la Vase.*
(4) Contes d'Andersen: *La Reine des Neiges.*

Dans *la Reine des Neiges*, une vieille Finnoise quelque peu sorcière, sollicitée par le renne de donner à Gerda la force de douze hommes, répond avec mélancolie :

« Je ne saurais la douer d'un pouvoir plus fort que celui qu'elle possède déjà; ce n'est pas de nous qu'elle peut recevoir sa force; elle réside en son cœur, et vient de ce qu'elle est un petit enfant innocent et plein de bonté. »

Ce pouvoir de la candeur enfantine n'est égalé, nous dit Andersen, que par la toute-puissance de l'amour maternel. La mère de l'enfant mort, pour arracher la délicate plante humaine au lugubre jardinier, chante à la Nuit, ses plus douces berceuses, donne sa chaleur au buisson glacé, les perles de ses yeux au lac argenté, et sait encore renoncer à son propre bonheur, pour faire jouir son fils de l'éternelle félicité.

La mystérieuse vertu de l'âme humaine est donc exaltée, sans cesse, dans les contes danois, et nous apparaît plus rayonnante que jamais dans l'histoire bien connue de la *Petite Sirène*. Meurtrie par l'amour humain, elle est accueillie par les Filles de l'Air, et, plus tard, dans trois cents ans, quand elle aura accompli de bonnes actions, elle méritera peut-être la suprême récompense... Les ailes les plus souples, peuvent franchir les flots ou les airs, mais ne suffisent point à atteindre le royaume de Dieu. Il y faut une âme immortelle, et c'est cela la suprême récompense.

Il semble donc bien que les romanciers de l'enfance aient subi l'influence du romancier danois, et l'un d'eux se plaît à reconnaître cette influence. Je veux parler de Gabriel Franay, dont les livres, pour l'adolescence, eurent, depuis 1892 ou 1893 un tel succès (1) ! Andersen avait prêté un

(1) *Le Château des Airelles. — Axel. — Elaine. — Lisbeth. — Nigelle. — Mlle Huguette. — Mon Chevalier. — Les Mémoires de Primevère. — Le Rêve de mon Enfance.* Colin, éd.

langage aux jouets, à la vieille balle élastique, aussi fière de sa fabrication qu'un hobereau de ses ancêtres : « Telle que vous me voyez, je suis en liège d'Espagne, toute couverte de maroquin, et c'est une belle demoiselle qui m'a cousue ».

Il avait fait vivre surtout les poupées, si semblables à des petites filles, et qui, lorsque vient la nuit, retrouvent, par magie, le mouvement et la parole. C'est en partie du Conte d'Andersen : *Le Soldat de Plomb,* en partie des Contes de Perrault, que s'est inspiré Gabriel Franay dans ses délicieux *Mémoires de Primevère.*

Cette charmante poupée, car Primevère est une poupée, a une première qualité qui n'est pas sans importance : c'est une poupée française, une poupée patriote, dont le cœur de carton vibre à entendre raconter les douloureux épisodes de la guerre de 1870.

« Dès le commencement du récit, dit-elle, j'avais été très intéressée, puis l'enthousiasme me gagna à tel point que j'aurais voulu crier et battre des mains. Je comprenais maintenant pourquoi je pouvais être fière d'être une poupée française. »

Tout aussi orgueilleuse que Bigarrette, Primevère est pleine de mépris pour les poupées bon marché, aux joues trop rouges, aux cheveux trop noirs, et elle s'honore d'être une poupée distinguée, aussi élégamment vêtue que sa petite propriétaire.

Mais, elle aussi éprouve les regrets de Bigarrette : Elle a entendu lire le conte de *La petite Sirène,* et se met à rêver à celui qui l'aimerait assez pour l'épouser et partager son âme avec elle. Plus déshéritée encore que la pauvre poule dont la croissance se poursuit normalement, la poupée de biscuit et de carton-pâte est hantée par l'idée de son immuabilité. « A cent ans, je serai toujours une poupée —

petite fille; j'avais déjà cet âge quand je suis venue au monde, et je le conserverai jusqu'à ma mort. »

Et l'auteur suppose que la pelite Odette de Salmaise, devenue jeune fille, ayant, pendant longtemps, associé sa poupée à tous les menus faits de son heureuse enfance, l'a couchée sur son lit coquet, et la touchant d'une branche d'aubépine, lui a commandé de dormir, au milieu des jouets préférés, jusqu'à ce qu'un Prince Charmant vienne la réveiller.

On sent l'émotion de l'auteur à évoquer cette heure mélancolique, où, au seuil de la jeunesse, l'enfant d'hier contemple avec un regret, tous les témoins d'un heureux passé : « Il me semble que c'est moi que je viens d'enfermer, ma vraie moi, la petite Odette, avec sa robe courte et ses cheveux pendants. Cela va être une grande Odette, en chignon et en robe longue, que je ne connais pas encore. »

La poupée dormira donc, au dernier étage de la vielle tour. Elle dormira, pendant sept ans, jusqu'au jour où un bébé de trois ans, la poupée vivante d'Odette, jeune femme, l'éveillera de son long sommeil. Le petit Roland aimera la vieille poupée de sa mère, et, de ce fait, lui donnera une âme.

« Car l'âme des poupées, comme celle de toutes les choses aimées, est faite un peu de la nôtre. Ce sont nos rêves et nos souvenirs qui animent les objets familiers, et nous rendent, à la longue, leur intimité si douce et si consolante. »

Le romancier de l'enfance se rencontre ici avec les grands écrivains qui ont essayé d'analyser l'attrait subtil exercé sur l'enfant par « cet être qui n'est pas et qui est, qui s'anime comme sous le souffle de la tendresse et de

l'imagination et qui prend une vie intense et rayonnante pour l'enfant de son choix » (1).

La poupée que la Duse, enfant, prête à suivre ses parents dans leur vie errante, laissait dans une chambre confortable, afin qu' « elle, au moins, fût heureuse », et cette autre poupée qui arrachait à la petite Françoise d'Aubigné, regardant brûler sa maison, ce cri de désespoir « La maison, cela m'est égal, mais c'est ma poupée qui était dedans », ces poupées-là sont des preuves évidentes que le romancier de l'enfance est en droit de placer, à côté des animaux familiers, les petites compagnes de bois et de biscuit.

Ces petites compagnes, la fillette les aime d'autant plus qu'elles lui ressemblent davantage, et la répugnance de l'enfant, de l'enfant français, du moins, pour tout ce qui tourne à la caricature, nous amène à parler d'un genre littéraire assez peu fécond dans la littérature enfantine : le genre comique.

Léo Claretie, dans son intéressante étude des jouets de France, déclare que l'enfant est trop sérieux dans ses jeux et dans ses observations, pour comprendre, ce qu'on appelle, en style d'atelier « la charge ». Et il rapporte l'histoire d'un petit garçon à qui l'on avait acheté un chien de carton long, long à n'en plus finir. L'enfant ne rit pas, mais quand, pour la première fois, il vit un vrai basset, il ne le reconnut pas « L'enfant, ajoute l'auteur, est naïf, sincère, confiant, il ne faut pas l'abuser, car il ne comprend plus ».

C'est ce que je me suis dit bien des fois, en regardant certains albums de caricatures destinés à amuser les tout petits, et qui, rarement, les amusent beaucoup. L'enfant rit autant et plus que les grandes personnes, mais il ne rit

---

(1) Léo Claretie : *Histoire des Jouets de France*. Delagrave.

pas des mêmes choses, et c'est pourquoi les œuvres comiques destinées à l'enfance, sont si difficiles à réaliser, et, partant, si rares.

Il y a eu d'abord les images d'Epinal, citées plus haut, puis les histoires d'animaux dont nous venons de parler. On a adapté ensuite, à l'usage des enfants, la plupart de nos vieilles chansons : *La Mère Michel, le bon roi Dagobert, Cadet-Rousselle,* ou des aventures grotesques, telles que celles du Baron de Crac.

L'on a aussi tiré des fables de La Fontaine, des adaptations généralement plaisantes.

Rousseau d'abord, Lamartine ensuite, se sont élevés contre le fait de mettre, entre les mains des enfants, les fables, que les petits lecteurs ne comprennent pas, et qui, s'ils les comprennent, ne peuvent que leur donner de pernicieux conseils.

Assez ingénieusement, certains écrivains se sont appliqués à tourner la difficulté, en choisissant, dans La Fontaine, des fables dont la moralité très simple ne peut prêter à équivoque, et en imaginant, sur ce modèle, de plaisants récits, dont les héros sont, non plus des animaux, mais des enfants.

Dans la *Semaine des Enfants* (années 1863 et 1864), Mme Cuvillier-Fleury fait paraître une série de ces adaptations qui eurent, et ont encore un grand succès auprès du public enfantin.

Le plus souvent, une gravure de Lambert illustre le sujet de la fable : on y voit une cigale, dont les ailes grises ont de faux airs de robe de bal, et une fourmi attelée à une noix qui pourrait lui faire une vaste maison.

Ailleurs, c'est, dans un nuage, une vache, aux mamelles gonflées, une poule entourée d'une douzaine de poussins, et, au premier plan, ayant toute la netteté de la réalité,

opposée au mirage, la timbale renversée de la pauvre Perrette.

Ces récits sont d'abord, intéressants par l'ingéniosité dont ils témoignent. L'inspiration n'en est jamais banale, et les détails en sont, généralement, pittoresques. C'est ainsi que les écrivains et les artistes ont immortalisé, sous les traits d'une chanteuse ambulante et d'une paysanne âpre au gain, les personnages de la Cigale et de la Fourmi.

Mme Cuvillier-Fleury trouve un thème plus propre à intéresser des enfants. Elle met en scène deux petits paysans, partis pour la foire avec douze sous, dont leur mère a gratifié chacun d'eux. L'un est avare, l'autre prodigue. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Pierre a donné deux sous à des baladins, acheté un pain d'épice de deux sous, payé cinq sous la joie de contempler une femme géante et un serpent boa, et enfin, hasardé ses trois derniers sous à une loterie à roue.

Grâce à de savants calculs, Jean, au contraire, se procure de petits plaisirs économiques, et comme, le soir, l'orage surprend les deux frères loin de la maison, il lui reste encore quelques sous pour payer un ânier, rencontré sur le chemin. Le lecteur pourrait être tenté d'envier le sort du petit avare, qui a si bien su doser ses plaisirs, tandis que son jeune frère marche tristement sur la route « en réfléchissant aux inconvénients de l'imprévoyance et de la prodigalité, et en admirant, malgré lui, la sagesse de son frère, rentré sain et sauf à la maison ».

Mais l'auteur ne dissimule pas sa sympathie pour l'imprévoyante cigale et, tout en montrant à l'enfant les dangers de la prodigalité, il est sévère pour la sagesse égoïste et l'avarice ingénieuse.

Parmi ces adaptations, il en est une qui a toujours été appréciée des petits lecteurs. C'est celle dans laquelle

Mme Cuvillier-Fleury met en scène deux petits Bourguignons, dont l'un, Giles, ayant quitté le village natal, jouera le rôle du « rat de ville » auprès du candide « rat des champs » qu'est resté le petit Urbain (1).

Urbain ayant accepté l'invitation de son camarade, débarque à Paris, et passe désormais de surprise en surprise. Il est introduit par Giles dans un somptueux appartement, aux tentures de velours blanc : on l'invite à se laver les mains dans une cuvette d'argent, et on le fait coucher dans des draps « fins comme la nappe de l'autel du village ».

Mais quelqu'un troubla la fête !

et, tandis qu'après un souper fin, Urbain se délectait à contempler les tours d'un montreur de singes, le maître de Giles fait une apparition sensationnelle, et, ayant cravaché son groom, le renvoie, avec son invité, dans la mansarde qu'il n'aurait jamais dû quitter.

« Au village, se lamente le pauvre Urbain, la chaumière et les quilles sont à nous, le four chauffe pour la famille et les amis, et quand nous les avons invités, nous n'avons à craindre ni pour eux, ni pour nous, les coups de cravache. »

D'autres adaptations sont nettement comiques, et témoignent, de la part de l'auteur, d'une réelle connaissance de l'enfance. Nous pénétrons vraiment dans l'âme de la petite Amy qui, semblable à la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf » (2) a voulu paraître à dîner, vêtue d'une robe de sa mère, fardée et parée de somptueux bijoux. Quelle cruelle punition, quand on l'annonce sous le nom de « la Marquise de Carabas » et qu'elle se voit

(1) Mme Cuvillier-Fleury: *Le Rat de Ville et le Rat des Champs.* — *Semaine des Enfants*: Septembre 1863.
(2) Mme Cuvillier-Fleury: *Semaine des Enfants*: Mai 1864.

éloignée des enfants, et placée entre deux officiers étrangers, dont l'un lui demande ce qu'elle pense de la politique européenne, et dont l'autre désire savoir pourquoi elle ne s'est pas mariée ! Le désarroi et le désespoir de l'enfant trouvent un écho dans l'âme des petits lecteurs, et il n'en est pas un qui ne pousse un soupir de soulagement, quand, enfin débarrassée du satin bouton d'or et des camées de sa mère, l'infortunée marquise de Carabas apparaît revêtue « d'un fourreau de jaconas blanc, garni d'une petite Valenciennes ».

Le Corbeau et le Renard, le Renard et la Cigogne mettent, de même, en scène, sous le couvert des fables, des défauts propres à l'enfance. Toutes ces adaptations sont charmantes, sauf, peut-être, celle de *La Laitière et le Pot au Lait* (1). Les rêves d'avenir ne revêtent pas, chez l'enfant, la forme qu'ils ont chez l'adulte, et, par suite, une anecdote mettant en scène une nouvelle Perrette, risque d'être un peu cherchée. L'histoire d'un héritage qui échoit à un petit garçon, et qui se volatilise du fait que la masure qu'on lui lègue est tombée en ruines, n'est peut-être pas très vraisemblable, mais c'est un autre reproche que je ferai à l'auteur. L'héritage et les rêves de l'enfant tiennent, en effet, beaucoup moins de place dans le récit que la description de certaines maisons de neige, édifiées par les enfants, alors que leurs parents les croient endormis. Tel est peut-être l'inconvénient de ce genre. Il oblige l'auteur à une certaine discrétion ; si de nombreuses fables peuvent être mises à la portée de l'enfant, il en est beaucoup dont il ne peut pas être le héros, parce que les traits de caractère qu'elles dépeignent ne sont pas les siens.

Dès lors, il est à craindre que l'adaptation ne dévie et

(1) Mme Cuvillier-Fleury: *Les Maisons de Neige. — Semaine des Enfants,* septembre 1864.

qu'une anecdote n'ayant aucun rapport avec la fable, dont elle porte pourtant le titre, ne se substitue à l'interprétation première. Cet inconvénient peut être évité par un choix judicieux des pièces à imiter, et ce genre peut, dès lors, présenter un réel intérêt.

A partir de 1890, environ, les histoires de caractère comique ne seront plus guère que les légendes illustrant des gravures. Les plus intéressantes sont celles de Christophe, dont *La Famille Fenouillard, le Sapeur Camember, les Malices de Plick et de Plock*, ou *l'Idée fixe du Savant Cosinus,* sont justement célèbres (1).

L'auteur ne compte pas, pour éveiller le rire, sur les ressources de la caricature. Ses dessins ne sont nullement grotesques. Son comique est, bien réellement, un comique de caractère, fait pour égayer les petits Français.

Le bon M. Fenouillard est un second M. Prudhomme; c'est un bourgeois un peu niais qui appelle sa femme « Bobonne », et qui, tout en parcourant le monde avec sa famille, ne manque pas une occasion de s'instruire et d'instruire les siens... Mlles Fenouillard qui répondent aux doux noms d'Artémise et de Cunégonde, sont des jeunes personnes d'esprit lent, très fières de leur huitième accessit de gymnastique et de leur quinzième accessit de couture... Leur père est bonhomme, leur mère est digne; quant à elles, elles ont une fâcheuse ressemblance avec la volatile dont elles ont adopté le langage. Eles ne font guère, en effet, que glousser d'admiration, d'émoi ou de crainte. Comment cette intéressante famille, partie pour un voyage de quelques jours, se trouve, par la force des choses, contrainte de parcourir le monde, il serait trop long de l'ex-

(1) Ces œuvres ont été publiées dans « *Le Petit Français Illustré* » de 1890 à 1896, et ont été éditées par Armand Colin dans la Bibliothèque du même nom.

pliquer, mais ces quatre personnages, costumés tour à tour en Esquimaux, en Cafres, en marins, en charbonniers, et gardant néanmoins tous leurs traits distincts, sont infiniment plaisants.

Avec le *Savant Cosinus,* c'est sur les manifestations de la distraction que l'auteur compte pour éveiller le rire :

Nous voyons cet illustre savant oublier, devant un tableau noir, le bal auquel il doit conduire sa sœur et sa nièce. A minuit, il enlève son habit et continue, en manches de chemise, sa démonstration. A deux heures du matin, il essuie le tableau avec son habit, et c'est dans un nuage de craie, qu'au retour du bal, ces dames découvrent le pauvre savant.

Un autre jour, se trouvant dans la salle d'attente d'un dentiste, en tête-à-tête avec une cliente, Cosinus, tel le Ménalque de La Bruyère, se persuade qu'il est chez lui, et fait un cours sur « l'extraction de la racine carrée » qui a pour résultat de mettre en fuite la cliente, terrifiée par un horrible quiproquo.

Cosinus fuit aussi, et, en prenant un bain de pieds pour calmer son mal de dents, inonde l'étage inférieur, car, tout en poursuivant la solution d'un problème, il n'a pas pris garde qu'il remettait, tour à tour, dans l'eau, chacun de ses pieds : « Scholastique, ma bonne, vous qui n'avez pas d'idées préconçues, voudriez-vous, pour l'amour du ciel, me dire combien j'ai de pieds ! »....

C'est à la sottise traditionnelle de certains troupiers novices que Christophe demande un autre motif d'inspiration. Le sapeur Camember, ordonnance d'un colonel, a une façon simpliste de résoudre les difficultés, qui comble les enfants de gaîté.

Il accompagne la colonelle dans une tournée de visites, et dépose, chez les absents, des cartes... à jouer. Il donne

à la gantière, qui lui demande sa pointure, son numéro matricule, et se voit adjuger des gants, dignes d'un géant... Prenant au sérieux la boutade de son colonel, il envoie « à la balançoire », la femme du général, et se charge même de pousser lui-même l'escarpolette... Rien ne réussit à ce pauvre Camember : envoyé à la salle de police, parce que la glu, dont un soldat taquin a enduit son bonnet, lui a fait perdre tous ses cheveux, il s'y fait envoyer aussi lorsque, désireux d'être coiffé à l'ordonnance, il a confié son cuir chevelu à un coiffeur dont les produits ont orné son crâne d'une opulente toison.

C'est de cette raillerie provoquée par la naïveté des simples qu'est née, au commencement du siècle, toute l'épopée burlesque de cette Bécassine, dont les exploits burlesques distraient si fort les enfants d'aujourd'hui

Le genre comique est, peut-être, d'ailleurs, le seul, qui, loin de mourir, aux environs de 1900, comme la plupart des genres enfantins, ait, au contraire, pris un nouvel essor.

Mais, cette exceptionnelle fécondité a les mêmes causes que l'indigence littéraire, dont nous nous sommes si souvent entretenus au cours de cette étude. De toutes les préoccupations qui avaient, pendant si longtemps, guidé les écrivains de l'enfance, une seule a subsisté : faire rire, faire rire à tout propos, et parfois hors de propos.

CHAPITRE XI

LES GRANDS ECRIVAINS ET LA LITTERATURE ENFANTINE

A mesure que l'enfant occupait dans la société de son temps une place plus grande, à mesure que son éducation et son instruction étaient considérées comme affaires d'importance, la littérature enfantine cessait d'être le monopole de quelques écrivains regardés comme secondaires. Sans doute il y a, il y aura toujours des auteurs qui éveillent dans l'âme des petits des enthousiasmes insoupçonnés, et dont les noms demeurent inconnus du grand public. — « Maman, s'écriait un jour une blondinette de huit ans, — et sa voix avait des inflexions indignées — maman, la maîtresse ne veut pas que je dise que *les Pauvres gens,* ce n'est pas si joli que le *Petit Cadok !...* »

Combien de petites filles échangeraient volontiers pour Mme de Ségur ou Zénaïde Fleuriot, Victor Hugo, Lamartine et les autres !

Le nom de La Bruyère apparaissait jadis, pour la première fois aux enfants, dans un bien intéressant volume de Mme Mallès de Beaulieu, intitulé : *le La Bruyère des jeunes Personnes* et je n'affirmerai pas que l'insouciance de Flore, l'indiscrétion de Zélie, la malignité d'Euphémie

n'aient éveillé en eux plus d'intérêt que n'en eussent éveillé Ménalque, Acis ou Théodecte... (1)

Il faut pour plaire à l'enfance des qualités — et peut-être des défauts — que ne possèdent pas forcément nos meilleurs écrivains; il semble cependant qu'à un moment donné, ces hommes illustres aient brigué un genre de popularité qu'ils avaient jusqu'alors abandonné à d'autres.

Ils ne craignent pas de se diminuer en se penchant et, se faisant petits avec les petits, ils vont leur conter les merveilleuses histoires dont Victor Hugo devenait pour ses enfants

« *l'Arioste et l'Homère* ».

Déjà, dès 1842, Louis Veuillot, déposant, pour un instant la plume du polémiste, avait conté aux fillettes et aux jeunes filles, la vie simple et familière d'une petite pensionnaire jouant aux « quatre coins » ou à la « queue du loup », se désolant du renvoi d'une de ses compagnes et n'ayant d'autre ambition que de ne jamais quitter le cloître où s'écoulait son enfance (2).

Mais ce fait reste isolé, et ce livre ne s'adresse pas d'ailleurs aux tout petits. C'est encore à l'infatigable Hetzel que revient le mérite d'avoir réuni dans sa Bibliothèque Blanche, les noms les plus connus du XIX^e^ siècle.

Cette bibliothèque est réservée au premier et au deuxième âges, et c'est pour ces bambins qu'A. Dumas écrit : *La Bouillie de la Comtesse Berthe*, Octave Feuillet : *la Vie de Polichinelle;* Alphonse Karr : *les Fées de la Mer;* Camille Lemonnier : *Histoire de huit bêtes et d'une poupée;* Paul de Musset : *Monsieur le Vent et Madame la Pluie;* Charles Nodier : *Trésor des Fèves et Fleur des Pois;* George Sand : *Le Véritable Gribouille;* Viollet-le-Duc :

(1) *Le La Bruyère des Jeunes Personnes.* — Lehuby, éditeur, Paris (1838).

(2) Louis Veuillot: *Agnès de Lauvens.*

Le Siège de la Rochepont; M. Génin : *Le Petit Tailleur Bouton.*

Nous ne citons que les principaux auteurs, mais la Bibliothèque Blanche s'enrichit, chaque année, d'œuvres nouvelles que la personnalité de leurs auteurs suffit à garder de la médiocrité.

Plus tard, en 1885, une autre tentative est faite par Jean-Bernard, un ami de Léon Cladel. Il a trouvé un jour la petite Judith Cladel en train de bouleverser la bibliothèque de son père pour y trouver un livre à sa portée. Cette amusante petite fille, les habitués de la Villa Bon Accueil l'ont surnommée « Pochi » à cause de la façon singulière dont ses lèvres enfantines nommaient jadis le grand Polichinelle de Manet suspendu dans le bureau de son père. « Ce surnom d'une douceur italienne, » avec un je ne sais quoi de poésie orientale, désigne la fillette, après avoir désigné le bébé, et c'est pourquoi le livre dont Jean-Bernard conçoit l'idée s'appellera *le Livre de Pochi.*

Ce livre ne saurait être quelconque : Judith Cladel est « trop fille d'homme d'esprit pour priser les fadaises de la Bibliothèque Rose, ou les puérilités de toute autre couleur » et Jean-Bernard n'hésite pas à demander leur concours aux plus grands écrivains de son temps.

« Les écrivains illustres qui tiennent le premier rang dans la littérature de notre époque, ont voulu écrire pour vous un ouvrage que vous pourrez lire avec vos amies. »

Ce *Livre de Pochi* que je crois, aujourd'hui, à peu près introuvable, est le livre séduisant par excellence, Ary Gambard et Lunel l'ont orné d'illustrations d'une réalité d'observation et d'une finesse d'exécution incomparables. De plus, dans le texte, courant dans les marges, serpentant au travers des pages, des décorations dues à Galice et à Stein mettent une note pourpre sur le papier satiné.

Les nouvelles qui composent *le Livre de Pochi* sont, pour la plupart, connues et lorsque Jean-Bernard dit à l'enfant que les amis de son père « lui offrent ce livre » il serait plus exact de dire que la plupart d'entre eux ont glané dans leurs œuvres ce qui pouvait lui convenir.

Alphonse Daudet a donné, en effet, « *l'Enfant Espion* », paru en 1873 dans les *Contes du Lundi;* Jules Claretie a donné *Boum-Boum;* Camille Lemonnier *Fleur-de-Blé;* Armand Silvestre, *Le Pont;* E. Pouvillon, *Judille;* Maurice Talmeyr, *l'Enfant de la Vierge* et Catulle Mendès, le *Mauvais Convive.*

La plupart de ces nouvelles sont bien choisies; certaines comme *l'Enfant Espion* et *les Français sont partis* (M. Sever des Moulins) exaltent le sentiment patriotique. D'autres, comme l'histoire de cete petite Judille qui n'abandonne le hanneton revendiqué par son petit camarade que lorsque sa main mourante lâche le fil qui le retenait captif, sont délicates sans doute, mais d'une mélancolie un peu morbide.

D'autres sont d'assez mauvais goût comme cette *Nuit de Noël en Amérique* (Mullem) qui nous transporte dans une chapelle où des clows et des acrobates, incarnant les personnages de la Sainte Famille, transforment l'office en « great attraction ».

Enfin le livre se termine par le récit d'un phénomène occulte qui paraît assez mal placé dans des mains d'enfant (1).

Par contre, Catulle Mendès, sur une page qu'anime un vol de mouettes et de papillons, conte à Judith Cladel, la touchante histoire du poète qu'il présente sous la forme

(1) C. Delon : *Apparition*

d'un fragile petit prince se mourant d'inanition en face des plus somptueux repas...

Il a lu jadis l'histoire d'un trouvère, prisonnier des fées, et depuis lors, il ne rêve plus que de se réfugier dans la forêt de Brocéliande pour y fuir la réalité qui l'effraie.

Et le jour vient, où il atteint les féeriques demeures. Les fées le nourrissent « d'une goutte de rosée sur une feuille d'acacia, d'une aile de papillon dorée à un rayon de soleil, et d'un baiser d'abeille sur une pétale de rose ».

Mais l'enfant ravi meurt cependant, car il est comme les poètes « trop pur et pas assez, trop divin pour partager les festins des hommes, trop humain pour souper chez les fées ».

A cause de cette nouvelle seule, cette nouvelle si semblable aux contes merveilleux, nous avons aimé jadis *le Livre de Pochi*.

Toutefois, ce livre, composé pour un enfant, par des écrivains de talent, ne me paraît pas être l'idéal du genre. Il méritait d'être cité, à cause de son originalité même, et peut-être aussi parce qu'il peut servir à prouver que plaire à l'enfance est une œuvre difficile qui exige moins de talent que de savoir-faire.

CONCLUSION

DECLIN DE LA LITTERATURE ENFANTINE

Il est question, dans les *Mémoires de la Comtesse de Boigne* d'un enfant, né dans quelque lointaine colonie, et qui, envoyé en France pour y faire ses études, se perdit en route, mais la narratrice se hâte d'ajouter que, le petit garçon étant précédé et suivi de nombreux frères et sœurs, sa disparition ne fut pas prise au tragique.

A notre époque, les enfants, heureusement, ne s'égarent guère, car s'ils s'égaraient, il ne faudrait pas compter, pour les remplacer, sur le nombre de leurs frères et sœurs....

C'est peut-être parce que la France est devenue « un pays de fils uniques » que l'enfant y apparaît précieux comme un objet rare, et digne de toutes les adulations.

Alors que, jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle, les faits et gestes d'un enfant n'avaient semblé devoir intéresser que les autres enfants, voici qu'aujourd'hui, avec Anatole France, André Lichtenberger, Paul et Victor Margueritte, Franc-Nohain, Séverine, Léon Frapié, Pierre Mille, Machard et tant d'autres, l'enfance devient un véritable motif d'inspiration, capable de fournr au même auteur, une série d'ouvrages.

Si nous en exceptons, le *Petit Pierre* qui a bien une physionomie d'enfant, tous ces Trott, ces Line, ces Zette, ces Caillou et ces Jaboune, éclos sous la plume de nos grands écrivains ont malgré leur individualité, des traits qu les apparentent. Leurs mots et leurs gestes sont, peut-

être, des mots et des gestes d'enfant, mais ces mots et ces gestes ont été transcrits, traduits plutôt par des grandes personnes. Le sentiment qui, peut-être, s'ébauchait dans une petite âme nébuleuse, a été soigneusement précisé, complété, et voici qu'il nous apparaît comme nous apparaissent ces photographies, si savamment retouchées, que c'est à peine si l'on y retrouve les traits orignaux.

Cette petite *Line* (1) que l'on nous dit avoir vécu de 1855 à 1867, comme ses sentiments ressemblent à ceux de Mme Séverine, et comme le langage qu'elle parle rejoint l'argot moderne ! Ecoutez-la répondre à son père qui la console de la perte d'un ballon rouge, en lui disant que c'est une simple vessie : « Vessie ou non, quèque çà me fait, si j'y mets autre chose ?... T'es chauve, toi, j't'aime... est-ce que j'le vois ? »

Pauvre Line ! Si précoce soit-elle, je veux croire qu'elle n'a pas encore mesuré la part de nous-mêmes que nous mettons dans ce que nous aimons, et qu'elle ignore aussi, les mirages de la tendresse.

La vérité, c'est qu'elle a pleuré son ballon rouge, et, c'est Mme Séverine qui a revu, dans son souvenir, la calvitie de son père, et a fait passer, par son âme de femme, le chagrin de son ancien « moi ».

Les enfants terribles existent, certes, mais, dans la vie, ils sont rarement terribles à la façon des romans. Quels que soient la spontanéité d'un enfant et son besoin de vérité, il sent très vite qu'il y a des choses que l'on dit. et d'autres que l'on ne dit pas — surtout quand on est l'enfant charmant que nos romanciers modernes veulent nous présenter. — Une petite fille, que je connais bien, ayant, un jour, longuement et bruyamment admiré la pho-

(1) Séverine: *Line*, 1921 éd. Crès.

tographie très flattée d'une amie de sa famille, disait, d'un air déçu, en contemplant l'original du portrait : « Elle ne ressemble pas à sa photographie ». Et, joyeuse, elle me confiait ensuite : « N'est-ce pas que j'ai été sage ? Je n'ai pas dit que Mlle Jeanne était bien laide ».

Toute l'âme d'un enfant se révèle dans ce mot. L'enfant ne comprend pas les nuances; s'il est civilisé, il ne dira pas à un vieillard : « Vous êtes très vieux » mais « Quand vous étiez petit !... Oh ! qu'il y a longtemps ! »

Il ne dira plus « Vous m'ennuyez » mais « Je veux m'en aller », et, ce disant, il est satisfait, de lui-même, car, seul, le mot précis le choque, alors que l'allusion demeure pour lui lettre morte. Dirai-je que, lorsqu'il s'agit d'enfants, les mots tendres me laissent plus sceptique, peut-être, que les boutades? Chacun de nous n'a qu'à rentrer en lui-même pour se souvenir de la discrétion qu'il gardait sur ses propres sentiments.

Il y a, évidemment, des enfants bruyants et expansifs qui mettraient, volontiers, l'univers entier, dans la confidence de leurs affections et de leurs goûts; c'est peut-être parce que ces sentiments étant de nature essentiellement superficielle, rentrent dans le cadre des banalités courantes, dont il n'y a pas lieu de faire mystère.

Si l'enfant a, au-dedans de lui, son jardin secret, s'il poursuit des rêves, caresse des chimères, si ses sentiments ont, déjà une certaine profondeur, il a la pudeur de ce qu'il ressent, et n'en fait point confidence.

L'enfant qui pense, qui aime, qui souffre, est presque toujours un incompris, parce qu'il est impuissant à corriger les jugements erronés que l'on porte sur lui; et parce que, inconsciemment ou non, il fait le silence sur son véritable « moi ».

Platon disait des poètes qu'ils sont « chose légère, ailée

et sacrée ». L'âme de l'enfant pourrait, elle aussi, être définie ainsi. Et, parce qu'elle est « légère, ailée et sacrée », elle échappe à l'analyse, on la déforme en la disséquant.

Toutes les fois que, dans leurs études d'enfants, les romanciers qui se sont spécialisés dans ce genre, ont observé, avec exactitude, un trait de caractère, ils ont trop poussé leur étude, jusqu'au point où elle ne paraît plus vraisemblable. Que la *Line* d'André Lichtenberger (1) ait eu, selon l'expression consacrée, un mauvais jour... qu'elle ait refusé de se lever, sous prétexte qu'il pleuvait, qu'elle ait ensuite, jeté une pantoufle dans son tub, égaré sa pelle, cassé celle de son frère, jeté du sable dans les yeux des autres enfants; qu'à table, elle ait mangé malproprement, façonné des boulettes de mie de pain, en chantonnant à mi-voix, cela, c'est infiniment vraisemblable. Mais que, punie et mise en quarantaine, elle conçoive l'idée de se jeter sous une locomotive, voilà qui est un peu poussé au noir. Nul ne saurait, sans doute, mesurer la détresse que peut, parfois, contenir une âme d'enfant, mais, qu'une heureuse petite fille qui n'a pas, derrière elle, tout un passé de misères et de tares héréditaires, songe au suicide, cela paraît, tout de même, bien improbable.

L'on a, cependant, si bien perdu la notion de ce qui convient à l'enfance, que l'on pousse parfois l'aberration jusqu'à mettre entre les mains des enfants eux-mêmes, ces livres, dans lesquels s'agitent des êtres que l'on dit leur ressembler, et qu'ils considèrent, j'en ai la conviction, comme des marionnettes perfectionnées ou comme de précoces comédiens, que l'on contraint à jouer un rôle.

Mettre entre les mains des enfants *Mon Petit Trott, Line* ou *Notre Minnie* est aussi peu indiqué que de faire réciter à un bébé :

---

(1) Plon éd.

« *Il est si beau l'enfant, avec son doux sourire.* »

Que faut-il donc faire lire aux enfants du vingtième siècle ? Ces auteurs qui se penchent sur eux pour analyser en dilettanti les sentiments dont ils les croient animés, se sont-ils souciés de leur fournir l'aliment intellectuel que les âges précédents leur ont fourni ?

C'est une chose singulière que, du jour où l'on s'est mis à étudier l'enfant avec complaisance, on ait cessé de le mettre en scène dans des œuvres qui lui soient destinées. Que reste-t-il aujourd'hui des différents genres qui, durant un demi-siècle, ont été si brillamment représentés ?

Le périodique illustré n'est plus guère consacré qu'aux caricatures grotesques ou aux récits d'aventures. Les histoires romanesques n'exaltent plus que la force et l'adresse physiques, et les seules œuvres d'imagination que l'on conçoive, sont des récits policiers. Les livres qui décrivent la vie familiale, et tentent d'imiter les œuvres de Mme de Ségur ou de Zénaïde Fleuriot, sont, généralement, niais et sans attraits.

La littérature enfantine se meurt, et c'est grand dommage. C'est par les livres que le présent est lié au passé, mais, c'est par les livres aussi que se prépare l'avenir. A notre époque de crise, alors que tant de gens, ayant brûlé les étapes, se trouvent, soudain, transportés à un rang social, auquel leur passé ne les avait pas préparés, on pourrait espérer que leurs enfants, du moins, seraient susceptibles d'adaptation, si, de bonne heure, leurs lectures les initiaient à des façons de vivre inconnues d'eux. C'est lentement, par des acquisitions progressives, que se forment une mentalité et une personnalité, et rien ne remplace, dans l'avenir, les lectures qui ont éveillé, dans des esprits jeunes, des idées et des sentiments nouveaux...

Combien je voudrais que cette modeste étude, tombant, par hasard, sous les yeux d'un lecteur, en l'âme duquel, revivrait l'âme d'un Charton, d'un Hetzel, ou de quelque autre ami de l'enfance, il en conçût le projet d'un renouvellement de la littérature enfantine !

Quand les monuments antiques, qui témoignent, en terre de France, du génie latin qui les conçut, menacent de s'effriter, des mains patientes remplacent, une à une, les pierres noircies, et, c'est à peine si quelques taches de blancheur rompent l'harmonie de l'ensemble. Je contemplais, ce matin, le spectacle, toujours nouveau, des vieilles Arènes, dont le soleil levant éclairait mieux les savantes retouches. Et je songeais à cet autre monument, qui témoigne, lui aussi, des traits distinctifs d'une race, et qui s'effrite, pourtant, sans qu'une main pieuse en restaure les ruines.

Combien je voudrais que, pour m'être attardée, un instant, au bord de ce passé, si lointain et si proche, où les ombres charmantes de Lili, de Bengale et de la malicieuse Sophie voisinent avec le spectre léger de notre enfance, j'aie apporté mon humble pierre à l'édifice, à demi-détruit, qui attend de nouveaux architectes.

Vu et lu :
Montpellier, le 12 février 1923.
Le Doyen de la Faculté de Lettres,
J. VIANEY.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 14 février 1923.

Le Recteur,
Pour le Recteur,
Le Vice-Président du Conseil de l'Université,
E. DERRIEN.

PROPOSITIONS DONNEES PAR LA FACULTE

I. — Les Peurs chez les Enfants.

II. — Comment convient-il d'initier les enfants aux beautés de la littérature pour grandes personnes ? Choix des textes, méthode.

III. — Le mouvement général de la littérature en France, dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle.

BIBLIOGRAPHIE

Arvède Barine. — Les Contes de Perrault *(Revue des Deux Mondes)*

Anatole France. — Le Livre de mon ami. — Le petit Pierre. — Pierre Nozière. — La Vie en fleur.

R. d'Allemagne. — Les Cartes à Jouer. — Les Jouets de France

F. Buisson. — Dictionnaire pédagogique

Léo Claretie. — Les Jouets de France

Compayre. — Histoire de la Pédagogie

Comtesse de Boigne. — Mémoires.

Lucien Daudet. — L'Impératrice Eugénie

Lucien Descaves. — L'Imagier d'Épinal

Fénelon. — L'Éducation des Filles

F. Fleuriot. — Zénaïde Fleuriot : sa vie, son œuvre

Mme de Genlis. — Adèle et Théodore

L. F. F. Goyau. — La Femme au foyer et dans la cité. — La Vie et la mort des fées

Joseph Lavergne. — Madame Julie Lavergne

Olivier Lefranc. — Mademoiselle Monniot

Legouvé. — Soixantes ans de Souvenirs

F. Loliée. — L'Impératrice Eugénie

P. Loti. — Le Roman d'un enfant

C. Louis-Philippe. — La Mère et l'Enfant

Montaigne. — Les Essais

Mémoires du XVIe siècle (Hervard)

R. Perrout. — Les Images d'Épinal

Petit de Julleville. — Histoire de la Littérature française

Proal. — Le Suicide des Enfants

Ruskin. — Præterita .....
G. Sand. — Histoire de ma Vie .....
Séverine. — Line .....
M. de la Sizeranne. — Le Miroir de la Vie .....
F. Strowski. — Tableau de la littérature française au XVIIIe siècle .....
J. Sully. — Études sur l'enfance .....
Taine. — Les Origines de la France contemporaine .....
Tarsot. — L'Écolier à travers les âges .....
Thureau-Dangin. — La Monarchie de Juillet .....

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

De l'Influence des Lectures sur la formation intellectuelle et morale de l'enfant 7

INTRODUCTION

Les Lectures de l'enfant avant 1860 20

CHAPITRE Ier

Ce que l'enfant lisait, en France, avant qu'on, écrivît des œuvres pour lui 20

CHAPITRE II

Les premières œuvres destinées spécialement aux enfants : Fénelon. — Les contes de fées (Perrault ; Mme d'Aulnoy ; Mme Leprince de Beaumont). — Les Contes historiques 28

CHAPITRE III

Influence de Rousseau : Mme de Genlis ; Berquin ; Bouilly 46

CHAPITRE IV

Livres édifiants ; livres ennuyeux. — Période de transition : Mlle Julie Gouraud ; 78

La Littérature enfantine en France de 1860 à 1900

CHAPITRE Ier

La Vie bourgeoise. — La Cour et la société. — Les écrivains bourgeois. — Le Bien-être matériel et les tendances positives — Mlle Victorine Monniot 88

CHAPITRE II

Tendance réaliste : Mme de Ségur. — La Bibliothèque rose. — Exactitude de l'observation et précision des détails. — Enfants turbulents et enfants sages 105

CHAPITRE III

Tendance idéaliste : Zénaïde Fleuriot. Sa vie, son œuvre Caractères de ses héros : La puissance de la volonté et l'élévation des sentiments. — Une enfant terrible : Charlotte 124

CHAPITRE IV

Progrès de la gravure et de l'imagerie. — Les Images d'Épinal : Leur origine ; Leurs progrès : La Famille Pellerin. — Vadet. — Finot. — Georgin. — Emsfelder. — Les raisons de l'attrait exercé par les images d'Épinal. — Leur déclin 140

CHAPITRE V

Les Périodiques illustrés. — Leur origine. Les premiers magazines. — Le Magasin Pittoresque (Charton) — Le Magasin d'Éducation et de Récréation (Hetzel) — Les publications Hachette. — Le Petit Français Illustré (A. Colin). — Le S[t]-Nicolas (Delagrave). — La Revue Mame. — Déclin du genre 151

CHAPITRE VI

Les livres instructifs. — Le Magasin d'Éducation et de récréation et les écrivains scientifiques. — La Bibliothèque des Merveilles. — Un intéressant moyen de connaître l'histoire et la géographie : Gérard-Montmeril 169

CHAPITRE VII

Le progrès des études historiques et la littérature enfantine. — Légendes historiques. — L'œuvre de Mme Foa. — Mme Julie Lavergne — Michel Masson. — G. Lenôtre. — Un beau livre de Stahl : Maroussia. — Charles Deslys 182

CHAPITRE VIII

Le progrès des sciences : Récits d'aventures. — Influences étrangères. — Assollant. — G. Aimard. — Jules Verne : Caractère de son œuvre : Le triomphe de la volonté et l'optimisme. — Raisons de l'attrait exercé sur les enfants par les livres de J. Verne 207

CHAPITRE IX

Les idées sociales et la pitié pour les faibles : Enfants malheureux ; enfants persécutés ; enfants malades. — Les marâtres. — L'internat. — De l'observation de la souffrance à l'analyse psychologique : Mme Colomb, Mme Chabrier-Rieder 229

CHAPITRE X

Les Animaux dans la littérature enfantine. — Inspiration très ancienne. — Les animaux remis à la mode. — Une intéressante famille d'ours : La Famille Martin (Génin). — Un éléphant orgueilleux (Mémoires d'un éléphant blanc (Judith Gautier). — Une poule spiritualiste : Bigarette (Z. Fleuriot) 258

CHAPITRE XI

Les grands écrivains et la littérature enfantine : La Bibliothèque Blanche. — Le Livre de Pochi 279

CONCLUSION

Déclin de la littérature enfantine 283

Index alphabétique des Noms d'Auteurs cités dans cet ouvrage

Aimard (Gustave) 209-215
Andersen 266
Aston 156
Assollant 209-213
D'Aulnoy (Mme) 37
Balzac 133
Bazin (René) 165
Ballantyne 207
Benoit (Pierre) 166
Bernard (Jean) 280
Berquin 55
Berthoud (Henri) 177
Blandy 156
Bouant 170
Bouilly 63-64
Bouquet (Mme) 39
Brun (Mlle) 79-208
Buet (Charles) 202-165
Carpentier (Mme Emilie) 254-232-190
Candèze (Docteur) 173-156
Castillon 170
Cazin (Mme) 232
Chantepleure (Guy) 165
Charton 155-170
Chéron de la Bruyère (Mme) 254
Christophe 275-163
Claretie (Jules) 270
Colomb (Mme) 235-253
Cottin (Mme) 44

Cummins (Miss) 229
Cuvillier-Fleury (Mme) 271
Daudet Alphonse 281
Delafaye-Bréhier (Mme) 80
Delorme (Marie) 163
Deslys (Charles) 205
Desnoyers (Louis) 209
Dickens (Charles) 229
Dumas (Alexandre) 279
Dupin de St-André 157
Ensfelder 143
Fauquez (Henri) 156
Fénelon 27-30
Feminore Cooper 207
Feuillet (Mme Octave) 259
Féval (Paul) 202-165
Figuier 233
Finot 143
Fleuriot (Zénaïde) 124-134-245-264
Foa (Mme Eugénie) 186-207
Fonvielle 170
Fouillée (Mme) 178
Franay (Gabriel) 267
Froelich 260
De Fresneau (Mme, née Ségur) 177
Gautier (Judith) 262
De Genlis (Mme) 8-51
Georgin 141
Gérard 232
Gérard (rosemonde) 121
Gérard-Montmeril 179-164
Germain 233
Girardin 244
Giron (Aimé) 165
Gouraud (Mlle Julie) 153
Gouzy 173
Guillemin 170
Gyp 13-245
Haggard (Ridder) 166
Hameau (Mme) 233

Hetzel 155
Hugo (Victor) 229
Hutton (William) 237
V. Jamerai (Duval) 237
Jeanroy 253
Karr (Alphonse) 279
Lamothe (Alex. de) 202-165
Laurie (André) 156
Lavergne (Mme Julie) 192
Lemonnier (Camille) 279-281
Lenotre (Gustave) 42-206
Léouzon le Duc 39
Leprince de Beaumont (Mme) 38
Lermont (J.) 252
Leroux (Gaston) 166
Lichtenberger (André) 286
Lionnet (Marie) 160
Macé (Jean) 173-155
Machard (Alfred) 286
Mael (Pierre) 165
Magbert 163-249
Malot (Hector) 232
Mangin (Arthur) 175
Maréchal (Mme Marie) 254
Margueritte (P. et V.) 283
Martignat (Mlle de) 254
Marriat (Capitaine) 10-207
Masson (Michel) 201
Mayne-Reid 207
Méguin 156
Mendès Catulle 281
Montgommery (Florence) 229
Monniot (Mlle Victorine) 94
Mullem 281
Mouret (Mme) 152
Musset (Paul de) 279
Nanteuil (Mme de) 264-233
Naurouze (Jacques) 163
Navery (Raoul de) 165
Nodier (Charles) 42-279

Oudot (Jean) 42
Palgrave 170
Pascal (Edmond) 233
Pradels (Georges) 165
Pellerin J. (Charles) 141
Pellerin (Nicolas) 141
Perrault (Charles) 31
Poli (Oscar de) 202
Pouvillon (Emile) 281
Pressensé (Mme de) 250
Proulx 233
Réveillé 141
Riboulet (Mme Louise) 233
Rieder-Chabrier (Mme) 254
Robida 163
Rostand (Maurice) 121
Sand George 279-262
Ségur (Comtesse de) 105-244-264
Séverine 284
Siebecker 239
Stahl 203-155
Stilling (Henri) 238
Stoltz (Mme de) 254-160
Silvestre (Armand) 281
Talmeyr (Maurice) 281
Tarlier (Jules) 208
Toudouze (Gustave) 165
Trummer Miss 56
Ulliac-Trémardeure (Mme) 79
Vadet 141
Verne (Jules) 209-217
Veuillot (Louis) 279
Vieille Poupée (La) 161
Viollet-le-Duc 279-173
Weiss 56
Wiseman (Cardinal) 202
Woiart (Mlle) 79
Woillez (Mme) 79-208

Index alphabétique des œuvres citées dans cet ouvrage

Abandonnée 233
Abbé de l'Epée (L') 64
Adèle et Théodore 81
Agnès de Lauvens 279
Aigle et Colombe 127
Aînée (L') 252
Allumeur de Réverbères (L') 230
Ami des Adolescents (L') 56
Ami des Enfants (L') 55
Ami de la Jeunesse et des Familles (L') 153
Amitiés de Gertrude (Les) 95
Annales de l'Education (Les) 152
Annales de la Vertu (Les) 52
Année du petit Joseph (Une) 177
Arc-en-ciel (L') 194-197
Archipel en feu (L') 219
Atlantide (L') 167
Auberge de l'Ange Gardien (L') 116
Au bon vieux temps 179
Au Galadoc 129
Au hasard 125
Autour de la Lune 219
Aventures du capitaine Hatteras 219
Aventures d'un Grillon 173
Aventures de Robin Jouet 212
Axel 267
Bal manqué (Le) 72
Belle et la Bête (La) 38
Besoin d'une amie 71

Bibliothèque bleue 42
Bibliothèque des Merveilles 170
Bibliothèque rose 108
Bigarrette 265
Billet de Loterie (Un) 219
Bon cœur fait pardonner bien des étourderies (Un) 57
Bonne Fridoline (La) 79
Bonnet de Grenadier (Le) 76
Bon petit diable (Un) 121
Bottes crottées (Les) 62
Bourses de Voyage 219
Bouillie de la Comtesse Berthe (La) 279
Câline 133
Capitaine 264
Capitaine de quinze ans (Un) 219
Captifs de Jumièges (Les) 195
Caporal, le chien du régiment 260
Caquets (Les) 62
Chambre de l'Astrologue (La) 198
Cécile ou la petite sœur 86
Cécile la Bavarde 145
César Cascabel 219
Chance et Guignon 145
Chancellor (Le) 219
Chapelle de Rougemont (La) 73
Charge de Cavalerie 71
Château des Airelles (Le) 267
Château des Karpathes (Le) 220
Château de la Vieillesse (Le) 165
Chaudronnier (Le) 53
Chaussée des Géants (La) 167
Chemin de France (Le) 219
Chevalier Fortuné (Le) 37
Chevalier de Trélon et les Stuarts en France (Le) 194
Chiens et Chats 260
Claudius Bombarnac 219
Christine de Suède 198
Chroniques de Montbriand 194
Chroniques normandes 194

Chroniques parisiennes 194
Chryséis au désert 164
Cinq cents millions de la Bégum (Les) 219
Cinq semaines en ballon 219
Claire d'Albe 44
Clan des Têtes Chaudes (Le) 128
Claude le Gagne-Petit 80
Clovis Dardentor 220
Colin-Maillard 57
Collège Incendié (Le) 80
Conseils à ma fille 65
Contes à ma fille 65
Contes à mes petites amies 65
Contes aux Enfants de France 70-74-75-76
Contes aux jeunes élèves 70
Contes à ma bonne 186
Contes de Bonne Perrette 124-165
Contes de Mme d'Aulnoy 37
Contes de Mme Leprince de Beaumont 38
Contes de Perrault 31
Contes de Fénelon ..... 28 à 30
Contes de Grand'Mère 262
Contes historiques 186
Correspondance de Z. Fleuriot 125
Correspondance de J. Lavergne 194-195
Dangers d'un bon mot (Les) 73
Degré des Ages (Le) 148
Delphine 53
Dernier des Mohicans (Le) 207
De trop 133-244
Désordre et la Malpropreté (Le) 62
Deux journées (Les) 66
Devoirs de l'hospitalité (Les) 68
Dimanche des enfants (Le) 159
Dialogues des Morts 30
Docteur Ox (Le) 219
Dragon de Vincennes (Le) 72
Drame en Livonie (Un) 219
Drôle de Chien (Un) 260

Ecole des Marâtres (L') 58
Edgar le balanceur de chaises 145
Eglantine 53
Elaine 267
Emeraude des Incas (L') 167
En congé 131
Enfant du 26e (L') 232
Enfants célèbres (Les) 201
Enfants du Capitaine Grant (Les) 219
Enfant des Fées (L') 253
Enfants malheureux (Les) 239
Enfant de la Vierge (L') 281
Enfant perdu (L') 233
Enfant perdu et retrouvé (L') 233
Enfant trouvé (L') 233
Enfants vertueux (Les) 79
Epouse du Soleil (L') 167
Epreuves de Charlotte (Les) 254
Esprit des Oiseaux (L') 177
Eternel Adam (L') 225
Etincelles (Les) 194
Etoile du Sud (L') 219
Extase (L') 206
Fable de La Fontaine (La) 75
Fables de La Fontaine (Adaptations) 274
Face au Drapeau 220
Famille Fenouillard (La) 275
Famille Harel (La) 86
Famille Martin (La) 260
Famille sans nom 219
Fanchon la Vielleuse 64
Fanfan-Bétinet 144
Faraude 131
Fées de la Mer (Les) 279
Fermier (Le) 59
Ferréol 79
Fête du Village (La) 70
Fidéline 198
Fièvre d'Or (La) 217

Fille de Carilès (La) 236
Filles du Clown (Les) 233
Fille du Roi de la Vase (La) 266
Français sont partis (Les) 281
Fleur de Blé 281
Fleurs de France 197
Fleurette 40
Francinet 178
François le Bossu 244-117
Fortune de Gaspard (La) 122
Gazette de la Poupée (La) 159
Général Dourakine (Le) 116-123
Général du Maine (Le) 233
Geneviève de Brabant 44
Gentleman's Magazine (The) 151
Ginette 245
Grand jardin (Le) 60
Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf (La) 274
Gribouille (Le véritable) 279
Grisélidis 44
Guide de l'Empereur (Le) 165
Héritage de Charlemagne (L') 206
Hier et Demain 225
Histoire d'une bouchée de pain 173
Histoire de deux enfants de Londres 241
Histoire d'un âne et de deux jeunes filles 260
Histoire d'une dentelle 199
Histoire d'une fillette au pays des étoiles 173
Histoire d'une forteresse 173
Histoire des grands voyages et des grands voyageurs .. 219
Histoire de Gilles de Laval, sire de Retz 190
Histoire de huit bêtes et d'une poupée 279
Histoire d'un hôtel de ville et d'une cathédrale 173
Histoire de l'habitation humaine 173
Histoire d'une maison 173
Histoire d'un Perroquet 260
Histoire d'une population d'insectes 173
Histoire surprenante de cinq moineaux 173

Histoire d'un Vaurien 249
Hubert ou les suites de l'indocilité 79
Idée fixe du savant Cosinus (L') 276
Ile à hélice (L') 219
Indes-Noires (Les) 219
Institutrice (L') 67
Introduction familière à la connaissance de la nature (L') 56
Invasion de la Mer (L') 219
Jaboune 284
Jacques, le bon père de famille 143
James, ou le pécheur ramené à la foi 79
Jangada (La) 220
Jean qui grogne et Jean qui rit 115
Jean Canada 165
Jean l'Innocent 253
Jean-Paul Choppart 210
Jenny la Bouquetière 73
Jeune chef de famille (Le) 134
Joliette 39
Journal des Demoiselles (Le) 151
Journal des Jeunes Personnes (Le) 153
Journal des Enfants (Le) 159
Journal de la Jeunesse (Le) 160
Journal de Marguerite (Le) 96
Journée du petit Alfred (Une) 96
Jours de cristal (Les) 194
Judille 281
Kéraban le Têtu 219
Knut, le joueur de flûte 39
Légendes de Fontainebleau (Les) 194
Légendes de Noël (Les) 42-206
Légendes populaires de France (Les) 42
Légendes de Trianon (Les) 194
Line (A. Lichtenberger) 286
Line (Séverine) 284
Lisbeth 267
Lit de Camp (Le) 76
Livre de Pochi (Le) 281
Lunette bleues (Les) 248

Madame Rosély 96
Mademoiselle Huguette 267
Mademoiselle Lili 157
Magasin d'antiquités (Le) 230
Magasin des enfants (Le) 38
Magasin d'éducation et de récréation (Le) 155
Magasin Pittoresque (Le) 154
Maisons de neige (Les) 276
Maison roulante (La) 233
Maître du Monde (Le) 220
Malices de Plick et de Plock (Les) 275
Manchon de la Vieille (Le) 71
Marguerite à vingt ans 96
Marie, l'amie des Oiseaux 146
Maroussia 203
Mathias Sandorf 219
Mauvais Convive (Le) 281
Méconnu 230
Mémoires d'un âne (Les) 108-264
Mémoires de Barbe-bleue (Les) 190
Mémoires de Croquemitaine (Les) 189
Mémoires d'un éléphant blanc 262
Mémoires de Polichinelle (Les) 180
Mémoires d'une Poupée 85
Mémoires d'une petite fille 85
Mémoires d'un petit garçon 86
Mémoires de Primevère (Les) 268
Mendiant de la Reine (Le) 199
Mère Gigogne et le Petit Poucet (La) 159
Michel Strogoff 219
Mines du roi Salomon (Les) 167
Mirifiques aventures de Maitre Antifer (Les) 219
Misérables (Les) 229
Mistress Branican 219
Mon ami Rive-Gauche 249
Mon Chevalier 267
Monde à l'Envers (Le) 146
Mon Journal 160
Monsieur le Vent et Madame la Pluie 279

Montre (La) 60
Mystères de l'Océan (Les) 176
Neiges d'Antan (Les) 184
Nid de Fauvette (Le) 61
Nigelle 267
Nina l'Incorrigible 102
Noël (Le) 166
Noël du Duc de Reichstadt (Le) 206
Nord contre Sud 219
Nuit de Noël en Amérique (Une) 281
Notre Minnie 286
Odyssée de Fricot et de son chien Pataud (L') 260
Ours de Sibérie (L') 260
Ouvrier (L') 165
Paradis de M. Toto (Le) 158
Par tous Pays 179
Patira 165
Pauvre Blaise 117
Pauvre Jacques (Le) 197
Pauvre Petit 232-252
Pauvre Willie 153
Pays des Fourrures (Le) 219
Phare du bout du monde (Le) 219
Père Daniel (Le) 66
Père Giroflée (Le) 249
Petit Bleu 245
P'tit Bonhomme 219
Petit Bossu (Le) 165
Petit Chef de Famille (Le) 134
Petits Cinq (Les) 235
Première Communion (La) 69
Petit Dîner (Le) 66
Petite Dorrit (La) 230
Petite Duchesse (La) 132
Petite Fille à Moustaches (La) 57
Petites Filles de Mme Rosély (Les) 96
Petites Filles Modèles (Les) 107-111
Petit Français Illustré (Le) 163
Petite Glaneuse (La) 55

Petit Grandisson (Le) 55
Petite Mère 250
Petite Régine 259
Petit Sapin (Le) 266
Petite Sirène (La) 266
Petit Tailleur Bouton (Le) 280
Petite Fille trompée par sa Servante (La) 61
Philippine et Maximin 58
Pierrette 133
Pierre Nozière 284
Polichinelle (Le) 159
Pont (Le) 281
Poupée Modèle (La) 160
Premier chien et le prémier pantalon (Le) 260
Premières Pages (Les) 129
Princesse Sarah 242
Prise de Jéricho (La) 45
Prince Chéri (Le) 39
Polichinelle (La Vie de) 279
Promenade d'une fillette autour d'un laboratoire 173
Question posée à la petite Anna (La) 153
Rat de Ville et le Rat des Champs (Le) 274
Rayons et les Ombres de la Vie de Catherine (Les) 153
Rayon vert (Le) 219
Récréations morales 65
Reine des Neiges (La) 266
René ou la Charité récompensée 79
Repas sur l'herbe (Le) 70
Rêve de mon Enfance (Le) 267
Revue Mame (La) 165
Richard Whitington 188
Robe de Guingamp (La) 70
Robert-le-Diable 43
Robert-le-Diable et Cie 233
Robert-Robert (Aventures de) 210
Robinson Crusoé 207-208
Robinsons (Les nouveaux) 208
Robinson de Paris (Le petit) 208
Robinson des Demoiselles (Le) 208

Robur le Conquérant 219
Roses de Provins (Les) 197
Saint-Nicolas(Le) 162
Salut militaire (Le) 69
Sandford et Merton 55
Sans Famille 235
Sapeur Camember (Le) 276
Sauvons-le ! 234
Savants Illustres (Les) 175
Semaine des Enfants (La) 159
Semaine de Suzette 166
Serviteurs de l'Estomac (Les) 173
Seulette (P. Maël) 232
Seulette (Mme de Pressensé) 250
Sœurs de lait (Les) 68
Soupe à la Brochette (La) 266
Sphinx des Glaces (Le) 219
Stéphanette 165
Superbe Orénoque (Le) 219
Télémaque (Le) 30
Testament d'un excentrique (Le) 219
Théâtre du Petit-Château 92
Tombée du Nid 133
Tour du monde en 80 jours (Le) 220
Tranquille et Tourbillon 128
Trappeurs de l'Arkansas (Les) 217
Trésor des Fèves et Fleur des Pois 279
Tribulations d'un Chinois en Chine (Les) 219
Trois Russes et trois Anglais 219
Trott (Mon petit) 286
Vacances (Les) 113
Veillées du Château (Les) 82
Veillées des Chaumières (Les) 165
Verger des Ecoliers (Le) 80
Village aérien (Le) 219
Ville flottante (Une) 219
Vingt mille lieues sous les mers 219
Volcan d'Or (Le) 219
Voyage au centre de la terre 220
Voyages de Gulliver 207
Zette 238